This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

38575.31.25

Harvard College Library.

FROM THE

SALES FUND.

Established under the will of FRANCIS SALES, Instructor in Harvard College, 1816–1854. This will requires the income to be expended for books "in the Spanish language or for books illustrative of Spanish history and literature."

Received 18 Jan. 1902.

DON SANCHE D'ARAGON

COULOMMIERS

Imprimerie Paul Brodard.

Pierre
P. CORNEILLE

DON SANCHE D'ARAGON

COMÉDIE HÉROÏQUE

Édition nouvelle

PAR

FÉLIX HÉMON
INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS

AVEC UNE INTRODUCTION
ET UN APPENDICE SUR LES SOURCES DE « DON SANCHE »

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1896

85 5.31.25
7
HARVARD COLLEGE
JAN 18 1902
LIBRARY
Sales fund.

AVERTISSEMENT

J'appelle l'attention du lecteur moins sur cette édition prise en elle-même que sur l'Appendice dont elle est suivie. L'édition n'est pas absolument nouvelle : je l'ai détachée du quatrième volume d'un *Corneille* publié il y a dix ans, et, sauf pour l'annotation, j'y ai ajouté assez peu de chose. Mais, en la complétant, j'ai été conduit à remonter aux sources de la « comédie héroïque » de Corneille. M. Marty-Laveaux avait cité en deux endroits la source française, le roman de *Dom Pelage*, par le sieur de Juvenel : j'en donne une analyse et des extraits plus nombreux, en relevant avec précision les imitations certaines ou possibles. Mais la source espagnole, comment aurais-je espéré la découvrir? Ce *Palacio confuso*, attribué par les uns à Lope de Vega, par les autres à Mira de Amescua, MM. Marty-Laveaux et Picot, ces grands fouilleurs de bibliothèques, l'avaient en vain cherché. Je l'ai cherché après eux, pour la forme, et je l'ai trouvé. A vrai dire, quand on compare Corneille à Lope, ce sont les différences qui éclatent surtout aux yeux; mais voilà pourtant comblée une petite lacune dans l'histoire de notre littérature dramatique, car je n'ose pas répondre de l'Allemagne, mais je crois bien qu'en France *El Palacio confuso* est ignoré. Ce résultat, je le dois en grande partie à deux de mes amis, M. Mérimée, professeur de langue et de littérature espagnoles à la Faculté des lettres de Toulouse, le savant éditeur des *Mocedades del Cid*, et M. Roques, professeur au lycée Condorcet, qui a résumé pour moi, et, çà et là, traduit le texte espagnol.

Le texte français est celui de l'édition de 1682; j'ai eu aussi sous les yeux celle de 1650. En plus d'un passage je modifie la ponctuation de l'édition Hachette dite des *Grands Ecrivains*.

INTRODUCTION

I

« DON SANCHE » AU THÉATRE.

« Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *el Palacio confuso*; et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de *D. Pélage* [1]. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre. »

C'est en ces termes modestes et fiers que Corneille, dans son Examen, présente à la postérité une pièce dont il sent et définit ailleurs [2] le mérite original. On s'est demandé souvent quel était « l'illustre suffrage » dont le refus causa l'insuccès relatif de *Don Sanche*, et l'on a cru d'ordinaire, avec La Monnoye, qu'il s'agissait de Condé. D'autres pourtant ont émis une autre hypothèse : « Alors on avait à Paris

1. Sur ces deux ouvrages, l'un espagnol, l'autre français, voir la note 2 de la p. 36.

2. Voyez plus loin l'Épître à M. de Zuylichem. Voyez aussi la note 1 de la p. 31.

les guerres de la Fronde, et l'on voyait en même temps briller à Londres un homme, né obscur, prêt à mettre son titre de Milord Protecteur au-dessus de celui des rois. On ne crut pas devoir encourager de tels exemples; et don Sanche, fils d'un pêcheur, ou cru tel dans la pièce, parut ressembler beaucoup trop à ce fils d'un brasseur de bière, devant qui tombaient ou pliaient les têtes couronnées. Cromwell tua don Sanche [1]. » De nos jours on a reproduit cette explication, plus ingénieuse que vraisemblable, en l'appuyant d'arguments plus précis :

« L'arrestation de Condé ayant eu lieu le 18 janvier 1650, il faut de toute nécessité, si l'on admet cette opinion, placer la représentation de *Don Sanche* avant la fin de l'année 1649. Malgré les autorités sur lesquelles cette explication est appuyée, elle nous paraît peu probable. Condé devait être trop occupé des événements politiques pour s'arrêter à critiquer une pièce de théâtre. Nous avons peine à croire que les comédiens aient donné un ouvrage nouveau alors que la rivalité de Mazarin et de Condé mettait tout Paris en feu. Ce ne fut qu'après l'arrestation du prince que la cour put songer aux fêtes et aux spectacles. Alors, sans doute, mais alors seulement, furent joués *Andromède* et *Don Sanche*. Nous croyons que le suffrage refusé à Corneille fut celui de la reine. Anne d'Autriche avait aimé le *Cid*, qui lui avait montré un véritable héros espagnol; elle ne dut voir dans don Sanche qu'un héros de roman d'une origine trop humble pour qu'une princesse pût s'éprendre de lui. Ce fut peut-être pour consoler le poète du chagrin que lui causa le mauvais succès de sa pièce que la reine, profitant d'un voyage de la cour à Rouen, le fit nommer procureur des États de Normandie [2]. »

Aucune de ces raisons ne nous paraît décisive; celle qui touche à la date de la représentation l'est moins encore que les autres. D'abord, bien que toutes les éditions publiées par Corneille donnent *Andromède* avant *Don Sanche*, on peut douter, avec M. Marty-Laveaux, que cet ordre soit l'ordre vrai; en s'appuyant sur les faits précis qu'il indique [3], on peut croire que *Don Sanche* est de la fin de 1649 ou des

1. François de Neufchâteau, *l'Esprit du grand Corneille.*
2. *Picot, Bibliographie cornélienne.*
3. Voyez le tome V de l'édition Régnier.

premiers jours de 1650, au plus tard. En tout cas, la pièce a été publiée en 1650. Or, nous le demandons, s'il paraît étrange à certains critiques que Condé, à la veille de son arrestation — qu'il ne prévoyait guère, — se soit préoccupé des choses du théâtre, leur paraîtra-t-il vraisemblable que la reine s'en soucie, soit à la veille de cette arrestation qu'elle avait préparée de longue main, soit au lendemain, alors que la cour songeait encore moins « aux fêtes et aux spectacles », alors qu'elle allait partir pour pacifier la Guyenne révoltée; alors que Turenne, La Rochefoucauld, Bouillon, Mme de Longueville lui ménageaient le spectacle d'une bien autre « comédie héroïque » [1]? Cela, dira-t-on, n'est pas matériellement impossible; mais il est moins impossible encore que Condé, arrêté le 18 janvier, ait donné auparavant son opinion, toute-puissante surtout à ce moment où il paraissait le vrai roi de France. Sa sécurité d'esprit était entière, car il était fort loin de supposer qu'on oserait porter la main sur lui. Il faut ne connaître que médiocrement la Fronde pour ne pas voir que ce qui la distingue, c'est précisément le curieux mélange des dangers et des plaisirs. Entre deux conspirations, ou deux combats, on lit un roman, on applaudit une pièce de théâtre. A l'Hôtel de Ville, pendant la Fronde parlementaire toute récente, on avait admiré un pittoresque pêle-mêle d'écharpes, de cuirasses, de violons, et de longues conversations romanesques confondues avec les propos guerriers.

On nous dit qu'Anne d'Autriche, qui avait admiré en Rodrigue un véritable héros espagnol, ne dut voir en don Sanche qu'un héros de roman. Mais qu'étaient donc les héros des pièces espagnoles, sinon des héros de roman parfaits, toujours mystérieux, toujours invincibles? Et puisque l'aventurier Carlos se trouvait être enfin le roi don Sanche, qui pouvait songer à voir en lui Cromwell? Si *Don Sanche* eût été la glorification de Cromwell, nul doute que la cour ne fût intervenue dès le début pour interdire un si dangereux spectacle. Or elle n'intervint pas; elle laissa se poursuivre

1. « Il reître dans le génie castillan par *Héraclius*, surtout par *Nicomède* et *Don Sanche*, ces deux admirables créations, uniques sur notre théâtre, et qui, venues en pleine Fronde, et par leur singulier mélange d'héroïsme romanesque et d'ironie familière, soulevaient mille allusions malignes ou généreuses, et arrachaient d'universels applaudissements. » (Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, I.)

quelque temps un succès qui eut d'abord grand éclat : c'est Corneille qui le certifie. Au contraire, Condé, qui n'était pas Espagnol, Condé, plus héroïque encore que romanesque, Condé, si fier de sa race, put trouver excessives les hardiesses d'un aventurier qui le prend de si haut avec les grands. Il n'aimait point les parvenus, et Carlos n'était qu'un parvenu, jusqu'au dénouement tardif, qui lui rend son vrai nom.

Ce n'est là encore sans doute qu'une hypothèse; mais, hypothèse pour hypothèse, nous préférons celle-là, qui a pour elle d'être consacrée par une longue tradition. Après La Monnoye, après Voltaire, le chevalier de Mouhy, suspect d'ailleurs, écrivait de cette pièce : « Elle n'eut pas de succès dans sa nouveauté. Le prince de Condé, à qui elle ne plut pas, n'y contribua pas peu. A la reprise elle a réussi, et elle est restée au théâtre [1]. »

L'anomalie que signale le chevalier de Mouhy vaut la peine d'être notée : c'est à la reprise surtout que triompha *Don Sanche*. Rien de plus évident si l'on jette les yeux sur les chiffres précis donnés par M. Despois : sous Louis XIV, *Don Sanche* n'est joué que 17 fois, dont 3 à la conr; sous Louis XV, il n'est pas joué moins de 35 fois, dont 4 à la cour. « La plus célèbre de ces reprises, dit M. Marty-Laveaux, est celle de 1753. Nicolas Racot de Grandval, qui n'est plus guère connu que comme auteur du poème intitulé *Cartouche, ou le vice puni*, joua don Sanche avec un grand éclat. Forcé d'abandonner à Lekain, qui parut en 1750, les premiers rôles tragiques, il se dédommagea, dit Lemazurier, aux reprises de *Don Sanche d'Aragon* en 1753, de *Nicomède* en 1754 et de *Sertorius* en 1758. Il joua les principaux rôles de chacune de ces pièces, avec autant de succès que dans ses plus beaux jours. Il remplissait encore le rôle de don Sanche au mois de février 1765; mais bientôt, en 1768, il prit sa retraite définitivement et l'œuvre de Corneille demeura sans interprète. » Le même éditeur ajoute qu'une autre reprise, projetée longtemps après, en 1814, avec Fleury et Mlle Mars, doublés au besoin par Talma et Mlle Duchesnois, après de longs retards, fut interdite par la Restauration triomphante. Était-il donc dans la destinée de

1. *Abrégé de l'histoire du théâtre français.*

ce roman dramatique de paraître dangereux pour la sûreté de l'État?

Quoi qu'on fasse, on a peine à s'expliquer et la vogue dont jouit *Don Sanche* au XVIIIe siècle, et le discrédit où il est tombé depuis. Au temps de Voltaire [1], on était fort loin de la Fronde, et, seul, l'intérêt romanesque du drame subsistait. Mais il semble précisément que ce drame, à mesure qu'on s'approchait de notre époque troublée, devait avoir un regain de popularité. Or, sous Louis XVI, sous la Révolution, sous le premier Empire, sous la Restauration [2], *Don Sanche* n'est pas représenté une seule fois!

Enfin, le romantisme fait explosion. Don Sanche va, semble-t-il, partager l'heureuse fortune des Hernani et des Ruy-Blas, ses proches parents. Point. Il se trouve un certain M. Planat; prudemment dissimulé sous le pseudonyme de Mégalbe, pour réduire le drame cornélien en trois actes [3], et l'abréger de huit cents vers. Quatre cent vingt-sept vers de Corneille étaient respectés, cent deux étaient modifiés, cinq cent vingt-sept étaient composés de toute pièce [4]! M. Planat était convaincu pourtant qu'il rendait service à Corneille. En 1833, en 1837, en 1844, c'est l'œuvre de M. Planat qui fut reprise au Théâtre-Français. Elle eut sous cette forme, durant le règne de Louis-Philippe, 28 représentations, dont Corneille n'eut vraiment pas lieu d'être fier. Et pourtant, le 17 février 1844, Rachel jouait Isabelle. On nous assure qu'elle produisit peu d'effet dans ce rôle et que la pièce fut donnée 5 fois seulement. Nous n'avons point de peine à le croire : le drame entier n'avait plus de sens. Carlos ne s'y croyait plus fils d'un pêcheur, il s'y savait prince, mais cachait volontairement sa condition et son nom.

1. Voltaire parle assez dédaigneusement de *Don Sanche* : « Ce genre purement romanesque, dénué de tout ce qui peut émouvoir, et de tout ce qui fait l'âme de la tragédie fut en vogue avant Corneille. *Don Bernard de Cabrera*, *Laure persécutée*, et plusieurs autres pièces sont dans ce goût; c'est ce qu'on appelait « comédie héroïque », genre mitoyen qui peut avoir ses beautés. » Il est vrai que Voltaire vise surtout la tragédie bourgeoise ou comédie larmoyante, « monstre né de l'impuissance d'être ou plaisant ou tragique... Il ne faut point transposer les bornes des arts : la comédie doit s'élever, et la tragédie doit s'abaisser à propos; mais ni l'une ni l'autre ne doit changer de nature. »

2. M. Guizot, dans *Corneille et son temps*, critique encore la composition froide, l'intrigue « sans dignité » de *Don Sanche*.

3. Barba, Hautecœur et Martinet, 1833, in-8°. En 1844 parut une nouvelle édition de la pièce remaniée, chez Tresse, in-8°.

4. Picot, Bibliographie cornélienne.

Or tout le drame de Corneille est dans cette erreur de Carlos, dans les brusques révoltes de sa fierté, dans les élans généreux d'une tendresse filiale qui s'égare. Si tout est connu d'avance, nous n'assistons plus qu'au récit plus curieux qu'émouvant d'une aventure banale.

Si l'on ne tient pas compte de ces dernières reprises, qui littéralement ont été les dernières, on doit constater ce fait incroyable : depuis plus d'un siècle, la scène française n'a pas revu *Don Sanche*.

II

LA COMÉDIE HÉROÏQUE. — ANALYSE RAISONNÉE.

Acte I. — Le drame s'ouvre par un entretien de D. Léonor, reine d'Aragon (exilée de ses États par le triomphe de l'usurpateur D. Garcie), et de sa fille D. Elvire. Celle-ci est aimée du comte Alvar de Lune, mais répond froidement à sa passion. N'aimerait-elle pas en secret Carlos, le brillant aventurier qui commande les armées d'Aragon? Sa mère l'insinue et s'en étonne : ce sang « que le ciel n'a formé que de boue » est indigne de s'allier au sang royal. Elvire le sait; elle estime, elle admire Carlos, mais elle n'oublie pas le devoir que lui impose sa naissance. Qui sait pourtant si ce héros inconnu est si indigne d'elle? En vraie Espagnole, en princesse de roman, elle rêve déjà tout un mystère, et, comme *Don Sanche* est un roman porté au théâtre, son rêve, au dénouement, se trouvera réalisé.

> Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
> Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;
> Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
> Signaler leur vertu sous des noms supposés,
> Dompter des nations, gagner des diadèmes,
> Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes!

Nous voilà prévenus, et nous comprenons à demi-mot : c'est à une tragi-comédie que nous allons assister. Le cadre de ce premier acte ne manque pas de grandeur : c'est ce *jour-là que la reine* Isabelle doit se prononcer entre les pré-

tendants. Avant d'ouvrir le conseil, elle se lamente d'être obligée de se sacrifier au repos de l'État. Il y a une tristesse pénétrante dans ces plaintes, où l'on ne sent pas seulement la dignité blessée de la reine, mais la délicatesse froissée d'un cœur de femme. Déjà aussi on y croit deviner que la reine aime en secret quelqu'un, et les scènes suivantes confirmeront, en le précisant, ce soupçon encore assez vague. Comme Rodrigue, Carlos aura cette gloire d'être admiré et aimé de deux femmes à la fois; mais Rodrigue et Chimène seraient l'un à l'autre sans obstacle si la fatalité ne les séparait point. Nous ne trouverons pas ici de Chimène, mais aussi nous n'y trouverons pas d'infante toujours plaintive. Carlos luttera contre cet amour sans espérance; pour Isabelle, si charmante sous ce voile léger de mélancolie, elle saura parler et agir en reine, avec une autorité douce et ferme. Tout ce premier acte est admirable de grâce et d'éclat, surtout dans les deux scènes capitales (III et IV) qu'on cite toujours et qu'il faut toujours citer, en les plaçant dans leur cadre pittoresque, dans cette salle du conseil qu'illumine un rayon du soleil d'Espagne.

N'y a-t-il là que deux scènes retentissantes? Sommes-nous entièrement dans le pays de la fantaisie romanesque, ou du drame à panache et à fanfare? Ne soyons pas si injustes envers Corneille. En prenant à l'Espagne un peu de son orgueil qui parle haut, il a gardé la finesse et la netteté françaises. Dans ces scènes de bravoure dont Carlos est l'âme, il était à craindre que le fier aventurier ne concentrât sur lui tous les regards, et que les autres personnages, comme il arrive souvent, ne fussent sacrifiés pour mieux faire ressortir la grandeur du héros. Avec un art infini, au contraire, Corneille a groupé et varié les caractères [1], donnant à chacun une physionomie particulière, un rôle distinct dans l'action. Avec quelle bonne grâce aisée, souriante, mais toujours digne, Isabelle préside à ce conseil qui eût pu tourner si aisément à la solennité monotone! Avec quelle présence

1. Ces caractères, d'ailleurs, ne sont qu'esquissés, comme il convient dans un roman dramatique, où les aventures et les coups de théâtre sont l'essentiel. On n'en saurait donc faire une étude approfondie, comme on a fait pour le *Cid* ou *Polyeucte*. La froide, précieuse et ambitieuse D. Elvire ne vit guère plus que sa mère D. Léonor, reine et mère abstraite. Au cours de la pièce pourtant, on a pris soin de noter quelques traits de caractère ou plutôt quelques nuances.

d'esprit et quelle adresse spirituelle elle élude les objections et tourne les obstacles! Comme elle est femme! et comme en même temps elle est reine! La noblesse de son royaume a désigné trois prétendants au trône et à sa main; elle accepte qu'on les désigne, mais ne veut pas qu'on les impose. Sans révolte, sans hauteur, avec tact et simplicité, elle réserve l'entière liberté de son choix. Dans la complaisance qu'elle met à se faire raconter des exploits qu'elle connaît fort bien, elle laisse percer son estime déjà tendre pour Carlos; mais à peine peut-on deviner des sentiments discrets qui se maintiennent toujours dans une mesure parfaite. C'est seulement devant les obstacles qu'elle s'exalte et brave à son tour qui la brave : à chacun elle parle avec des nuances de ton très délicates. Froidement polie envers don Lope, un peu ironique et hautaine avec don Manrique, elle raille avec bienveillance don Alvar. C'est qu'aucun d'eux ne ressemble à l'un de ses rivaux. Don Lope est le parfait Castillan, homme de race, mais homme d'esprit, d'une galanterie raffinée : c'est lui qui s'empresse de reconnaître à la reine le droit de choisir un roi entre tous; c'est lui qui, avec le même bon goût, avoue que don Manrique et lui doivent la liberté à Carlos; c'est lui enfin qui, lorsque l'anneau royal est confié à Carlos, interroge et raille sans trop d'aigreur le nouveau favori. Moins franc, d'esprit moins vif et moins ouvert, le soupçonneux don Manrique daigne accepter, d'assez mauvaise grâce, la condition qu'impose la reine; mais en l'acceptant, il tient à faire entendre que le roi choisi par elle lui devrait peu de reconnaissance pour son choix, puisque les États du royaume l'auraient d'abord désigné. Son outrecuidance est rare : il ne semble même pas soupçonner qu'on puisse lui préférer quelqu'un. Nul plus que lui n'est indigné de l'audace de Carlos, « un soldat ». Nul ne montre plus ouvertement et plus maladroitement son dépit lorsque la reine demande à Carlos le récit de ses exploits, lorsque Carlos rappelle les services qu'il a rendus à don Manrique lui-même, lorsque, par un coup de théâtre inattendu, il est égalé aux plus grands seigneurs d'Espagne. Jusqu'au dernier moment il insiste, il proteste, avec une obstination plus qu'indiscrète, avec une rage froide et sèche qu'on devine et dont on jouit comme en devait jouir Carlos. Pour don Alvar, secrètement épris *d'Elvire, il ne prétend* à la main d'Isabelle que parce qu'il a

été choisi par les États ; désintéressé en ce débat, il acceptera son échec avec une résignation facile, et Isabelle le raille doucement de cette sérénité, dont elle a pénétré le motif.

Tels ils sont dans ces deux scènes, tels ils demeurent dans la courte scène qui termine le premier acte : don Lope ironique et fier ; don Manrique, plus impérieux et plus irrité que jamais ; don Alvar, plus que jamais paisible. Lui seul ne voit pas en Carlos un ennemi, et lui seul pourtant consent à répondre au défi de Carlos. C'est que lui seul a l'âme assez haute pour s'élever au-dessus des préjugés de la naissance ; tandis que ses deux rivaux refusent de « se commettre » contre un aventurier, lui vante la générosité de ce grand courage qu'il est digne de comprendre.

Acte II. — Cependant la reine sent dans quelle fausse situation l'a placée l'éclat du premier acte. Seule avec Blanche, sa dame d'honneur, elle s'attriste et s'effraye. L'orgueil du nom royal à soutenir ne l'exalte plus maintenant ; elle n'est plus que femme. Très finement, elle explique sa conduite, dont les motifs sont assez compliqués. D'abord, elle ne voulait que gagner du temps ; elle allait se décider enfin et choisir au hasard ; mais l'orgueil des comtes l'a outrée, et c'est pour les en punir qu'elle a comblé d'honneurs le glorieux soldat pour qui elle ose à peine avouer son amour ; c'est pour ne pas prononcer contre lui, mais aussi pour le forcer à s'exclure lui-même, qu'elle l'a investi du droit de se choisir un souverain. Voici pourtant que Carlos paraît ; elle souhaite d'être aimée de lui ; mais elle s'irrite à la pensée qu'il pourrait l'aimer, et sa colère forcée provoque un aveu dont elle est ravie.

Elle lui ordonne de différer le combat singulier jusqu'au lendemain. Carlos hésite ; ses hésitations se traduisent dans un monologue bien abstrait et assez inutile à l'action. Sa situation, il faut le reconnaître, est embarrassante : après la reine de Castille, la princesse d'Aragon porte le trouble en son âme. A-t-il donc oublié qu'il a promis de les faire remonter, elle et sa mère, au trône d'où un usurpateur les a fait descendre ? Ne songe-t-il plus qu'à la Castille et à Isabelle ? Une véritable jalousie se fait jour à travers les reproches d'Elvire. Le moyen de nous intéresser à cette nouvelle intrigue ? Carlos n'aime pas plus Elvire, au fond,

qu'Elvire ne l'aime; tous deux, au dénouement, seront reconnus frère et sœur; c'est une sympathie instinctive qui les pousse l'un vers l'autre. Jusqu'à nouvel ordre pourtant il sera contraint de tenir la balance égale entre les deux princesses, sans avoir le droit ni de les aimer ni de ne pas les aimer. Nous ne pouvons que le plaindre.

Acte III. — Le troisième acte ne fait pas beaucoup avancer l'action. La reine s'y épuise en efforts pour soustraire Carlos à tout embarras et à tout danger. Elle n'y réussit point, et comment y pourrait-elle réussir, puisque la seule solution efficace serait son mariage avec Carlos, et que ce mariage, provisoirement, est impossible? Don Alvar est prêt au combat mais c'est Elvire, et non pas Isabelle, qu'il veut mériter en triomphant de Carlos. Isabelle, d'ailleurs, a deviné les sentiments qu'il dissimule; elle l'exclut d'une rivalité où il n'est mêlé qu'à contre-cœur. Aux autres elle déclare qu'elle a changé d'avis et veut choisir elle-même son époux. Mais il faut qu'ils témoignent à Carlos l'estime dont il est digne. « Toujours Carlos, Madame! » s'écrie, non sans raison, le maussade don Manrique. Quelle est sa stupeur lorsque la reine précise la marque d'estime qu'elle exige de l'un d'eux!

D. ISABELLE

Il en est en vos mains des présents assez doux,
Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude,
Et mon âme pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il serait possesseur;
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main, le fasse son beau-frère.....

D. LOPE

Nous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE

A qui, don Lope?

D. MANRIQUE

A moi, Madame.

D. ISABELLE

Et l'autre?

D. LOPE

A moi.

D. ISABELLE

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses :
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.

La scène est spirituelle et vivement menée. Il est vrai que c'est une scène de comédie pure. Mais comment ne pas sourire de voir don Manrique et don Lope si adroitement pris au piège? Le caractère d'Isabelle se dessine de plus en plus : c'est une jeune reine qui fait l'apprentissage de la puissance souveraine, qui n'a point appris encore à dissimuler, mais qui, s'il le faut, saura « régner » ; elle en avertit ses prétendants confus. Au fond, son embarras n'est pas moindre que celui de ses victimes, et elle nous le confie dans un monologue. Carlos y ajoute encore en refusant d'épouser la sœur de l'un des deux comtes. Aimerait-il en lieu plus haut? Déjà la jalousie de la reine s'éveille. Assez vide de choses, le troisième acte nous montre, du moins, le progrès de cette passion, d'abord presque inconsciente, aujourd'hui hautement avouée.

Acte IV. — L'intérêt dramatique se relève au quatrième acte. C'est que Carlos y est au premier plan. Un vague soupçon s'est répandu que Carlos pourrait être don Sanche, prince d'Aragon, qui a disparu depuis sa naissance. Eux-mêmes, don Manrique et don Lope acceptent, avec bien de la promptitude, ce bruit comme une réalité; ils renoncent à leurs prétentions et se retirent avec respect devant celui qu'ils méprisaient naguère. La reine ne demande pas mieux que de les croire. Seul, Carlos se montre surpris d'entendre le peuple le saluer du nom de don Sanche, et les comtes, ses rivaux, lui rendre hommage. Graduellement le poète nous achemine à la reconnaissance inévitable. C'est ainsi que, dans l'entretien de Carlos et de sa mère, la reine dépossédée d'Aragon, le loyal soldat de fortune nie qu'il soit don Sanche, et pourtant avoue qu'il a des ambitions au-dessus de sa naissance, des élans involontaires qu'il ne s'explique pas. Il connaît ses parents; il n'est point don Sanche d'Aragon, mais bien Sanche, né dans l'Aragon d'un père obscur, et il le déclare à la reine en avouant un amour sans espoir.

Bientôt sans doute le véritable don Sanche va paraître, et sans doute aussi c'est lui qui sera l'époux d'Isabelle. Son devoir est tracé : il partira; mais Isabelle ne veut point qu'il parte encore, et laisse échapper un demi-aveu :

D. ISABELLE

Que n'êtes-vous don Sanche! Ah Ciel! qu'osè-je dire?
Adieu! ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

Acte V. — Un coup de théâtre inattendu enlève à la reine sa dernière espérance : le père de Carlos vient d'arriver à la cour, et ce père est un pauvre pêcheur. Il faut lire les belles scènes qui mettent ce cinquième acte à la hauteur du premier. Les comtes, qui se relèvent ici dans notre estime, refusent d'en croire et ce pêcheur et Carlos lui-même. Mais n'admire-t-on point comment, alors même qu'ils parlent et agissent en gens de cœur, ils restent encore eux-mêmes? Le fils d'un pêcheur ne saurait être un héros; il est donc clair que ce pêcheur n'est pas le père de Carlos. Tout ce drame chevaleresque pourrait se résumer en ce vers unique d'*Héraclius* :

La générosité suit la belle naissance.

Pour Carlos, il dirait plutôt, comme le dira, dans une pièce de Thomas Corneille, Timocrate caché sous le nom de Cléomène :

La naissance est l'appui des courages mal nés [1].

On peut observer pourtant qu'il a d'abord frémi en reconnaissant son père; mais cette faiblesse n'est-elle point excusable? ne donne-t-elle pas plus de prix à l'explosion de tendresse filiale qui a suivi? Cette intervention inopportune d'un père qu'il croyait bien loin ne renverse pas seulement sa fortune, elle ruine la dernière espérance de son amour. C'est de l'amour qu'il triomphe en triomphant de sa mauvaise honte. A cette âme inaccessible aux petits mouvements de la vanité, à cette âme où s'accordent si bien l'orgueil de l'aventurier et la pitié du fils, M. Saint-Marc Girardin oppose

1. *Timocrate, IV, 3.*

la vanité lâche du Glorieux, qui rougit de son père et le fait rougir de lui :

> J'entends : la vanité me déclare à genoux
> Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous [1].

Le caractère d'Isabelle est au-dessus de ces petitesses; elle plaint Carlos, mais elle le loue.

> Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père;
> Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
> D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point.

Enfin la vérité se fait jour; en voulant prouver qu'il est bien le père de Carlos, le vieillard prisonnier démontre le contraire : un coffret qu'il a entre ses mains révèle le secret de la naissance du vrai don Sanche, et Carlos doit enfin se rendre à l'évidence, lorsque don Raimond de Moncade, celui-là même qui l'avait confié jadis à la femme du pêcheur, le reconnaît pour son maître. Isabelle voit enfin clair dans son cœur : celui qu'elle aimait ne pouvait être qu'un roi; elle le dit avec son fin sourire :

> Je vous avais fait tort en vous faisant marquis.

Sûr désormais d'être aimé d'Isabelle, don Sanche peut pardonner aux comtes don Manrique et don Lope; pour don Alvar, le seul des prétendants qui ait honoré en lui « la vertu toute nue », il lui donne sa sœur Elvire. Le vieux Nugne, le pêcheur, qui s'est longtemps cru le père du prince d'Aragon, ne sera pas oublié.

En lisant *Don Sanche*, on croit lire tantôt une sorte de marivaudage cornélien, les *Jeux de l'amour et du hasard* écrits par l'auteur du *Cid*; tantôt un de ces romans où la grandeur des événements miraculeux entraînait Mme de Sévigné comme une petite fille, et où la perfection des sentiments remplissait son idée sur les belles âmes, car elle avait plaisir à y contempler la vertu héroïque « dans son trône ». C'est qu'il y a du précieux et du romanesque au fond de tous les drames cornéliens, et c'est pourquoi justement Mme de Sévigné les préférait aux tragédies de Racine. Mais

1. Destouches, *le Glorieux*, IV, 7. Voyez le *Cours de littérature dramatique* de M. Saint-Marc Girardin.

dans le *Cid* et dans *Nicomède* il y a autre chose, des caractères approfondis, une vérité que, sous le manteau castillan et sous la pourpre asiatique, l'homme de tous les temps n'a pas de peine à découvrir. Cette vérité humaine, il faut le reconnaître, ne brille ici qu'à de trop rares intervalles. Il ne faut pas trop l'y chercher, si l'on veut goûter pleinement *Don Sanche*. Mais aussi il n'est pas interdit de se plaire à un *Don Sanche* quand on sent toute la supériorité morale, même dramatique, d'un *Polyeucte*.

III

LA PRÉFACE DE « DON SANCHE ». — CORNEILLE ET LE DRAME MODERNE.

La lettre à M. de Zuylichem, qui sert de préface à *Don Sanche*, a une telle importance littéraire, qu'on ne saurait parler de la pièce sans citer la préface.

A propos de cette préface si curieuse, comme à propos de la pièce elle-même, on a souvent dit que Corneille était le créateur du drame moderne, le précurseur hardi des réformateurs du XVIIIe et du XIXe siècle, de Diderot et de Victor Hugo. Les frères Parfaict, qui ne pouvaient prévoir cette évolution du drame, disaient pourtant, après avoir critiqué le peu de vraisemblance du sujet, la catastrophe précipitée et trop romanesque, mais loué les beautés vraies dont brille l'ouvrage : « On ne peut refuser à M. Corneille la gloire d'avoir enrichi la scène d'un nouveau genre dramatique [1]. » — « Le drame est une invention de Pierre Corneille », dira plus tard Jules Janin [2], et il en donnera pour preuve le caractère plus romanesque qu'historique de *Don Sanche* et de *Nicomède*, avec raison pour *Don Sanche*, avec moins de raison pour *Nicomède*, qui n'est point tout à fait « dans le goût de *Don Sanche* », quoi que prétende Voltaire.

Il faudrait s'entendre. Les origines du drame moderne

1. *Histoire du théâtre français.*

2. Jules Janin, *Histoire de la littérature dramatique.*

sont très diverses, et ce drame lui-même a revêtu les formes les plus variées. Diderot s'écrie, par exemple : « O Nature, tout ce qui est bien est renfermé dans ton sein! Tu es la source féconde de toute vérité [1] », et déclare que le drame doit être l'image exacte de la réalité. Victor Hugo écrira au contraire : « La vérité de l'art ne saurait jamais être la réalité absolue... La nature et l'art sont deux choses [2]. » Combien Corneille était moins « réaliste » encore, lui qui disait ingénument : « Je ne craindrai point d'affirmer que le sujet d'une belle tragédie doit n'être pas vraisemblable [3]. »

De quel drame Corneille serait-il donc le créateur? du drame bourgeois ou du drame romantique? Il a été le théoricien de l'un dans sa lettre à M. de Zuylichem, mais il a donné l'exemple de l'autre dans *Don Sanche*.

Cette contradiction entre l'esprit de la préface et l'esprit de la pièce a lieu de nous surprendre. A ne lire que la préface on serait assurément trompé sur le caractère de la pièce. Ce n'est pas le style, mais c'est déjà presque l'idée de Diderot ou de Beaumarchais dans sa préface d'*Eugénie*. Et cette apologie du drame bourgeois précède le drame le plus romanesque qui fût jamais. On a le droit de croire que Corneille, s'il lui avait été donné d'assister à la représentation du *Père de famille*, aurait été médiocrement heureux de voir sa théorie appliquée de certaine façon. Peut-être s'en serait-il voulu d'avoir trop raison: peut-être n'aurait-il pas eu moins de dédain que Napoléon pour la « tragédie des femmes de chambre », ce poète qui avait fait parler un Rodrigue, un Polyeucte, un Nicomède. Est-il vrai que « la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition » nous émeuve davantage? Ce n'est pas le lieu de traiter à fond une question si complexe. Lessing l'avait tranchée avec une ironie bien superficielle. Répliquant à Diderot et à Marmontel [4], il déclarait impossible en France l'acclimatation du drame bourgeois. « La nation, disait-il, est trop vaine, trop éprise des titres et d'autres avantages extérieurs. Tous, même les gens du commun, veulent être en relation avec les grands, et la société de leurs égaux leur paraît une mauvaise société [5]. » Sans discuter ce qu'il y a de trop absolu, même

1. *Entretiens avec Dorval.*
2. Préface de *Cromwell.*
3. Au lecteur d'*Héraclius.*
4. *Éléments de littérature*, art. *Tragédie.*
5. *Dramaturgie de Hambourg*, tr. Crouslé.

pour le temps, dans cette assertion, nous observerons seulement que les conditions de la vie sociale se sont transformées depuis à tel point que le drame, image plus ou moins fidèle de la société où il s'épanouit, a pu et dû se transformer avec elles.

Au temps de Corneille, l'élite de la nation attirait seule les regards. Ce n'était point par esprit de flatterie que les poètes et les moralistes lui empruntaient les traits essentiels dont ils composaient leurs caractères. Où les auraient-ils pris en dehors d'elle? Où auraient-ils trouvé la vie énergiquement personnelle, le relief individuel et vivant, l'héroïsme qui sait agir et qui sait parler, les fortes situations qui sont dignes du drame? Dans la pénombre, sans doute, se cachait plus d'un héroïsme silencieux, plus d'un dévouement prêt aux grands sacrifices. Mais bien rarement il leur était donné de monter, pour ainsi dire, à la lumière, et d'être autant admirés qu'ils étaient admirables. Les occasions faisaient défaut. Vue d'en haut, toute cette surface inférieure semblait plate et banale. Au contraire, après la grande crise révolutionnaire, le drame est partout, parce que les rangs ont été brusquement nivelés, parce que tout est possible à tous, parce que la noblesse de l'âme ne paraît plus inséparable de la noblesse du nom, parce qu'enfin il n'est pas besoin d'être reconnu don Sanche au dénouement pour avoir les sentiments élevés et le fier langage de Carlos.

Encore peut-on juger, avec beaucoup de bons esprits, que, pour être intéressant, le drame doit élever ses personnages jusqu'à lui, et non pas descendre jusqu'à eux; qu'une élite, quelle qu'elle soit, garde toujours le privilège de la grandeur, du moins de la grandeur vraiment dramatique, dans les situations, dans les actions, dans le langage; que l'accomplissement du devoir ou l'asservissement à la passion, dépourvus de cette grandeur tragique, ne sont pas faits pour nous émouvoir; qu'en un mot l'homme au théâtre n'a chance de plaire à l'homme que si sa nature est élevée, pour ainsi dire, à la suprême puissance. Or, qui est le plus homme, de ce bourgeois qui nous ressemble et nous fait souvenir de nos propres faiblesses, ou de ce héros en qui s'incarnent, idéalisés, nos plus nobles instincts? D'après l'auteur de la lettre à M. de Zuylichem, c'est dans la mesure où il se rapproche de *nous que le personnage* dramatique a chance de nous émou-

voir; mais tout le théâtre du poète dit assez haut que ceux-là surtout nous émeuvent qui sont plus hommes que nous.

Tout ce qu'il nous importe d'établir ici, c'est que *Don Sanche*, en particulier, est un brillant démenti à la théorie de sa préface. Appliquée à cette « comédie héroïque », la première partie de la préface peut se résumer en quelques mots : les exploits de l'aventurier Carlos sont dignes d'un prince, et ne nous en sembleraient pas moins dignes alors même qu'il ne serait pas prince en effet. Rien de plus certain : il n'y a pas un héroïsme noble et un héroïsme roturier; mais rien aussi de moins clairement démontré par le drame. Non seulement la naissance royale du prétendu Carlos est reconnue au dénouement, mais tout est combiné de façon à faire prévoir et désirer cette découverte. Les femmes qui l'aiment, les rivaux qui lui portent envie, le peuple qui l'acclame, tous sont d'accord sur ce point : il est trop *généreux* de cœur pour ne l'être pas de race. En vain il proteste; on ne l'en croit pas lui-même. Et lui-même, d'ailleurs, se sent roi, lui-même parle en roi. S'il n'était pas, au cinquième acte, salué roi d'Aragon par don Raimond de Moncade, le drame aboutirait à une immense déception, ou plutôt n'aurait plus de sens. Ainsi, loin d'être une conclusion indifférente, cette reconnaissance inévitable donne le mot d'une énigme dont la plupart des personnages et des spectateurs avaient déjà percé le mystère assez transparent. Carlos ne peut pas ne pas être don Sanche; on ne le permettrait point, car on le sent prédestiné. On le voit, ce n'est point parce qu'il est héros qu'il mérite d'être prince; c'est parce qu'il est prince qu'on s'explique qu'il soit un héros.

Une partie de la lettre à M. de Zuylichem reste donc comme un essai curieux et hardi de théorie du drame, mais d'un drame dont Corneille ne nous a pas donné l'exemple. Mais, comme cette théorie n'est, au fond, qu'un moyen habilement indirect de justifier sa « comédie héroïque », l'autre partie de cette lettre se rapporte plus directement à *Don Sanche* même, et nous perdons ici de vue le drame bourgeois pour nous rapprocher du drame tel que les poètes du XIXe siècle l'ont conçu.

On est surpris de ne pas voir *Don Sanche* cité et loué à côté de *Nicomède*, dans la fameuse Préface de *Cromwell*. Victor Hugo y oppose pourtant « la tragi-comédie [illegible]

démesurée, espagnole et sublime » de Corneille à la tragédie amoureuse, idéale et divinement élégiaque de Racine. Il regrette que les censeurs pédantesques du *Cid* aient rejeté le poète du côté de la tragédie purement classique, sans s'apercevoir que Corneille n'a fait que traverser la tragédie classique, pour revenir ensuite à la tragi-comédie, qu'il n'avait pas abandonnée sans esprit de retour. On oublie trop que *Don Sanche* n'est pas un accident exceptionnel dans son théâtre. Jeune, il écrivait *Clitandre*, cet incroyable pêle-mêle d'aventures romanesques hors de toute vraisemblance; à la veille même du *Cid*, il donnait *l'Illusion comique*, autre roman dramatique découpé en tableaux, très supérieur pour la forme, mais presque aussi confus pour le fond. Et qu'est le *Cid*, après tout, sinon la plus magnifique des tragi-comédies? On oublie trop aussi la vogue extraordinaire de la tragi-comédie à cette époque de la Fronde, si éminemment tragi-comique. L'année même où *Don Sanche* fut représenté, Corneille perdait son meilleur ami, Rotrou, mort en héros cornélien. Si Corneille a droit au titre de créateur du drame moderne, Rotrou ne pourrait-il pas revendiquer sa part dans cette gloire? Sans parler de *Saint Genest* et de *Venceslas*, *Laure persécutée* et *Don Bernard de Cabrère* sont déjà de vrais drames, au sens moderne du mot, et, notons-le, des drames antérieurs. N'en concluons pas que Corneille a imité Rotrou, mais seulement qu'il n'a pas été un novateur aussi téméraire qu'il semble l'avoir cru lui-même.

Au fond, ce drame n'est « d'une espèce nouvelle » qu'à un point de vue : tout y est inventé. *Rodogune*, *Héraclius*, tant d'autres tragédies cornéliennes, ne sont guère historiques que de nom; mais ce ne sont pas de purs romans, comme l'est *Don Sanche*. Voilà où est la vraie nouveauté. Encore le poète pouvait-il invoquer, pour justifier sa hardiesse, le témoignage de cet Aristote que ses adversaires lui opposaient souvent : « Même dans les tragédies, il n'y a quelquefois qu'un ou deux noms connus; les autres sont inventés. Quelques-unes même n'offrent pas un seul nom connu. Telle est, par exemple, *la Fleur* d'Agathon : là, en effet, tout est inventé, les choses et les noms, et la pièce n'en est pas moins intéressante. Il ne faut donc pas chercher à rester *toujours dans* le cercle des traditions dont s'occupe ordinai*rement la tragédie; bien* plus, cela serait ridicule, car les

noms connus eux-mêmes ne sont connus que du petit nombre, ce qui n'empêche pas que l'intérêt ne soit pour tous [1]. » C'est en ce sens seulement, ce nous semble, que l'idée exposée dans la lettre à M. de Zuylichem est originale et féconde. On abusait trop vraiment au théâtre des Labdacides et des Atrides, ou même, en général, des Grecs et des Romains. Corneille élargit le domaine du drame : il nous apprend que pour émouvoir l'homme il suffit d'être homme. L'aventurier Carlos entre en vainqueur dans l'histoire, avec d'autant plus de sécurité, il est vrai, que tout à l'heure Carlos échangera son nom contre celui de don Sanche. Ainsi comprise, la tragédie perd quelque chose de sa forte précision, de son unité sévère, mais gagne un charme d'imprévu et de fantaisie, charme épique à la fois et romanesque, dont les modernes sont plus touchés.

Est-ce à dire que Corneille soit un poète « romantique », comme on l'a prétendu ? Non, sans doute. Il est de son temps, d'un temps qu'on a le tort de confondre trop souvent avec celui de Racine. Être romantique, être classique, qu'est-ce que cela ? On ne le savait pas beaucoup en 1830 ; j'imagine qu'en 1650 on ne le savait pas du tout. Très facilement *Don Sanche* eût pu être, sinon pour le cadre, du moins pour le fond, une tragédie pure : car, on l'a remarqué plus d'une fois, telle situation du drame cornélien n'est pas sans analogie avec la situation d'Œdipe, un parvenu lui aussi, et qui ne connaît point ses parents, mais que la révélation de sa naissance rend infortuné pour toujours, tandis que le coup de théâtre final assure la gloire et le bonheur de Carlos. A la sombre tragédie Corneille a voulu substituer un éclatant roman d'aventures, très peu vraisemblable, mais émouvant et surtout amusant. Lui-même confesse que le dénouement est assez mal rattaché à l'action principale, et il condamne cette intervention du pêcheur *ex machina*.

Nos drames contemporains, même les drames dits historiques, sont le plus souvent des romans ; à ce titre, ils peuvent revendiquer la paternité cornélienne. Des deux côtés, mêmes complications de l'intrigue, mêmes coups de théâtre surprenants, mêmes mouvements passionnés, mêmes apostrophes retentissantes :

1. *Poétique*, IX, tr. Egger.

Eh bien, soyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
(*Don Sanche*, I, 3.)

Allons, relevez-vous, duchesse de Segorbe,
Comtesse Albatera, marquise de Monroy.
(*Hernani*, IV, 4.)

Mais là s'arrête la ressemblance : même dans la « comédie héroïque », Corneille se montre moins préoccupé de l'extérieur des événements que de l'intérieur de l'homme, et nous avons essayé de montrer combien fine était, dans ce drame du XVIIe siècle, l'analyse de certains sentiments. Quoi qu'on ait dit de la souplesse avec laquelle Corneille pénétrait dans l'esprit des nations mortes, nous craignons qu'il n'ait surtout peint des Romains, et, le plus souvent, des Romains d'Espagne. Dans un drame purement espagnol il se trouvait à l'aise. De là cette « couleur locale » qui fait peut-être la principale originalité de *Don Sanche*. Carlos n'a jamais les ridicules fanfaronnades, mais il a parfois le verbe haut du matamore. Cette reine si romanesque, ces grands seigneurs si entichés de leur grandesse, ces querelles de préséance, ces duels proposés, ce je ne sais quoi d'éblouissant dans l'impossible, tout nous avertit que nous avons passé les Pyrénées. Mais le grand poète qui devait, deux siècles après Corneille, les faire passer une seconde fois au drame français, écrivait : « Le caractère du drame est le réel; le réel résulte de la combinaison toute naturelle des deux types, le sublime et le grotesque [1] ». La « comédie » cornélienne ne cesse jamais d'être « héroïque » ; à aucun moment elle n'est grotesque. Une familiarité, qui n'est point la trivialité et garde toujours un air de distinction facile, y tempère ce que la solennité tragique pourrait avoir d'un peu raide et monotone. Mais les contrastes n'y sont point heurtés, et l'ensemble, malgré des inégalités trop visibles, a de l'harmonie. *Hernani* et *Ruy-Blas* — *Ruy-Blas* surtout — doivent beaucoup à *Don Sanche*; mais *Don Sanche* reste une œuvre du XVIIe siècle.

1. Préface de *Cromwel*.

A MONSIEUR DE ZUYLICHEM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE DE MONSEIGNEUR LE PRINCE D'ORANGE[1]

Monsieur,

Voici un poème d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français; ils aiment la nouveauté; et je hasarde *non tam meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le temps d'Eschyle, *apud quos*

> Illecebris erat et grata novitate morandus
> Spectator [2].

Et, si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains :

> Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
> Ausi deserere....
> Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas [3].

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après

1. Corneille avait écrit dans l'avis *Au lecteur* du *Menteur* : « Je me défierais peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poème, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'Etat. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de monseigneur le prince d'Orange. » — Constantin de Huyghens de Zuylichem est le père du fameux astronome Christian Huyghens. Né à la Haye en 1596, il mourut fort âgé en 1687, après avoir publié 14 livres de poésies latines, *Momenta desultoria*, et des poésies flamandes. L'importance de son rôle politique est exagéré par Corneille reconnaissant : nous savons seulement qu'il fut secrétaire des commandements de Henri-Frédéric, prince d'Orange, puis de Guillaume II et de Guillaume III.

2. Horace, *Art poétique*, vers 223-224.

3. *Ibid.*, vers 286-288.

l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bon homme Plaute [1], qui n'y cherchait point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une, et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom, par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déférer aux personnages, et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie [2], où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là; et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poème aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avait que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires au héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance, et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon [3]; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le con-

1. Le « bon homme Plaute » n'était point si naïf : il savait le goût de la plèbe romaine pour les personnages les moins relevés de la comédie, esclaves, parasites, etc., et, quand il introduisait des dieux, il prenait ses précautions pour ne pas déplaire. C'est Mercure qui fait ici le prologue:

Quid contraxistis frontem? quia tragœdiam
Dixi futuram hanc? Deus sum, commutavero...
Faciam ut commixta sit tragi-comedia :
Nam me perpetuo facere ut sit comœdia,
Reges quo veniant et di, non par arbitror.

« Pourquoi froncer les sourcils? parce que j'ai dit que ce serait une tragédie? Je suis dieu, et je puis en faire autre chose.... Je ferai que ce soit une pièce mélangée, une tragi-comédie, car faire une comédie, d'un bout à l'autre, d'une pièce où interviennent des rois et des *dieux, je* ne crois pas que ce soit *juste.* »

2. *Poétique*, ch. VI. Corneille n'a pas toujours accepté en aveugle les règles établies par Aristote; il écrit dans l'Epître dédicatoire de la *Suivante* : « Savoir les règles, et entendre le secret de les apprivoiser adroitement avec notre théâtre, ce sont deux sciences bien différentes; et peut-être que pour faire maintenant réussir une pièce, ce n'est pas assez d'avoir étudié dans les livres d'Aristote et d'Horace. »

3. « Il reste à trouver un milieu entre ces deux extrémités par le choix d'un homme qui ne soit ni tout à fait bon, ni tout à fait méchant, et qui, par une faute, ou faiblesse humaine, tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas. » (Corneille, *Discours de la tragédie.*) Voir aussi Racine, première préface d'*Andromaque*; et Boileau, *Art poétique*, III :

Toutefois aux grands cœurs donnez quelques [faiblesses.

server : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes, et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite; et comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire, et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase [1], qui n'était qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère; quitte pour chausser le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri [2].

Je dirai plus, Monsieur : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition [3]. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa représentation que quand nous voyons souffrir nos semblables, et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher [4] de leurs trônes les plus grands

1. Voir dans *Alexandre Hardy*, de M. Rigal, p. 283-286, l'analyse de cette tragédie « qui dépasse en horreur et en réalisme brutal les plus sombres d'entre nos drames », et, dans *Nivelle de la Chaussée et la comédie larmoyante*, de M. Lanson, ch. I, 2e partie.

2. Horace, *Art poétique*, vers 95.

3. *Puisqu'il entre*, puisque cela entre. « La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables nous porte à la crainte d'un pareil pour nous. » (Corneille, *Discours de la tragédie.*) Expliquant ensuite ce qu'Aristote entend par « nos semblables », Corneille ajoute : « Ce n'est pas une nécessité de ne mettre que les infortunes des rois sur le théâtre. Celles des autres hommes y trouveraient place, s'il leur en arrivait d'assez illustres et d'assez extraordinaires pour le mériter, et que l'histoire eût assez de soin d'eux pour nous les apprendre. Scédase n'était qu'un paysan de Leuctres..... »

4. *Trébucher* avait alors le sens de tomber, surtout au moral, quand il s'a-

monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice ; ce qui ne se rencontre pas toujours [1] ? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres [2], quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, *a simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes [3], je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie, et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poème dramatique. Voilà, Monsieur, bien du discours, dont il n'était pas besoin [4] pour vous attirer à mon parti, et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à *Don Sanche*. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis ; mais comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à

git d'une chute où l'orgueil est brusquement abaissé :

trébuche.
Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil
(*Rodogune*, 1399.)

fierté !
Tremble, et crois voir bientôt *trébucher* la
(*Sertorius*, 347.)

1. Le tragi-comique Hardy faisait aussi intervenir des personnages « médiocres » dans des actions pathétiques ; Mairet, au contraire, dans le discours-préface de sa *Silvanire* (1625), définissait la tragédie une « représentation d'une aventure héroïque dans la misère », et, par suite, y voulait des grands pour personnages. Voltaire est de son avis : « Il peut arriver sans doute des aventures très funestes à de simples citoyens ; mais elles sont bien moins attachantes que celles des souverains, dont le sort entraîne celui des nations. Un bourgeois peut être assassiné comme Pompée ; mais la mort de Pompée fera toujours un tout autre effet que celle d'un bourgeois. » L'auteur de *Barnwell* (1730), l'anglais Lillo, la Chaussée, Diderot, Beaumarchais, raisonneront tout différemment. — « Corneille pressent ici le drame bourgeois ; mais il s'en tient à ce pressentiment. Il est trop épris de grandeur extérieure pour quitter ses empereurs et ses reines. » (J. Lemaître, *Corneille et la Poétique d'Aristote.*)

2. *Médiocres*, de médiocre fortune, sens latin.

3. *Poétique*, ch. VI.

4. VAR. (1650, in-8°) : dont il n'est pas besoin.

la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucune risque [1]. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie. Le mépris qu'ils en font, sur l'incertitude de son origine, ne détruit point en eux l'estime de sa valeur, et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui [2], mais elle est incontinent rompue par la reine; et quand même elle s'achèverait par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi par un ennemi n'a rien de pitoyable [3] ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs [4] et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses :

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines [5];

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir, s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment [6], et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique; on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs [7]; celui-ci soutient sa disgrâce avec tant de fermeté, qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage, que de compassion de son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive,

1. Var. (1650 in-8°) : aucun risque. Dans la *Suite du Menteur* (379), Corneille avait employé déjà le mot *risque* au féminin. Richelet (1680) constatait, trente ans après, qu'on le faisait « un peu plus souvent masculin que féminin ». Jusqu'en 1762, remarque Littré, l'Académie, tout en faisant *risque* masculin, conservait le féminin dans la locution *à toute risque*.

2. Cette partie ainsi liée n'est pas un jeu. Voyez acte I, sc. V, comment Don Alvar « lie la partie » avec Carlos.

3. *Pitoyable* n'est plus employé aujourd'hui que dans une acception défavorable, mais voulait dire alors, tantôt *digne de pitié*, tantôt *capable de pitié*.

4. Sur le sens, autrefois si fort, du mot *déplaisir*, voir les notes de nos éditions d'*Horace*, 1459, et *Rodogune*, 1814.

5. Acte II, sc. iv, 701.

6. Et Corneille lui-même s'était plus d'une fois égayé dans ses comédies aux dépens de ces « mourants » imaginaires.

7. C'est ce que déjà lui reprochait Aristophane, dans les *Grenouilles* et ailleurs. Corneille aime peu les héros qui mendient les larmes.

mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur, et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi bien que la reconnaissance qui fait le dénoûment de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle le suit; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous; et se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poème qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroès [1], qui l'appelle simplement « un art de louer ». En ce cas, nous ne lui pourrons dénier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme [2] font sur toutes sortes d'esprits, qui est [3] une façon de louer assez ingénieuse et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mauvaise grâce de me prévaloir d'un auteur arabe, que je ne connais que sur la foi d'une traduction latine; et, puisque sa paraphrase abrège le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie, que beaucoup ont cru qu'il était aussi de son essence; et je serais encore dans ce scrupule, si je n'en avais été guéri par votre Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *Movere risum non constituit comœdiam, sed plebis aucupium est, et abusus* [4]. Après

1. Ce philosophe et médecin arabe est né à Cordoue et mort à Maroc dans les dernières années du XIIe siècle. Il est envisagé ici comme auteur d'un commentaire encyclopédique sur Aristote, où il est philosophe d'ailleurs autant qu'érudit; mais une partie des docteurs du moyen âge virent en lui le plus redoutable des incrédules. On a un bon travail d'Ernest Renan sur *Averroès et l'averroïsme*.

2. *Honnête homme*, ce mot reviendra en ce sens dans l'*Examen*. Voyez notre édition du *Menteur*, 69.

3. *Qui est*, ce qui est.

4. « Émouvoir le rire ne constitue pas la comédie : c'est l'amusement, c'est la nourriture de la foule. » (*Ad Horatii de Plauto et Terentio judicium Dissertatio.*) Daniel Heinsius (1580-1665) avait aussi écrit un traité *De constitutione tragica secundum Aristotelem*, 1611. Ce livre, qui réduisait considérablement les commentaires de Scaliger, rendit

l'autorité d'un si grand homme, je serais coupable de chercher d'autres raisons, et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de *héroïque*, pour satisfaire aucunement [1] à la dignité de ses personnages, qui pourrait sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais, après tout, Monsieur, ce n'est qu'un *interim*, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement; et si vos Elzéviers [2] se saisissent de ce poème, comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir [3] à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là; et si vous ne me pouvez accorder [4] la gloire d'avoir assez appuyé une nouveauté,

Heinsius populaire en France parmi les lettrés de la première partie du siècle. Il y revendiquait les droits et même la liberté des poètes contre les règles trop étroites. Dans son *Examen* de *Polyeucte*, Corneille parle avec admiration du « célèbre Heinsius », de son traité et aussi de sa tragédie latine, *Herodes infanticida*, et il y revient dans l'avis *Au lecteur* du *Menteur*, à propos de la querelle qui avait divisé longtemps Heinsius et Balzac, et où M. de Zuylichem était vainement intervenu. En le combattant, Balzac écrivait : « Je sais qu'il est le docteur de notre siècle et qu'il le sera de notre postérité; je ne dis pas que j'ai de l'estime, ce terme est inférieur à notre sentiment, mais j'ai une espèce de dévotion pour tous ses ouvrages. »

1. *Aucunement*, en quelque façon. Nicot (1606) le traduit *quodammodo*. Voir notre édition du *Menteur*, 654. — « Bien qu'il y ait de grands intérêts d'Etat dans un poème, et que le soin qu'une personne royale doit avoir de sa gloire fasse taire sa passion, comme en *Don Sanche*, s'il ne s'y rencontre point de péril de vie, de pertes d'Etats, ou de bannissement, je ne pense pas qu'il ait droit de prendre un nom plus relevé que celui de comédie; mais pour répondre aucunement à la dignité des personnes dont celui-là représente les actions, je me suis hasardé d'y ajouter l'épithète d'héroïque pour le distinguer des comédies ordinaires. Cela est sans exemple parmi les anciens. » (Corneille, *Discours du poème dramatique*.) « Ces lignes ne sont-elles pas admirables de scrupule, de bonhomie, de prudhomie, et, vers la fin, de naïf contentement de soi? Et, ce qui est plus singulier, Corneille, que nous verrons, dans ses deux autres *Discours*, s'entêter à respecter les règles les plus douteuses et les plus sibyllines posées par Aristote, invente ici tout un genre inconnu de l'antiquité (du moins, il croit l'inventer, car on avait fait des « comédies héroïques » avant *Don Sanche*), — et il s'en montre fier! Quel divertissant mélange de timidité et de hardiesse, d'humilité et d'orgueil! » (J. Lemaître, *Corneille et la Poétique d'Aristote*.)

2. Dans l'avis *Au lecteur*, en tête du *Menteur*, Corneille mentionne une édition de cette pièce imprimée chez les Elzéviers, à Leyde.

3. VAR. (1655) : ils le peuvent faire voir.

4. VAR. (1650, in-8°) : et si vous ne pouvez m'accorder.....

vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais quand même vous m'ôterez [1] toutes les deux, je m'en consolerai fort aisément, parce que je suis très assuré que vous ne m'en sauriez ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse; c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

1. C'est le texte de toutes les éditions publiées du vivant de Corneille. Mme de Sévigné écrit à Bussy (2 sept. 1687) : « Tout ce que vous touchez est toujours d'un agrément qui ne se peut comparer à nul autre, *quand même* votre cœur *n'est* pas de la partie. »

ARGUMENT

Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses États par la révolte de D. Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avait plus sous son obéissance que la ville de Catalaïud et le territoire des environs, lorsque la reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils, qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il était; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feraient Grand lorsqu'elle leur ferait présenter par lui un petit écrin, qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre, si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien, et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avait fait porter son fils; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour quand on lui présenterait cet écrin où il aurait mis [1] leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres pièces de remarque [2]; mais, voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup, et lui dit qu'il était mort. Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir [3] et de fatigue, laissant ses affaires désespérées, et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et se réfugier en Castille : elle exécuta ses

1. VAR. (1650, in-12, 1654-1656) : où il avait mis.
2. Pièces dignes de remarque, pièces de marque.
3. Sur le sens du mot *déplaisir* voy. la p. 29, note 4, de la lettre à M. de Zuylichem.

ordres, et y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche, qui se croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parents et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avait de grandes guerres contre les Maures [1]; et, de peur d'être connu [2] pour ce qu'il pensait être [3], il quitte le nom de Sanche qu'on lui avait laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles, qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille; mais comme ce monarque était près de le récompenser, il est surpris de la mort, et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avait portées toutes deux jusques à l'aimer [4], mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devaient à la dignité de leur naissance. Lui-même avait conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendant à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et étant près de former une guerre civile pour ce sujet, les États du royaume la supplient de choisir un mari, pour éviter les malheurs qu'ils en prévoyaient devoir naître. Elle s'en excuse comme ne connaissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants, et leur commande de choisir [5] eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent, et lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman, et D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté, et offenser sa reine, s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevait de son pays par cette nomination. D'autre côté [6], les Aragonais, ennuyés [7] de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la for-

1. « L'impression de 1650 in-4° donne seule ici *Mores*. Dans les vers de la pièce, où le mot revient plusieurs fois, certaines éditions donnent *Maures*, d'autres *Mores*. De 1663 à 1692 aucune n'a constamment partout la même orthographe pour ce mot. » (Marty-Laveaux.)

2. *Connu* pour *reconnu*; très fréquent alors en ce sens :

Aussitôt qu'il me voit, il daigne me con-
[*naître*.
(*Pompée*, 1525.)

3. *L'édition de* 1650 in-8° donne : *connu ce qu'il pensait être*.

4. Var. (1650, in-8°) : jusqu'à l'aimer.

5. Var. (1650, in-4° et in-8°) : et leur commande choisir.

6. *D'autre côté* pour *d'un autre côté* :

J'obéis avec joie, et je serais jaloux
Qu'*autre* bras que le mien portât le premier
[coup.
(*Pompée*, 160.)

7. On verra dans le cours de cette pièce, par divers exemples, combien s'est affaibli, depuis Corneille, le sens des mots *ennui*, *ennuyer*.

teresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées [1] en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenait. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond, qu'ils y tenaient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche, leur prince, était vivant, et part aussitôt pour le chercher à Bubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyait son fils, l'avait perdu depuis huit ans, et l'était allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avait eues par un soldat qui avait servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là, et joint les députés comme ils étaient près d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche; après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses États lui avaient nommés; et D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui, par cette reconnaissance, se trouve être sa sœur.

1. Var. (1650, in-8°) : à leurs princesses, en Castille.

EXAMEN DE DON SANCHE D'ARAGON

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux [1] le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *el Palacio confuso* [2]; et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de D. Pélage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre; mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage [3] dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur, qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice. C'est un inconnu, assez honnête homme [4] pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi; et quand il faut de nécessité finir la pièce, un bon homme semble tomber des nues [5] pour faire développer [6] le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une, en le laissant reconnaître pour frère de l'autre :

Hæc eadem a summo exspectes minimoque poeta [7].

1. De fastueux, d'un peu trop éclatant, à l'espagnole. Corneille, pourtant, ne hait pas le « pompeux ».

2. *El Palacio confuso* est attribué par les uns à Mira de Mescua; par les autres, à Lope. *Dom Pélage, ou l'entrée des Maures en Espagne* est un roman du sieur de Juvenel, publié à Paris chez Guillaume Macé, 1645, 2 vol. in-8°. L'arrivée imprévue du vieillard et la reconnaissance du 5e acte sont empruntés en partie à ce dernier livre. Voltaire demande assez plaisamment pourquoi Corneille va choisir une comédie espagnole, un roman espagnol (le sujet seul l'est) pour ses modèles au lieu de choisir dans l'histoire romaine et dans la fable grecque. M. Deschanel, qui voit ces modèles cités par Voltaire, et qui n'a pas lu, sans doute, l'*Examen de Corneille*, écrit : « *Corneille, qui indique* ordinairement ses *sources, n'a point indiqué* celles-là. »

3. Voyez l'Introduction. Corneille avait dédié *Rodogune* à Condé. Il lui disait, dans l'Épître dédicatoire : « C'est à votre *illustre suffrage* qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissement. »

4. C'est-à-dire, comme on le verra par la pièce tout entière, que malgré sa naissance inconnue, il a laissé deviner, par la distinction de ses manières et par sa bravoure, qu'il était de sang généreux. « Je lui trouvai l'air d'un *honnête homme*, je veux dire d'un homme qui a de la naissance. » (Marivaux, *le Paysan parvenu*.) Voir notre édition du *Menteur*, 69.

5. Voir la note du vers 1580.

6. *Développer*, c'est *expliquer*, c'est-à-dire déployer, débrouiller, ouvrir et dérouler une chose enveloppée.

7. Juvénal, *Sat.*, I, 14, dit : *Exspectes eadem a summo...*

Don Raimond et ce pêcheur ne suivent point la règle que j'ai voulu établir, de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'était aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais si elle eût fait savoir qu'elle eût un fils, et que le roi, son mari, lui eût appris en mourant que D. Raimond avait un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raimond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement [1] à cette règle; mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux. C'était le pêcheur qu'il était allé chercher, et non pas eux; et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui, de son côté, vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase [2]; et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'aurait pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée, qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerais plus sur les pièces qui restaient à examiner en ce volume [3]. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil, et l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse; et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paraît qu'elle le sait déjà, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

1. *Aucunement*; voyez la note 1 de la p. 31.

2. La protase, c'est la partie du poème dramatique « où doit se faire la proposition et l'ouverture du sujet ». (Corneille, *Discours du poème dramatique*.) On sait comment Molière, dans la *Critique de l'École des femmes*, s'égaie aux dépens des pédants qui ont la bouche remplie de ces grands mots : « Pensez-vous qu'un nom grec donne plus de poids à vos raisons? et ne trouveriez-vous pas qu'il fût aussi beau de dire l'exposition du sujet, que la protase... ? » De même dans la préface de *Bérénice*, Racine s'égaiera aux dépens de l'abbé de Villars, qui parle de protase comme s'il entendait ce mot.

3. VAR. (1692) : qui restaient à examiner. — « Il lui faut la même indulgence pour l'unité de lieu qu'à *Rodogune*. La plupart des poèmes qui suivent en ont besoin, et je me dispenserai de le répéter en les examinant. » (Examen d'*Héraclius*.)

PERSONNAGES

D. ISABELLE, reine de Castille.
D. LÉONOR, reine d'Aragon.
D. ELVIRE, princesse d'Aragon.
BLANCHE, dame l'honneur de la reine de Castille.
CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.
D. RAIMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.
D. LOPE DE GUSMAN, D. MANRIQUE DE LARE, D. ALVAR DE LUNE, } grands de Castille.

La scène est à Valladolid.

DON SANCHE D'ARAGON[1]

COMÉDIE HÉROÏQUE

(1650)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

D. LÉONOR, D. ELVIRE

D. LÉONOR

Après tant de malheurs, enfin le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes, 5
Se remet sous nos lois, et reconnaît ses reines;
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.
Comme nous, la Castille attend cette journée
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée : 10

1. Imprimé à Rouen, et se vend à Paris, chez Augustin Courbé, au Palais, 1650. — « Le théâtre est un palais. Il faut, au premier acte, un trône et trois fauteuils, et six sièges ou deux bancs; une bague » (Manuscrit Mahelot).

2. « Voilà une mère et une fille dont on ne connaît les noms que dans la liste imprimée des acteurs. Comment les deviner? comment savoir que la scène est à Valladolid? » (Voltaire.) La critique est dure; mais il est certain que ce début est assez vague et abstrait.

8. Rend éclatant le retour d'un si long exil; l'inversion paraît forcée. « Il semble, dit Voltaire, que ce soit l'exil qui retourne. »

9. Dans le *Discours des trois unités*, Corneille observe que « c'est un grand ornement pour un poème que le choix d'un jour illustre et attendu depuis quelque temps », et il cite Horace, *Rodogune*, *Andromède* et Don Sanche.

Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux.
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous!
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une faible et douteuse puissance :
Le trouble règne encore où vous devez régner; 15
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos États, 20
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins, et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous;
On aime votre sceptre, on vous aime; et, sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune 25
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre, et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

D. ELVIRE

Ce comte est généreux, et me l'a fait paraître;
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître, 30
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;

16. « Je voudrais que le premier acte contînt le fondement de toutes les actions, et fermât la porte à tout ce qu'on voudrait introduire d'ailleurs dans le reste du poème.... Je souhaiterais qu'on observât inviolablement cette règle quand on fait concurrer deux actions différentes, bien qu'ensuite elles se mêlent ensemble... Dans *Don Sanche*, le choix que la reine de Castille doit faire d'un mari, et le rappel de celle d'Aragon dans ses Etats, sont deux choses tout à fait différentes : aussi sont-elles proposées toutes deux au premier acte et quand on introduit deux sortes d'amours, il ne faut jamais y manquer. (Corneille, *Discours du poème dramatique*.)

17. *De Castille*, de la Castille. Est-ce *cette suppression* de l'article qui fait *dire à Voltaire* que cet hémisticle n'est *pas français?*

23. VAR.
Et vous ne manquez pas d'amants dignes de vous.
(1650-56.)

24. *Sur tous*, par-dessus tous, autre incorrection selon Voltaire; très français, en réalité.

28. *De lui*, de votre sceptre... « *Lui* ne se dit pas des choses inanimées à la fin des vers. » (Voltaire.) Nous écririons plutôt aujourd'hui : *en* est bien digne. Il est vrai que, comme l'observe M. Marty-Laveaux, Corneille se sert du pronom *lui*, en parlant des choses, quand il est question d'objets matériels dont le nom est pris dans un sens figuré, comme *trône*, *sceptre*, qui représentent la puissance royale. Littré exige que l'objet puisse être personnifié, mais M. Godefroy cite un exemple de Massillon, qui est analogue à celui de Corneille.

Et comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
Un espoir à présent plus doux le sollicite :
Il régnera sans nous. Mais, Madame, après tout, 35
Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaître
S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ?
Montons, de grâce, au trône ; et de là beaucoup mieux
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux. 40

D. LÉONOR

Vous les abaissez trop ; une secrète flamme
A déjà malgré moi fait ce choix dans votre âme :
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue ; 45
Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
Et dont il cache exprès la source obstinément....

D. ELVIRE

Vous pourriez en juger plus favorablement ;
Sa naissance inconnue est peut-être sans tache :
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache ; 50
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes !

34. *Le sollicite*, le pousse, l'anime :

Un avantage égal pour eux me *sollicite*.
(*Rodogune*, 356.)

40. Elvire est une âme dédaigneuse et un peu froidement politique, comme on en voit plus d'une chez Corneille.

42. « Une secrète flamme qui fait un choix ! » (Voltaire.) *Flamme*, pour *amour*, est un de ces mots figurés où l'image s'efface bientôt pour ne laisser voir que le sens abstrait ; mais l'expression n'en est pas meilleure.

44. Héroïne cornélienne, Elvire aime dès qu'elle admire.

46. Ici commence à poindre le préjugé qu'on verra se développer pendant tout le cours de la pièce : être « généreux » c'est être « bien né » ; aussi la générosité de Carlos semblera-t-elle inexplicable, jusqu'au jour où sera dévoilée son origine royale.

Ces âmes que le ciel ne forma que de *boue*.
(*Pompée*, 265.)

Massillon, plus philosophe ou plus chrétien, raillait ces grands à qui l'on persuade si aisément qu'ils sont pétris d'une autre *boue* que les autres hommes. (*Prospérité tempor.*)

50. *A cause que...* C'est le seul exemple de cette locution que M. Marty-Laveaux ait rencontré dans le théâtre de Corneille.

54. Elvire a lu les romans du temps. C'est son imagination plus que son cœur qui s'intéresse au mystérieux aventurier.

D. LÉONOR

Quoi! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez! 55

D. ELVIRE

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bienveillance;
Et l'innocent tribut de ces affections
Que doit toute la terre aux belles actions, 60
N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
En cette qualité, je l'aime et le caresse;
En cette qualité, ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dus.
Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire : 65
Il a trop de vertus pour être téméraire;
Et si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis, et ce que je me doi.

D. LÉONOR

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir et le mettre en usage! 70

D. ELVIRE

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

D. LÉONOR

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement? 75

56.
Vous me faites *priser* ce qui me déshonore!
(*Cinna*, 1057.)

Aux mots *aimer* et *priser* correspondent, deux vers plus bas, les substantifs *bienveillance* et *estime*.

59. VAR. : de ses affections (1650, in-8°).

62. Une *caresse*, c'est une marque de sympathie et d'estime, une faveur. Dans le *Cid* (1184), le roi « caresse » Rodrigue vainqueur des Maures.

67. *S'échappaient*, osaient monter jusqu'à *moi (en* sortant des limites où *le devoir les contient)*. Corneille dit de même (*Sertorius*, 474) : s'échapper à un dessein, pour : s'y abandonner indiscrètement.

68. Cette suppression de l'*s* finale, *doi*, *voi*, à la première personne du présent de l'indicatif dans les verbes de la troisième et de la quatrième conjugaison, est familière à Corneille comme à tous ses contemporains, et d'ailleurs, conforme à l'étymologie latine.

74. VAR. : les respects (1655).

75. *Tout simplement*, c'est le ton de l'ironie familière et de la tragi-comédie.

D. ELVIRE

De ses pareils la guerre est l'unique élément :
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville, et les Mores défaits,
Laissent à la Castille une profonde paix : 80
S'y voyant sans emploi, sa grande âme inquiète
Veut bien de don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

D. LÉONOR

Mais quand il vous aura dans le trône affermie, 85
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers ?

D. ELVIRE

Madame, la Reine entre.

SCÈNE II

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE

D. LÉONOR

Aujourd'hui donc, Madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme, 90
Et, d'un mot, satisfaire aux plus ardents souhaits

78. On dirait que D. Elvire trace ici le portrait de Condé.

79. *Les Mores défaits*, pour : la défaite des Mores, construction familière à Corneille :

Après la mort du comte et *les Mores défaits*.
(*Cid*, 1523.)

Mon sceptre dans ma main par la tienne [affermi
Et les Mores défaits....
(*Cid*, 1217.)

81. *Inquiète* est ici pris dans le sens favorable : à cette âme active le repos semble lâche.

82. « Il faudrait que ce don Garcie fût d'abord connu. » (Voltaire.)

86. *Jeter sous ses pieds*, pour *assujettir*, étonne Voltaire. Il y a des locutions latines analogues.

89. La reine entre fort à propos pour dispenser D. Elvire de répondre à une question embarrassante. « Quelle reine ? dit Voltaire : rien n'est annoncé, rien n'est développé. »

Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets.

D. ISABELLE

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat 95
Pour me sacrifier au repos de l'Etat.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre,
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre;
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous,
Que pour le soutenir il nous faille un époux! 100
A peine ai-je deux mois porté le diadème,
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime et sans m'en indigner
Je puis nommer amour une ardeur de régner.

92. « Des souhaits qu'on pousse! et madame, qui va rendre heureuse la flamme....! » (Voltaire.) Le vers 90 est mauvais, et le mot « héros », appliqué aux prétendants, étonne; mais *pousser*, ayant pour régime un substantif qui exprime un sentiment passionné, n'est pas rare chez Corneille; voir le *Cid*, 760, *Cinna*, 368 (pousser un désir); *Pompée*, 1080.

94. *Gênes* a ici presque toute l'énergie de son sens étymologique (voir les notes de *Cinna*, 694, et *Rodogune*, 1695) : ce n'est pas proprement une torture pour la reine de Castille, mais c'est un tourment, un vrai sacrifice de soi-même qu'elle s'impose.

95. *Dessus* est ici préposition. Du temps même de Corneille, on préférait *sur* à *dessus*, et Corneille, pour se conformer à la règle établie par les grammairiens, modifia plusieurs vers de ses premières œuvres; mais il dut y renoncer bientôt, car il aurait eu trop à faire. — Il use et abuse de l'adjectif *illustre* pour exprimer toute grandeur morale : le dernier soupir de Pompée « est un soupir *illustre* ». Grand en effet est le sacrifice que D. Isabelle fait de sa liberté de choisir, et même, comme on le verra bientôt, de ses inclinations secrètes. Pour *faire un attentat sur*, voir *Nicomède*, 849, 1517. On dirait que Thomas Corneille s'est souvenu de ces vers, et de bien d'autres, où *la raison d'Etat* est en conflit avec les sentiments individuels, quand il a écrit dans *Maximian* (II, 2), tragédie représentée en 1662 :

Je sais que plus le rang approche des couronnes,
Plus sa fière grandeur asservit nos personnes :
Mais je ne sais pas moins quel injuste attentat
Font souvent sur nos cœurs ces maximes d'Etat.

Voyez sur les raisons d'Etat les vers 1431 et 1432.

L'hymen des rois doit être au-dessus de l'amour.
(*Sophonisbe*, V. 6.)

Le peuple est en ce point plus heureux que les rois
Qu'ils n'ont point comme lui la liberté du choix :
Qu'attachés par leur rang au bien de leurs provinces,
Ils épousent en serfs, et leurs sujets en princes.
(Rotrou, *Laure persécutée*, I, 9.)

100. Il est curieux de voir D. Isabelle se faire ici l'avocat des droits de la femme. Corneille d'ailleurs, on le sait, a une tendance à prêter l'énergie virile à la femme. Racine, ou, du moins, Mathan, dira, au contraire, d'une reine à qui l'énergie ne semble pas manquer :

Elle flotte, elle hésite : en un mot elle est femme.
(*Athalie*, 876.)

104. D. Isabelle est fière, un peu sceptique et a lieu de l'être; mais peut-être serait-elle moins clairvoyante si elle n'aimait pas précisément un de ceux que la raison d'Etat lui défend d'aimer.

L'ambition des grands, à cet espoir ouverte, 105
Semble pour m'acquérir s'apprêter à ma perte;
Et pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure, et mes États m'en prient; 110
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois,
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare,
Et don Alvar de Lune, ont un mérite rare;
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur, 115
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur?

D. LÉONOR

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire;
On vous obéira, quoi qu'il vous plaise élire :
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

D. ISABELLE

Madame, je suis reine, et dois régner sur moi. 120
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos désirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine et m'inspire 125
Et ce que je dois faire, et ce que je dois dire!

106. Il ne faut pas voir une intention ironique dans *acquérir*, employé pour *conquérir* avec un nom de personne pour régime. Dans *Cinna* (56) Émilie dit que la tête d'Auguste est le seul prix dont Cinna puisse l'*acquérir* et, dans la même tragédie, ce mot, avec ce sens, est répété aux vers 712 et 770.

107. On arrête un cours, observe M. Godefroy, on ne le tranche pas.

116. On devine la vérité; la reine ici laisse voir la femme.

118. « *Quoi qu'il vous plaise élire*; cela n'est ni élégant ni harmonieux. » (Voltaire.) Remarquez *quoi* employé en parlant d'une personne.

120. Toujours la raison d'Etat! La fierté de ces reines cornéliennes semble invulnérable. Par bonheur, si l'attitude est d'une héroïne, la conduite sera d'une femme, moins sûre d'elle-même qu'elle ne voudrait l'être.

SCÈNE III

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.
D. LOPE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, CARLOS

D. ISABELLE

Avant que de choisir je demande un serment,
Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément;
Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître : 130
Car enfin je suis libre à disposer de moi;
Le choix de mes États ne m'est point une loi;
D'une troupe importune il m'a débarrassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous. 135
J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous;
Vous m'en êtes plus chers et plus considérables :
J'y vois de vos vertus les preuves honorables;
J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits.
Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix, 140
Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire.
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

129. *Tous les trois*, voilà qui éclaire d'un jour plus net la situation et les sentiments de D. Isabelle, malgré le *peut-être* prudent et délicat.

131. *Libre à*, libre pour, libre de disposer. « Tu seras sans moi plus *libre à* lui parler » (*Galerie*, 52). J'avoue ne pas bien voir pourquoi M. Marty-Laveaux, qui cite ce dernier exemple, en rapproche le vers 365 de *Don Sanche*, où le tour est très différent.

135. Elle tient à réserver sa liberté, *elle le fait fièrement*, sans raideur, *mais peut-être* avec une [illegible] capable de blesser de moins susceptibles que don Manrique.

138. *Considérables, honorables*; vers médiocrement rimés : si le premier mot peut avoir encore le sens de dignes d'être considérés, estimés, le second a beaucoup perdu de sa force (qui honore, glorieux).

141. Le ciel est ici invoqué à propos.

142. « Quel vers! » s'écrie Voltaire. C'est un vers de comédie, qui, d'ailleurs, ne semble pas déplacé ici, car la situation n'a rien de tragique et D. Isabelle mêle à beaucoup de fierté royale un peu de diplomatie féminine.

D. LOPE

C'est une autorité qui vous demeure entière; 145
Votre État avec vous n'agit que par prière,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
Que par obéissance à vos commandements.
Ce n'est point ni son choix ni l'éclat de ma race
Qui me font, grande reine, espérer cette grâce : 150
Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service, ni famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer; 155
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne;

148. Don Lope est souple et sait faire plier sa fierté devant les circonstances : il est moins intraitable que Don Manrique et moins détaché que Don Alvar.

149. « *Ce n'est point* est ici un solécisme; il faut : ce n'est ni son choix.... » (Voltaire.) Aujourd'hui, en effet, nous supprimerions la négation dans ce cas, mais ce n'est pas seulement Corneille (voir *Cid*, 1780; *Nicomède*, 89 et 1010) qui écrivait ainsi, c'étaient Racine et Boileau :

Mais l'un *ni* l'autre enfin n'était *point* nécessaire.
(*Bajazet*, 981.)

Je n'ai *point* exigé *ni* serment ni promesses.
(*Lutrin*, II.)

M. Marty-Laveaux observe que supprimer la négation surabondante dans les exemples de cette nature c'est affaiblir l'expression. M. Godefroy accumule les exemples, en vers et en prose, de cette tournure énergique et conclut : « On ne doit pas appeler barbarisme une forme qui donnait habituellement une grande énergie à la phrase, et qui ne demanderait pour être reprise, au moins dans certains cas, qu'un peu d'intelligence et de hardiesse. » Théophile Gautier l'a reprise, en effet, dans les *Grotesques*.

152. Ici la souplesse confine à la platitude. *Toutefois*, comme on va le voir presque aussitôt, Don Lope se défie.

153. VAR. : *Services*, au pluriel, dans les éditions 1650 in-4 et 1653-55 in-12.

154. « *Au moindre de Castille* est un barbarisme; il faut : au moindre guerrier, au moindre gentilhomme de la Castille. » (Voltaire.) Pourquoi *le moindre* ne serait-il pas pris substantivement ? Corneille écrit encore « *le moindre* du peuple » dans *Nicomède*, 1142, et d'Aubignac lui-même (*Pratique du théâtre*, III, 2) : « C'est ce que *le moindre* du peuple condamne tous les jours sur nos théâtres. »

On s'illustre à braver un lâche conquérant,
Et *le moindre* du peuple en devient le plus grand.
(V. Hugo, *Châtiments*.)

157. *Que vous ne ferez choir*, que vous ne laisserez tomber. « Ces deux mots, venus l'un du latin, l'autre des idiomes germaniques, expriment exactement la même idée, comme on le voit dans ce vers de Corneille :

Tout va *choir* en ma main ou *tomber* en la vôtre.
(*Rodogune*, 180.)

La seule différence, c'est que *choir* vieillit, tandis que *tomber* est en plein usage. » (Littré.)

Quand même sur ma tête il *ferait choir* l'empire....
(Théodore, 512.)

Et que votre vertu vous fera trop savoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir. 160
Voilà mon sentiment.

D. ISABELLE

Parlez, vous, don Manrique.

D. MANRIQUE

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoique votre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'âme à de justes soupçons,
Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine, 165
Que pour faire un vrai roi vous le fassiez en reine;
Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir;
Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose, 170
Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos États aussi bien que de vous.
Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
Que même le feu Roi daigna considérer 175
Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
J'oserai me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frère et quatre ans de service;
Et sur ce doux espoir dussé-je me trahir,

159. On voit combien étendu et souvent vague est le sens du mot *vertu* : il y a ici l'idée de raison mêlée à celle de générosité.

162. VAR. :

Puisque vous m'ordonnez, Reine, que je m'ex-
[plique.
(1650-56.)

Don Manrique, lui, ne répond pas spontanément; il faut l'y inviter. Il est soupçonneux et amer; les « leçons » qu'il a cru voir dans le petit discours de la reine ont piqué au vif son orgueil.

175. Il s'est ressaisi, et, le premier moment de dépit passé, il plaide sa cause, non sans adresse.

178. Aveu ou congé, mots vieillis qui *valaient bien autorisation*, permission.

Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir :
Comme il vous appartient, votre *aveu* doit se
[prendre.
(*Horace*, 1587.)

De est souvent sous-entendu chez Corneille avant un second complément :

Je remets à ton choix de parler ou te taire.
(*Menteur*, 310.)

179. M. Godefroy explique *me trahir* par *trahir mes intérêts* et met une virgule après *sur ce doux espoir*, qui, dès lors, dépend de *je jure d'obéir*. M. Marty-Laveaux n'en met pas, et il faut construire, si l'on accepte son texte : Dussé-je me trahir (me tromper, être déçu) sur ce doux espoir... C'est le texte de l'édition de 1650 chez Augustin Courbé. Il y a pourtant une virgule dans l'édition de 1682.

Puisque vous le voulez, je jure d'obéir. 180

D. ISABELLE

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

D. ALVAR

Je ne vous ferai point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument:
Je jure d'obéir, Madame, aveuglément.

D. ISABELLE

Sous les profonds respects de cette déférence 185
Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence;
Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

D. ALVAR

Madame...

D. ISABELLE

C'est assez; que chacun prenne place.

(*Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vide, s'y veut seoir, et D. Manrique l'en empêche.*)

D. MANRIQUE

[audace? 190
Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette

180. *Puisque vous le voulez*; on sent l'effort.

181. Au vers 1567, on verra *comme* employé pour *comment*; ici, le sens est: voilà comment. Vaugelas condamnait cet emploi de *comme*. — D. Isabelle dit ce vers avec un sourire.

184. C'est trop montrer qu'il est prétendant pour la forme. Plus tard il expliquera que l'honneur qu'on lui a fait en le désignant au choix de la reine lui impose le devoir d'aspirer, au moins en apparence, à la main de D. Isabelle, au risque de l'obtenir. Mais ce devoir, il l'accomplit avec plus de résignation que d'enthousiasme. La fine Isabelle, qui sait tout, raille cette docilité qui ressemble à de l'indifférence, mais, au fond, elle lui en sait gré plus qu'à don Lope de sa souplesse ambitieuse, et, à don Manrique, de son âpreté. D'avance, elle l'exclut, et le réserve à D. Elvire. Tout ce manège est charmant, et rappelle les plus spirituels dialogues du *Menteur*.

190. « *Tout beau, tout beau*, pourrait être ailleurs bas et familier; mais ici je le crois bien placé; cette manière de parler est assez convenable, d'un seigneur très fier à un soldat de fortune. Cela forme une situation singulière et intéressante inconnue jusque-là au théâtre. Elle donne lieu naturellement à Carlos de parler dignement de ses grandes actions. La vertu qui s'élève quand on veut l'avilir produit presque

Et quel titre en ce rang a pu vous établir?

CARLOS

J'ai vu la place vide, et cru la bien remplir.

D. MANRIQUE

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte.
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat 195
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat :
J'en avais pour témoin le feu Roi votre frère,
Madame; et par trois fois...

D. MANRIQUE

Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

D. ISABELLE

Vous en êtes instruits, et je ne la suis pas : 200

toujours de belles choses. » (Voltaire.) Voir les notes de nos éditions d'*Horace*, 1009; *Cinna*, 125; *Polyeucte*, 1215; *Pompée*, 881; *Nicomède*, 1388.

192. VAR.: a su vous établir (1650-56).

193. On sent bien, dans ce vers, quelle différence profonde sépare, du moins aux yeux de l'orgueilleux don Manrique, un soldat (mercenaire) d'un comte (*comes regis*).

196. Carlos et don Manrique semblent personnifier deux âges : pour don Manrique le soldat n'est qu'un chef militaire ou un subalterne à la solde d'un prince comme l'étaient les condottieri du moyen âge; pour Carlos, un soldat, c'est un homme d'épée, l'égal des plus grands. Un proverbe, recueilli par Leroux de Lincy, disait : « De charron soldat, de soldat gentilhomme, et puis marquis, si fortune en dit. » Précisément, en cette scène, Carlos deviendra, de soldat, marquis.

198. « Racine n'aurait jamais dit : *Nous vous avons vu faire...* » (Voltaire.) C'est que Racine n'écrivait pas de tragi-comédies. Mais il a écrit dans une lettre à Boileau (15 juin 1692) : « Monsieur le duc *fit* à la Condé, c'est tout dire. »

Ayez soin que tous deux *fassent* en gens de [cœur.
(*Cid*, 1458.)

199. *Mieux que vous*. Don Manrique a une façon désagréable de rendre justice aux gens.

200. Les éditions de 1660, 1663 et 1692 donnent : et je ne *le* suis pas.

Vous êtes satisfaite, et je ne *la* suis pas.
(*Pompée*, 1576.)

En condamnant cette façon de parler, Vaugelas se résignait d'avance à voir l'usage prévaloir sur la règle, « puisque toutes les femmes, aux lieux où l'on parle bien, disent *la* ». Mme de Sévigné, dit M. Godefroy, aurait trouvé ridicule d'employer *le* dans des cas pareils : elle se serait crue transformée en homme. Bossuet écrivait comme elle. C'est seulement à la fin du XVIIIe siècle que la règle fut définitivement admise. — « Elle devrait certainement le savoir : Carlos est à sa cour; Carlos a fait des actions connues de tout le monde, il a sauvé la Castille, et elle dit qu'elle n'en sait rien! Il était aisé de sauver cette faute, et la reine, qui a de l'inclination pour Carlos, pouvait prendre un autre tour.» (Voltaire.) C'est précisément parce que la reine « a de l'inclination pour Carlos » qu'elle aime à se faire répéter ce qu'elle peut savoir déjà, mais avec moins de précision que les comtes.

Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques,
De les savoir connaître, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre. 205

D. ISABELLE

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre.
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS

Je dirai qui je suis, Madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat : je fais gloire de l'être;
Au feu Roi par trois fois je le fis bien paraître. 210
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé :
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le More au pied de sa muraille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs, 215
Rappela les vaincus, et défit les vainqueurs.
Ce même Roi me vit dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand, tout percé de coups, sur un monceau de morts,
Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps 220

202. *Rendre de dignes marques* (marques d'honneur) n'est pas un barbarisme, comme le croit Voltaire, mais c'est une de ces expressions vagues et commodes dont Corneille se sert trop pour rimer avec *monarques*.

203. *Et ne pas*; sur l'ellipse, voir la note du vers 178.

205. « C'est un solécisme; il faut : je ne croyais pas être ici... » (Voltaire.) C'est un latinisme, et Corneille écrit de même : « Il la crut être morte (*Mélite*, 1520). Je les souffre régner » (*Illusion*, 327). Le caractère de don Manrique se révèle de plus en plus.

207. Corneille dit souvent *avoir temps*, *perdre temps*, *gagner temps*, etc. Voyez le vers 1021.

209.

Vous m'appelez soldat, et je le suis sans [doute.
(*Voltaire, Don Pédre*, IV, 2.)

Mais Carlos fait songer ici plutôt à un Nicomède qu'à un Duguesclin. A sa fierté légitime se mêle un peu de jactance, et même çà et là de bravade : Par trois fois... Par moi seul... Cette seule action... Le premier... Tel me voit...

214. *Rechasser*, repousser jusqu'à ses murs. Littré en cite des exemples de Lanoue, Pellisson, Racine et Montesquieu.

215. *Courage* est-il rapproché à dessein par Corneille de *cœurs*, dont il est dérivé et dont souvent même il est le synonyme dans le théâtre classique?

216. *Rappela*, sens du latin *revocavit*, les rallia en ranimant leur courage.

217. *Dedans*, préposition comme *dessus*; voir le vers 95 et la note.

220. *Bouclier*, un bouclier; on a déjà vu l'article indéfini omis au vers 201.

Qu'enfin, autour de lui ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées;
Et le même escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
Je montai le premier sur les murs de Séville, 225
Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits,
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois.
Tel me voit et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémirait sans moi dans les prisons du More. 230

D. MANRIQUE

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi?

CARLOS

Je parle seulement de ce qu'a vu le Roi,
Seigneur; et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu Roi me promit récompense;
Mais la mort le surprit comme il la résolvait. 235

D. ISABELLE

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait;
Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.
Seyez-vous, et quittons ces petits différends.

221. Ce vers forme une proposition absolue, analogue à l'ablatif absolu des Latins.

223. VAR. : Qui le vint secourir (1650-56).

226. On remarquera la rime de *Séville* et *Castille*. Rotrou faisait rimer *fille* avec *ville* et *utile*.

232. Carlos n'est pas un matamore : alors même qu'il répond superbement aux outrages, il sait se contenir.

233. Par deux fois, dans son *Lexique*, M. Godefroy explique *parle à sa conscience* par *parle selon sa conscience*. Il est un autre sens qui s'offre naturellement : Carlos dédaigne de rappeler des souvenirs gênants pour ses adversaires, mais il les laisse libres d'écouter la voix de leur conscience, qui leur *rappellera* les services rendus.

234. Voilà dont, voilà de quoi..., *n'est point un solécisme*, quoi que dise Voltaire; c'est une tournure vieillie dont on trouve plusieurs exemples chez Corneille.

Mais qu'il m'y donne part, *c'est dont* j'ose [douter.
(*Pulchérie*, I, 3.)

235. C'est-à-dire au moment même où il allait s'acquitter de sa dette.

237. *Hériter* est pris ici activement. Voir le vers 935.

Vous avez *hérité ce nom* de vos aïeux.
(*Sertorius*, 843.)

238. « *Je vous la fais bonne* est trop trivial, c'est le style des marchands. » (Voltaire.) Dans le commerce, en effet, *faire une dette bonne*, c'est la garantir, s'en porter caution. La métaphore de « dette », qui donne de la noblesse à la première partie du vers, entraîne et sauve la seconde.

239. VAR. : Soyez-vous (1653-1655).

D. LOPE

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents. 240
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame; et, s'il en faut notre reconnaissance,
Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans lui nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race, 245
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS

Se pare qui voudra du nom de ses aïeux :
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître. 250
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits;
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

D. LOPE

Vous le voyez, Madame, et la preuve en est claire :
Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE

Eh bien! je l'anoblis, 255
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.

246. Don Lope, plus galant homme que don Manrique, rend plus franchement hommage à la vaillance de Carlos; mais, au fond, il n'est pas moins obstiné dans son préjugé aristocratique.

249. Un peu de jactance encore se trahit dans ce langage si plein et si fier; mais on s'en aperçoit à peine, tant la réplique de Carlos est attendue et tant elle résonne avec magnificence. Il est difficile de ne pas se rappeler ici ce que l'auteur de *Don Sanche* avait dit autrefois de lui-même, sur le même ton : Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

251. *Pour en quelque sorte* alourdit ce couplet si vif et si viril. « Quand *pour* est suivi d'un verbe, il ne faut ni adverbe entre eux, ni rien qui tienne lieu d'adverbe. » (Voltaire.) Ces constructions hardies, où la préposition est séparée par plusieurs mots de l'infinitif qu'elle régit étaient condamnées par Vaugelas. Corneille, suivant une longue tradition (cf. Godefroy, *Lexique*, II, 166), les emploie pourtant sans scrupule. Voir notre édition de *Pompée*, 1176. M. Godefroy cite de nombreux exemples de tournures semblables, même en prose.

253. « Cette tirade était digne d'être imitée par Corneille, et l'on voit que, si elle n'était pas dans l'espagnol, il l'aurait faite. Il est vrai que *mon bras est mon père* est trop forcé. » (Voltaire.) Cela est, en effet, bien espagnol; mais Carlos est ici dans le ton de son rôle et de sa situation. Voir la note du vers 1614.

255. Toutes les éditions publiées du vivant de Corneille donnent *ennoblir*. On ne distinguait pas alors entre les deux orthographes et les deux sens, propre et figuré.

256. *De qui qu'il...*, cacophonie, dit Voltaire, et Voltaire n'a pas tort, malgré l'usage favorable à Corneille.

Qu'on ne conteste plus.

D. MANRIQUE

Encore un mot, de grâce.

D. ISABELLE

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez?

D. MANRIQUE

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités; 260
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. ISABELLE, *à Carlos*

Eh bien! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme? 265

(*D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.*)

D. MANRIQUE

Achevez, achevez; faites-le roi, Madame :
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas sans mystère;
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire 270
Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir; et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.

257. Don Manrique est toujours des trois le plus revêche.

258. On aime cette révolte fière de D. Isabelle : c'est la reine qui parle, mais une reine qui est aussi une femme offensée.

261. Don Manrique, intelligence à part, est le Saint-Simon de la Castille : la hiérarchie n'a pas de secret pour lui. Le plaisant, c'est que D. Isabelle va précisément, soit par malice, soit par colère et amour tout à la fois, faire Carlos marquis, c'est-à-dire lui conférer le titre immédiatement supérieur à celui de comte.

264. Ce beau mouvement dramatique, qui humilie les comtes en exaltant Carlos, est aussi un trait de caractère : c'est la revanche d'un cœur délicat autant que fier. L'apostrophe à don Manrique souligne, par son ironie, cette petite vengeance. On remarquera la précision et la vérité des jeux de scène. Corneille ne dédaignait pas ces détails extérieurs, sans lesquels la peinture de l'intérieur de l'âme reste toujours un peu abstraite.

266. Toujours don Manrique! et toujours même maladresse agressive dans l'expression de son orgueil. Il n'a pas le sens du ridicule.

Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux, 275
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. ISABELLE

Arrêtez, insolent : votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne;
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer
Qu'au choix de ses États elle veut demeurer; 280
Que vous tenez encor même rang dans son âme;
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme,
Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. MANRIQUE

Madame, excusez donc si quelque antipathie.... 285

D. ISABELLE

Ne faites point ici de fausse modestie;
J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
Et sais bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime, 290
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ai fait votre égal; et, quoiqu'on s'en mutine,

280. L'édition de 1655 donne « aux choix ». Selon Voltaire, *demeurer au choix* est un barbarisme. Le sens de *s'en tenir à* est pourtant bien clair et ne paraît pas incorrect : *demeurer au choix*, c'est se renfermer *dans* les limites de ce choix.

284. « Cette réplique de dona Isabelle n'est-elle pas jolie? bien espagnole, et bien féminine? » (E. Deschanel, *le Romantisme des classiques*.)

285. Devant la fermeté de D. Isabelle, don Manrique bat en retraite; mais il n'est pas moins maladroit à reculer qu'à attaquer, et le mot d'*antipathie*, qu'il prononce, découvre le fond de son âme envieuse.

286. « *Faire de fausse modestie*, barbarisme. Il faut : *n'affectez point ici de fausse modestie*. Mais il ne s'agit pas de modestie quand Manrique parle d'antipathie : c'est jouer au propos interrompu. » (Voltaire.) La critique qui porte sur la forme est un peu dure; celle qui porte sur la suite des idées ne paraît pas juste : don Manrique, embarrassé, parle d'antipathie, pour ne pas laisser accuser son orgueil jaloux; D. Isabelle lui fait entendre qu'elle a pénétré ses vrais sentiments.

289. Elle tient à réserver l'avenir. Non seulement elle a la possession de soi-même, mais elle raisonne comme raisonnent les femmes de Corneille.

293. *Quoiqu'on s'en mutine*, quand on devrait se révolter contre les honneurs que je lui destine. Voir *Cinna*, 1090; *Rodogune*, 1217; *Nicomède*, 388. Cette attitude énergique, un peu menaçante même, ne doit pas nous cacher ce qu'elle est destinée à cacher aux comtes : la rare ingéniosité de l'artifice par lequel D. Isabelle va sortir d'embarras.

Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi : 295
J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
Il sait quelle est la vôtre, et connaît vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moi, qui n'en connais que la race et le nom. 300
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour :
Qui me rapportera l'anneau que je lui donne 305
Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne.
Allons, reines, allons, et laissons-les juger
De quel côté l'amour avait su m'engager.

301. « La bague du marquis vaut bien l'anneau royal d'Astrate. Cela est tout espagnol. » (Voltaire.) Corneille écrit une tragi-comédie, mais il est loin d'être un Quinault. Ces sortes de ressorts dramatiques ne sont absolument blâmables, ce semble, que lorsqu'ils dispensent le poète de nouer et de dénouer les situations. Ici, le don de l'anneau à Carlos prépare une situation dont Voltaire lui-même reconnaîtra la beauté.

302. On ne peut accepter ici la ponctuation de l'édition des Grands Écrivains :

Au plus digne des trois, que j'en fasse un [monarque.

Si on l'acceptait, on tomberait sous le coup de l'arrêt, d'ailleurs risiblement sévère, de Voltaire : « Barbarisme et solécisme ! » Il est clair qu'après avoir critiqué, comme nous l'avons fait déjà, le sens trop vague du substantif *marque* il faut supprimer la virgule et comprendre : à celui des trois qui est le plus digne d'être choisi par moi. Il n'y a pas de virgule dans l'édition de 1650.

304. Ici encore, je modifie la ponctuation de l'édition des Grands Écrivains, et je lis : « Rivaux ambitieux... », sans virgule, comme dans l'édition publiée en 1650 chez Aug. Courbé et dans celle de 1682. — M. Marty-Laveaux rapproche de cette fin de scène la première scène du troisième acte des *Amants magnifiques*.

306. Var. :

Recevra sur le champ ma main et ma cou [ronne.
(1650, in-4 et in-8°.)

308. Voilà D. Isabelle sortie d'affaire, non toutefois sans avoir laissé soupçonner quelque chose de son secret.

SCÈNE IV

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS

D. LOPE

Eh bien! seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce,
Ce que, pour vous gagner, il est besoin qu'on fasse? 310
Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

CARLOS

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contre-temps de froide raillerie.

D. MANRIQUE

Il n'en est pas saison, quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS

Ne raillons, ni prions, et demeurons amis. 315
Je sais ce que la Reine en mes mains a remis;
J'en userai fort bien : vous n'avez rien à craindre;
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux : 320
Je serais téméraire, et m'en sens incapable;
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner :

309. VAR. :

Eh bien! seigneur marquis, qu'est-il besoin qu'on fasse
Pour avoir quelque part en votre bonne grâce? (1650-56.)

Le caractère de don Lope se soutient: moins maussade et plus maître de lui que don Manrique, ce comte est un « honnête homme » qui sait flatter tour à tour et railler.

313. C'est-à-dire : ces railleries qui viennent mal à propos. Si le brillant don Lope, avec une bonne humeur dédaigneuse, a pris son parti de sa déconvenue, Carlos, plus soldat que *courtisan, profondément* blessé d'ailleurs par l'insistance outrageuse du comte, a ses raisons pour garder une réserve un peu raide.

314. *Il n'en est pas saison*, ce n'en est pas le moment.

Seigneur, il n'est saison que de verser des larmes. (*OEdipe*, 1946.)

Don Manrique est trop guindé dans son orgueil pour rivaliser heureusement d'ironie avec don Lope.

321. A son tour, il se dérobe, par une fuite non moins habile, au fond, que celle de la reine; mais, en véritable héros cornélien, « il fuit pour mieux combattre ».

Ce sera votre épée, et votre bras lui-même. 325
Comtes, de cet anneau dépend le diadème :
Il vaut bien un combat; vous avez tous du cœur,
Et je le garde....

D. LOPE

A qui, Carlos?

CARLOS

A mon vainqueur.
Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la Reine :
Ce sera du plus digne une preuve certaine. 330
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu;
Je m'y rendrai sur l'heure, et vais l'attendre. Adieu.

SCÈNE V

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR

D. LOPE

Vous voyez l'arrogance.

D. ALVAR

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE

Il se méprend pourtant, s'il pense qu'aujourd'hui 335
Nous daignions mesurer notre épée avec lui.

D. ALVAR

Refuser un combat!

328. « Cela est digne de la tragédie la plus sublime. Dès qu'il s'agit de grandeur, il y en a toujours dans les pièces espagnoles. » (Voltaire.) C'est bien louer les Espagnols, mais ce n'est pas louer assez Corneille.

331. C'est-à-dire : réglez entre vous l'heure et le lieu de ces trois rencontres successives.

333. VAR. : Voyez-vous l'arrogance? *(1650-56.)* « *Thomas* Corneille, dans *l'édition de 1692, a changé vous voyez* en *vous oyez.* » (Marty-Laveaux.)

334. Par la sympathie qu'il manifeste envers Carlos, don Alvar se concilie de plus en plus la nôtre. Seul, il « daignera » se mesurer avec cet aventurier.

336. A force d'être infatué de sa grandeur, don Manrique en devient ridicule. La contagion de son arrogance gagne don Lope, qui avait paru moins aveuglé par les préjugés.

D. LOPE

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

D. ALVAR

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier : 340
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour nous ce qu'a voulu la Reine.

D. LOPE

La Reine qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang !

D. ALVAR

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables ; 345
Ils font, comme il leur plaît, et défont nos semblables.

D. MANRIQUE

Envers les majestés vous êtes bien discret.
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret ?

D. ALVAR

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance 350
Qu'elle espère par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois.

339. Dans l'Epître de *Don Sanche*, Corneille écrit : « Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang pour se commettre *avec* lui. »

340. *Mettre bas*, locution rare pour *rabaisser*.

342. VAR. : Il doit être pour vous... (1653-56.)

345. On trouvera plus loin (vers 374) *comptable* employé dans un sens analogue : les rois n'ont pas de compte à rendre.

Il est de tout son sang *comptable* à sa patrie.
(*Horace*, 1027.)

« Cela n'était pas vrai dans ce temps-là : un roi de Castille ou d'Aragon n'avait pas le droit de destituer un homme titré. » (Voltaire.) Cela avait pu être vrai sous Louis XIII ou plutôt sous Richelieu. Au *reste*, ce sont là des maximes qu'on retrouve à foison chez Rotrou et les contemporains :

Dans les desseins d'un roi, comme dans ceux des dieux,
De fidèles sujets doivent fermer les yeux,
Et, soumettant leur sens au pouvoir des couronnes,
Quelles que soient les lois, croire qu'elles sont bonnes.
(Rotrou, *Antigone*, IV, 5.)

Les rois sans s'expliquer doivent être obéis.
(Id., *Heureuse constance*, II, 2.)

La volonté des rois par l'effet seul s'explique :
On suit leur passion aveugle ou tyrannique.
Et toujours un sujet se porte justement
A l'exécution de leur commandement.
(Id., *Heureux naufrage*, V, 2.)

C'est aux sujets enfin d'obéir et se taire.
(Id., *Cosroès*, III, 1.)

347. VAR. : Envers leurs majestés. (1692.)

Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore :
C'est à nous d'honorer ce que la Reine honore.

D. MANRIQUE

Vous la respectez fort; mais y prétendez-vous? 355
On dit que l'Aragon a des charmes si doux....

D. ALVAR

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi. 360
Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde;
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter :
Le champ vous sera libre. 365

D. LOPE

A la bonne heure, comte;
Nous vous irons alors le disputer sans honte :
Nous ne dédaignons point un si digne rival;
Mais, pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

353. *Hait* semble bien fort : don Alvar, désintéressé, exagère comme à plaisir pour exciter la jalousie de don Manrique. Mais celui-ci se défie de don Alvar, comme il s'est déjà défié de la reine, et il le lui fait sentir par une insinuation, d'ailleurs inoffensive.

360. L'*état*, l'estime : voir nos éditions d'*Horace*, 538; *Cinna*, 775; *Nicomède*, 539, 1453, et le vers 498 de *Don Sanche*. C'est par point d'honneur que don Alvar fait figure de prétendant.

365. On se souvient ici du jeune et vaillant don Sanche qui disputa Chimène à Rodrigue : « Faites ouvrir le champ! »

368. Mauvaise défaite : don Manrique est, des trois prétendants, celui que la fin du premier acte laisse en moins bonne posture. — « Voilà le premier acte : charmant, vif, grandiose, bien coupé, bien posé, et des plus émouvants. Ah! si la pièce continuait du même train dont elle commence, elle serait une des plus captivantes et des plus populaires du théâtre de Corneille. Mais il était bien difficile de se soutenir à cette hauteur. Nous devons aller jusqu'au cinquième acte retrouver un intérêt égal. » (E. Deschanel, *le Romantisme des classiques*, 1re série.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

D. ISABELLE, BLANCHE

D. ISABELLE

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère?
Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire, 370
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine :
Comptable de moi-même au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trône où je me voi, 375
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
O sceptres! s'il est vrai que tout vous soit possible,
Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?

369. « Cette scène et toutes les longues dissertations sur l'amour et la fierté ont toujours un défaut; et ce vice, le plus grand de tous, c'est l'ennui. On ne va au théâtre que pour être ému... Les scènes suivantes de cet acte sont à peu près dans le même goût, et tout le nœud consiste à différer le combat annoncé, sans aucun événement qui attache, sans aucun sentiment qui intéresse. » (Voltaire.) Plus loin, Voltaire ajoute avec un dédain qui passe vraiment les bornes : « Que dire d'un pareil galimatias? Il faut se taire et ne pas continuer d'inutiles remarques sur une pièce qu'il n'est pas possible de lire. » Cet acte, assurément, ne vaut pas le premier; il est froid et souvent précieux; c'est peut-être le moins bon de la pièce. Mais il est curieux dans sa subtilité et rappelle les anciennes comédies de Corneille, qui en vante la « délicatesse » dans son *Examen*.

373. Var. :
Voilà, voilà que c'est, Blanche, que d'être reine.
(1650-60.)

374. *Comptable de moi-même*; voyez la note du vers 345.

375. *Voi*, sans *s*, ici comme *doi* au vers 68.

Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas? 380

BLANCHE

Je présumais tantôt que vous les alliez croire :
J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
Au choix de don Carlos semblait tout préparer :
Je le nommais pour vous. Mais enfin par l'issue 385
Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue;
L'effort de votre amour a su se modérer :
Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante. 390

D. ISABELLE

Dis que, pour honorer sa générosité,
Mon amour s'est joué de mon autorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la Reine au courroux de l'amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect, 395
Je voulais seulement essayer leur respect,
Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine;
Et, comme enfin ce choix me donnait de la peine,
Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard :
J'allais nommer pourtant, et nommer au hasard; 400
Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.

376.
Les trônes bien souvent portent des malheu-
[reuses
Qui, sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets et peu de liberté.
(Rotrou, *Venceslas*, II, 2.)

382. On sait ce qu'est la « gloire » pour une héroïne comédienne : c'est le sentiment très vif de ce qu'impose l'honneur ou le devoir. Le devoir de D. Isabelle lui est dicté par sa fierté de reine.

388. Cette suivante, qui si ingénieusement entrechoque les mots les uns *contre les autre*, a dû connaître l'hôtel *de Rambouillet.*

394. Nous sommes en plein courant de galanterie précieuse : ces conversations, ces analyses, ces distinctions, on les rencontre à chaque pas dans les romans du temps.

402. A propos des vers de *Pompée* (V, 3) et *Rodogune* (IV, 3), Voltaire affirme à tort que *honte* ne doit pas avoir de pluriel, du moins dans le style noble. Sur cet emploi pluriel des termes abstraits, si familier à Corneille, et usité dès les temps les plus anciens de la langue, M. Godefroy écrit seize pages curieuses (*Lexique*, I, p. 350-366).

Certes, il est bien dur à qui se voit régner
De montrer quelque estime, et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée, 405
L'amour à la faveur trouve une pente aisée;
A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paraître
Que ce change de nom ne fasse méconnaître. 410
J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :
M'en voulant faire avare, ils m'en faisaient prodigue;
Ce torrent grossissait, rencontrant cette digue :
C'était plus les punir que le favoriser. 415
L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
Mais, hélas! en mon cœur il avait tant d'appui
Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui, 420
Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur;
Et, revêtant de gloire un invisible outrage, 425
De peur d'en faire un roi, je l'ai fait davantage :

406. Elle raisonne et disserte; encore une des « beautés » de la conversation et du roman au XVIIe siècle.

410. *Change* se disait pour *changement* surtout quand il s'agissait d'exprimer un changement de sentiments. Toutefois, on le trouve pris dans un sens tout semblable à celui-ci, au vers 816 d'*Horace*. Voyez notre édition.

412. Il les doit aussi un peu à une certaine inclination secrète, faite de beaucoup d'admiration et déjà d'un peu d'amour, que D. Isabelle ose à peine s'avouer à elle-même.

414. *Rencontrant*, en rencontrant, parce qu'il rencontrait; voyez le vers 457. Elle s'analyse et s'explique elle-même, avec précision à la fois et ingénuité, car elle veut se tromper.

416. *L'amuser*, le tromper en le détournant sur un autre objet. Voyez *Rodogune*, 1438. Cf. le vers 1423.

417. *Ces profusions*, cette profusion de faveurs; encore un pluriel de nom abstrait.

421. VAR. : en ces mains... (1650-53, et 56-64.)

424. C'est-à-dire : mon refus a pris les apparences de la faveur. On remarquera, à la fin du vers, cette omission de l'article.

425. L'outrage sensible ou insensible, c'est celui qu'elle croyait faire à Carlos en l'excluant du nombre des prétendants; elle l'a « revêtu de gloire » en accordant à Carlos une compensation glorieuse. Ce style est bien alambiqué.

Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois
J'espérais que l'amour pourrait suivre son choix,
Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,
Recevrait de sa main la qualité d'aimable. 430
Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ai fait;
Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet :
Car mon âme, pour lui quoique ardemment pressée,
Ne saurait se permettre une indigne pensée;
Et je mourrais encore avant que m'accorder 435
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
De m'en être remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion, dessous cette couleur,
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur. 440
Je devais par mon choix étouffer cent querelles;
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE

C'est un pénible ouvrage 445
D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
Daignaient assez souvent honorer de leurs yeux :
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie. 450

434. Var. :
N'a consenti jamais à la moindre pensée.
(1650-56.)

Nous déplaçons la virgule, que l'édition de 1682, suivie par Marty-Laveaux, met après *pour lui*. Cette ponctuation ne se comprend bien qu'avec le texte de 1650 donné par la variante : *la moindre pensée pour lui*.

436. C'est ce que déclare aussi, avec la même hauteur d'orgueil royal, l'Infante, aux vers 91-92 du *Cid*.

439. *Dessous*, préposition, comme *dedans* et *dessus* aux vers 95 et 217. *Dessous cette couleur* il parle, il sollicite. (*Suite du Menteur*, 260.)

Couleur, prétexte, apparence. Nous disons encore : sous couleur de...

440. Var. : les mépris. (1650-56.)

443. *Amoureux de mon rang*, et non pas de moi-même.

444. *L'ordre que j'y tiens..., y jette une nécessité...*, langage bien abstrait.

448. Var. : Ont daigné bien souvent.... (1650-56.)

450. C'est parler en suivante cornélienne. A Rodrigue, à tous les personnages héroïques de ce théâtre, l'honneur est « plus cher que le jour ». Pour Blanche, elle répète sous une autre forme ce qu'a dit plus haut D. Isabelle.

D. ISABELLE

Je sais ce que tu dis, et n'irai pas de front
Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront.
Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance :
Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user; 455
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
Je romprai ce combat, feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
Voici déjà Carlos que je viens de mander : 460
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

SCÈNE II

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE

D. ISABELLE

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
Vos armes ont pour nous dignement réussi :
Je pense avoir aussi bien payé vos services. 465
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite

451. *De front*, directement, en les abordant, en les heurtant de front, en face.

454. « A une représentation de la pièce dont nous fûmes témoins, et qui eut lieu à l'époque où les parlements refusaient d'enregistrer quelques édits de Louis XV, ces vers furent applaudis de manière à donner de l'inquiétude au gouvernement, qui les fit supprimer à la représentation suivante. » (Palissot.)

456.

Il sied moins d'offenser à qui tout est permis.
(Rotrou, *Iphigénie*, II, 2.)

Qui peut impunément prendre toute licence
Doit d'autant moins vouloir qu'il a plus de puissance.
(Id., *Don Bernard*, IV, 1.)

457. *Feignant*, en feignant, comme au vers 414. Sur *rompre*, pour empêcher, annuler, voyez nos éditions classiques de *Cinna*, 1580; *Polyeucte*, 56, 1715; *Nicomède*, 25, 280.

458. VAR. : si je le puis remettre. (1650-56.)

461. VAR. :

Demeure et sois témoin avec combien d'adresse (1650-56.)

462. Elle répond à ce que Blanche lui a dit de sa « gloire » un moment menacée par son amour.

465. La situation est embarrassante. D. Isabelle y fait preuve de beaucoup de sang-froid : cet exorde insinuant n'est pas sans finesse.

Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite, 470
S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits, 475
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE

Vous êtes donc content; et j'ai lieu de me plaindre.

CARLOS

De moi?

D. ISABELLE

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre :
Écoutez. Votre bras a bien servi l'Etat,
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat; 480
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessait d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage 485
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens :
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens;
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre;
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre, 490
Puisque ce même État, me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.
Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexe est honnête :
Vous en avez suivi la première chaleur; 495
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur?

479. C'est tout un discours, et qui se déploie avec autant de souplesse que de dignité habile.

495. C'est d'un nouveau chrétien *la premiére chaleur.* (*Polyeucte*, 936.)

Voyez le *Cid*, 838, 873, 1253; *Horace*, 1761; *Pompée*, 1449; *Menteur*, 840; *Rodogune*, 1016, 1467; *Nicomède*, 635.

496. VAR. :

Mais ont-ils méprisé vous et votre valeur? (1650, in-8°.)

N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
Quand un doute si juste aurait dû vous toucher, 500
J'avais pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi;
Et, si sous votre choix j'ai voulu les réduire, 505
C'est pour vous faire honneur et non pour les détruire.
C'est votre seul avis, non leur sang que je veux;
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.
N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvait sur tous trois donner quelque avantage, 510
On dirait que l'État, me cherchant un époux,
N'en aurait pu trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyais si vain, si téméraire....

CARLOS

Madame, arrêtez là votre juste colère;
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé, 515
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auraient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des grâces de l'esprit et des beautés du corps, 520
Je puis, de tant d'attraits l'âme toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie;

498. *Peu d'état*, peu de cas; voyez le vers 360.

508. Sur ce témoin D. Isabelle est très forte, car le nouveau marquis semble être dans son tort; mais il n'a tort qu'en apparence et elle est au fond sa complice.

513. Malgré elle, elle y revient; elle veut savoir jusqu'à quel point il a été téméraire, et il ne lui déplaira peut-être pas qu'il l'ait été à l'excès.

519. *Les accords*, l'harmonie, expression banale empruntée au langage de la galanterie contemporaine.

J'épouse une princesse en qui les *doux accords*
Des grâces de l'esprit avec celles du corps
Forment le plus brillant et plus rare assemblage
Qui puisse orner une âme et parer un visage.
(*Suréna*, 367.)

522. Après Vaugelas, La Bruyère (*De quelques usages*) regrettait la disparition de ce mot si français *heur*, qui a fait *bonheur* et qui subsiste encore dans la locution *heur et malheur*. Dans la seconde partie du XVIIe siècle, il avait vieilli. Mais il survit en des vers fameux comme ceux du *Cid*, 988.

Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer;
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême, 525
Baisser soudain la vue, et rentrer en moi-même :
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels désirs!...
Je vous aime, Madame, et vous estime en reine;
Et, quand j'aurais des feux dignes de votre haine, 530
Si votre âme, sensible à ces indignes feux,
Se pouvait oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyais descendre,
Commençant aussitôt à vous moins estimer, 535
Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire :
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amants, sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne, et mourir; 540
Et tiendrais mon destin assez digne d'envie,
S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.
Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître : 545
Je puis en mal juger, je puis les mal connaître.
Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos États;
Mais du moins, si le sort des armes journalières

536. Voilà bien une idée toute cornélienne. L'amour, tel que l'entend Corneille, est fait d'estime, d'admiration; chacun y met plus de sa « gloire » que de son cœur.

538. *Prétendre* était alors actif et synonyme de réclamer, ambitionner : « *Que* pouvez-vous *prétendre?* » (*Cid*, 1605.)

540. Sur *heur*, voyez la note du vers 522. Dans l'Épître dédicatoire de *Don Sanche*, Corneille écrit : « Nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment... »

547. *Ce démon*, qu'est-ce autre chose que le *génie* des anciens, l'esprit, bon ou mauvais, qui préside à la destinée de chaque individu, ou même d'un État? « Ce *démon* de l'empire. » (*Pulchérie*, 1002.)

Leur chef nous a paru *le démon des combats*.
(*Toison*, 344.)

549. *Journalières*, dont les succès varient d'un jour à l'autre :

La guerre est *journalière*, et sa vicissitude
Laisse tout l'avenir dedans l'incertitude.
(*Sophonisbe*, 187.)

.... La fortune est souvent *journalière*.
(*Toison d'or*, I, 2.)

« Les armes sont *journalières* » (Fénelon, Dialogues des morts.)

En laisse par ma mort de mauvaises lumières, 550
Elle m'en ôtera la honte et le regret;
Et même, si votre âme en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos par de muets soupirs 555
Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

D. ISABELLE

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
Marquis; je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;
Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour; 560
Et toute votre ardeur se serait modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée :
Je le veux éclaircir, et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
Je ne le cèle point; j'aime, Carlos, oui, j'aime; 565
Mais l'amour de l'État, plus fort que de moi-même,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux;
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire. 570
Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trône et moi, sans perdre encor le jour :
Et mon cœur, qu'on lui vole, en souffre assez d'alarmes
Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

550. *Lumières* dans le sens de clartés, indices, preuves plus ou moins claires ou obscures. On verra ce mot pris dans un sens analogue au vers 1147.

556. *Déplaisirs*, cf. la note 4 de la p. 29.

560. Cela est bien « enveloppé »; mais la situation est délicate, et D. Isabelle ne peut s'expliquer plus clairement. D'ailleurs, elle semble prendre un plaisir tout féminin et romanesque à compliquer encore des énigmes galantes.

562. C'est-à-dire : si, dans ce doute où vous étiez sur la nature de mes sentiments, vous aviez plus songé à moi. Il y a, chez Corneille, d'innombrables exemples de à employé dans le sens de *en* suivi du participe présent. *A* me défendre mal je les aurais trahis. (*Cid*, 1488.)

566. Cette raison d'État, trop souvent invoquée, refroidit un peu des sentiments d'ailleurs très délicats, bien que l'expression en soit curieusement subtile. M. Godefroy critique, comme irrégulières, les tournures *plus fort que* (l'amour) *de moi-même*, et dans le vers suivant, *le plus digne héros de régner*, pour : le héros le plus digne de régner. C'est une inversion forcée.

569. Bien mauvais style abstrait, pour : craignant d'être égarée par mes sentiments.

CARLOS

Ah ! si le ciel tantôt me daignait inspirer 575
En quel heureux amant je vous dois révérer,
Que par une facile et soudaine victoire....

D. ISABELLE

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auraient épargné
Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné; 580
Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
Ne serait que me rendre au juge que j'évite.
Je n'abuserai point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserais par là l'honneur de tous les quatre : 585
Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre;
C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
Dites-moi, cependant, qui montre plus de cœur?
Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS

Don Alvar.

D. ISABELLE

Don Alvar!

CARLOS

Oui, don Alvar de Lune. 590

D. ISABELLE

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS

On le dit; mais enfin
Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

D. ISABELLE

Je devine à peu près quel intérêt l'engage;
Et nous verrons demain quel sera son courage.

577. Carlos n'a pas compris les sous-entendus de D. Isabelle, ou est trop respectueux pour comprendre à demi-mot.

578. VAR. : Ne songez qu'à défendre... (1650, in-4° et in-8°.)

588. Plus, pour le *plus*, très fréquent chez *Corneille*, qui pourtant, en plus d'un passage, s'est corrigé dans les éditions postérieures.

Ce n'est pas, en effet, ce qui *plus* m'embarrasse.
(*Sertorius*, IV, 2.)

591. VAR. :
Peut-être a-t-il changé :
Mais du moins jusqu'ici lui seul s'est engagé.
(1650-56.)

CARLOS

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix. 595

D. ISABELLE

J'aime mieux au lieu d'un vous en accorder trois.

CARLOS

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vais pour vos combats faire tout préparer. 600
Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense;
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III

CARLOS

Consens-tu qu'on diffère, honneur? le consens-tu?
Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?
N'ai-je point à rougir de cette déférence 605
Que d'un combat illustre achète la licence?
Tu murmures, ce semble? Achève; explique-toi.
La Reine a-t-elle droit de te faire la loi?
Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
O ciel! je m'en souviens, et j'ose encor paraître! 610
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils!

603. Ces apostrophes tout abstraites, dont Corneille abuse un peu, ont été ridiculisées par Scarron. Jodelet s'adresse à ses dents qu'il nettoie :

Soyez nettes, mes dents, l'honneur vous le [commande.

Dans un monologue burlesque en stances, Béatrix s'écrie de même :

Pleurez, pleurez, mes yeux; l'honneur vous le [commande.

On trouvera encore *consentir* pris activement aux vers 1009 et 1444. M. Godefroy cite de nombreux exemples de cette forme active empruntés à nos vieux auteurs.

604. Sa « vertu », c'est ici son honneur, sa renommée de bravoure. C'est le sens latin. Voyez le même mot dans un sens analogue au vers 159.

606. VAR. : *Qui* d'un combat... (1655.) Il faut avouer qu'avec *qui* le sens paraîtrait plus clair : cette déférence au prix de laquelle j'achète le droit de me battre.

609. VAR. : L'Aragon t'a vu naître. (1655.)

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre !
Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer, 615
Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;
Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.
Lasse-toi désormais de me faire trembler ;
Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler. 620
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé ;
J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine, 625
Et ne puis.... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV

D. ELVIRE, CARLOS

D. ELVIRE

Ah! Carlos, car j'ai peine à vous nommer marquis,
Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne, 630
Et que je présumais n'appartenir qu'à moi
D'élever votre gloire au rang où je la voi.

613. On n'aime pas ce mot de *honteuse*, qui semble dicté par un mauvais sentiment, pas plus que plus bas : « cet indigne sang ». Mais cette naissance n'est « honteuse » que relativement aux dignités que Carlos a déjà reçues et aux ambitions qu'il peut nourrir encore. Il ne faut pas oublier qu'il *doit* avoir les sentiments et un peu les préjugés du milieu où bientôt il prendra sa place naturelle.

620. VAR. : Ne le viens point troubler. 1650-56.) — Rien n'[illegible] artificiel que cette sorte de monologue-dialogue.

626. *Ma véritable reine*, la reine future de l'Aragon où il est né.

629. Vaugelas et Ménage autorisaient *avecque* devant une consonne, mais Corneille est un des poètes qui l'emploient le plus rarement au XVIIe siècle, et qui préfèrent, même devant une consonne, *avec*, seul usité de nos jours. Il a corrigé un certain nombre de vers où *avecque* était employé. Voyez pourtant le *Cid*, 857.

632. *Moi*, *toi* ; cf. les vers 68 et 375.

Je me consolerais toutefois avec joie
Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
Et verrais sans envie agrandir un héros, 635
Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
S'il avait comme lui son bras à mon service.
Je venais à la Reine en demander justice;
Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison, 640
Pour un cœur généreux cette tache est trop noire,
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS

Moi, Madame?

D. ELVIRE

Écoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos.
Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole ; 645
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole;
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance; 650
Qu'elle doit affermir son sceptre dans ma main;
Qu'il doit m'accompagner peut-être dès demain;
Mais ce Carlos n'est plus, le marquis lui succède,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
Et qui, du même bras que m'engageait sa foi, 655
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas! si ces honneurs dont vous comble la Reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine;

635. Ce n'est pas le seul exemple, chez Corneille ni, d'ailleurs, au XVIIe siècle, d'*agrandir* ayant pour régime un nom de personne.
Elle a voulu le perdre, et non pas *m'agrandir*. (*Nicomède*, 1158.)

639. *Vous m'en ferez raison*, vous m'en rendrez compte; ceci est ironique et dit avec un sourire. Au vers 1342 on trouvera *se faire raison* avec une nuance différente de sens.

644. Ce vers correspond au vers 636. Ces antithèses, ces distinctions subtiles, ces *concetti* sont dans le goût du Corneille des comédies, qui imitait les Espagnols.

645. VAR. :
Carlos de tout son cœur me gardernit parole. (1650-63.)

655. VAR. :
Et qui, du même bras qui m'était engagé,
Entreprend trois combats, même sans mon congé. (1650-56.)

658. A propos du vers 386 de

Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez, 660
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Peñafiel, Burgos, et Santillane;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, Madame. 665
Le changement de rang ne change point mon âme;
Mais vous trouverez bon que, par ces trois défis,
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie,
Attirerait sur vous la fortune ennemie, 670
Et vous hasarderait, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il aurait mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant, 675
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas, toutefois, Madame, qu'il l'oublie;
Mais, bien que je vous doive immoler don Garcie,
J'ai vu que vers la Reine on perdait le respect,
Que d'un indigne amour son cœur était suspect; 680

Nicomède, Voltaire conteste qu'on puisse dire *réduire en* pour *réduire à*. M. Godefroy cite pourtant plusieurs exemples de cette tournure empruntés aux meilleurs auteurs.

664. Quel intérêt pouvons-nous prendre à cette froide jalousie? à ces promesses indécises dans l'expression et pourtant suffisamment claires au fond? Il est heureux qu'on ne puisse soupçonner encore qu'Elvire va se trouver la sœur de Carlos.

668. *Tâcher de* est aujourd'hui plus usité que *tâcher à*. Corneille emploie les deux tournures, et Littré repousse la distinction que les grammairiens ont essayé d'établir entre elles.

670.
O rage! ô désespoir! ô vieillesse *ennemie*!
(*Cid*, 237.)

672. Au vers 1002 on retrouvera *hasarder à pour exposer à.*

673. VAR. :
Dans les occasions, sans craindre aucun reproche.
L'honneur avidement s'attache à la plus proche.
Et préfère sans honte et sans être inconstant...
(1650-56.)

678. VAR. :
Je sais que je vous dois le sang de don Garcie,
Mais j'ai vu qu'à la reine on perdait le respect.
Que d'une indigne amour son cœur était suspect.
(1650-56.)

679. *Vers*, pour *envers*, très fréquent chez Corneille et très français :
Aujourd'hui seulement on s'acquitte *vers* eux.
(*Horace*, 1153.)

Littré remarque que *vers* et *envers* sont étymologiquement le même mot; les meilleurs auteurs, Pascal, Molière, Racine, Voltaire, ont employé l'un pour l'autre. Voyez les vers 698, 718, 737, 789, 1350.

680. M. Godefroy signale cet « emploi remarquable » de *suspect*. Il n'a rien, ce nous semble, d'extraordinaire.

Pour m'avoir honoré je l'ai vue outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle, 685
Et qu'étant son sujet, il faut m'être infidèle.

CARLOS

Ce n'est point en sujet que je cours au combat :
Peut-être suis-je né dedans quelque autre État;
Mais, par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vôtre; 690
Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoique engagé demain à combattre pour elle,
S'il fallait aujourd'hui venger votre querelle,
Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas 695
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire,
Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire :
Cependant je ne puis servir elle ni vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux. 700
Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines,
Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
Se verrait déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour :
L'âme d'un tel amant, tristement balancée, 705
Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée;
Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir, ni rien abandonner :
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte;

686. VAR. : Et qu'étant mon sujet... (1655 et 56.)

688. *Dedans*, employé comme préposition; voyez le vers 217.

697. VAR. : Vous pouvoir satisfaire. 1655 et 56.)

701. Oui, *sa situation* est lamentable, mais c'est un peu lui qui la crée en s'obtinant à aimer et à servir deux femmes, deux princesses à la fois. Ici, d'ailleurs, il descend au-dessous de lui-même en prenant le ton d'un soupirant.

Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte; 710
Ses hommages partout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes
Que partager son âme est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux; 715
Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide;
Et, comme il n'est enfin ni rigueurs, ni mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix, 720
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS

Vous seriez bien sévère envers un tel amant.

D. ELVIRE

Allons voir si la Reine agirait autrement,
S'il en devrait attendre un plus léger supplice. 725
Cependant don Alvar le premier entre en lice;
Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vôtre même. 730

CARLOS

Quoi! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi?

D. ELVIRE

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

711. *Couleurs*, apparences; voyez le vers 439.

717. VAR. :
Et sa triste constance, à choisir trop timide.
(1650-56.)

719. *Rigueur* est au singulier dans les éditions de 1663 et 1664.

720. VAR. :
Qui pour un tel amant ne soient un digne prix.
(1650, in-4° et in-8°.)

722. *Tout ce couplet* [illegible] Elvire est de la quintessence de galanterie. L'esprit y est partout, le sentiment vrai nulle part.

723. VAR. :
Vous seriez bien sévère envers ce pauvre amant.
(1650-56.)

727. VAR. :
Vous savez quel amour il m'a toujours fait voir.
(1650-56.)

732. Evidemment, D. Elvire est plus fine que le vaillant Carlos.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

D. ELVIRE, D. ALVAR

D. ELVIRE

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une âme bien saine
Entreprendre un combat pour acquérir la Reine!
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur 735
Qu'il force votre bras à trahir votre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse.
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse;
Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour. 740
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise? 745

D. ALVAR

Qu'étant né son sujet jamais je la méprise!

D. ELVIRE

Que me voulez-vous donc? Vaincu par don Carlos,

735. L'astre qui influe sur la destinée, la destinée elle-même.

Sous quel *astre* ennemi faut-il que je sois née?
(Racine, *Mithridate*, I, 2.)

737. Sur *vers* pour *envers*, voyez la note du vers 679.

739. *Mauvais tour* serait aujourd'hui purement comique. D. Elvire accuse ici les mauvais subterfuges de D. Alvar. Voyez *lâche tour* au vers 1704.

Aurez-vous quelque grâce à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne? et, par cette victoire,
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire? 750

D. ALVAR

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.
Mes vœux mieux écoutés, par un heureux effet, 755
M'auraient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait;
Et l'Etat par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire, ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi; 760
J'en crains également l'une et l'autre fortune.
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous :
Vaincu, j'en suis indigne, et, vainqueur, son époux;
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice 765
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la personne,
Et me pouvais ailleurs promettre une couronne. 770
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle;

748. C'est-à-dire : serez-vous bien venue à... D. Alvar est ici un peu sacrifié à Carlos, dont la victoire sur lui apparaît comme certaine. Mais D. Elvire elle-même a mauvaise grâce *à quereller* D. Alvar après avoir querellé Carlos. Sait-elle bien au juste ce qu'elle veut et qui elle aime?

754. Lui aussi, D. Alvar est un « mourant » de tragi-comédie.

771. VAR. :
Et plût au juste ciel que j'y pusse...
(1650-56.)

Et la Reine pour moi vous saura bien payer 775
Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en ôte l'infamie.
Allez; n'en perdez pas la digne occasion,
Poursuivez-la sans honte et sans confusion. 780
La légèreté même où tant d'honneur engage
Est moins legèreté que grandeur de courage;
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. ALVAR

Ah! laissez-moi, Madame, adorer ce courroux.
J'avais cru jusqu'ici mon combat magnanime; 785
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services, 790
Puisqu'il me fait connaître, alors qu'il vous déplaît,
Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

D. ELVIRE

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée;
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus, 795
Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre, et n'en ai que le titre;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement, 800
J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime

778. On a vu au vers 410 *change* pour *changement*, mais avec un sens différent. Ici ce mot a le sens moral ordinaire. L'Académie critique dans le *Cid* (1062) ce sens qui commençait à vieillir. — D. Elvire est donc jalouse doublement? elle dispute à D. Isabelle et Carlos et D. Alvar. Lequel des deux aime-t-elle vraiment? Aucun peut-être.

789. *Vers vous*; voyez la note du vers 679.

792. *Prendre intérêt en*, pour *prendre intérêt à*.

Si j'ose *en* ce héros *prendre quelque* [*intérêt*.
(*Suréna*, 1095.)

M. Godefroy relève de nombreux exemples de cette locution dans les auteurs du XVIIe et du XVIIIe siècle.

795. Ce vers est presque entièrement pris au Cid, 280.

Que pouvait en attendre un cœur si magnanime.
Pouvais-je en cet exil davantage sur moi?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi;
Et je n'ai pas une âme assez basse et commune 805
Pour en faire un appui de ma triste fortune.
C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon État.
Il fallait arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main, pour le recevoir d'elle; 810
Je vous aurais peut-être alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré;
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant votre amour chancelante;
Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé, 815
Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée :
De plus constants que vous l'auraient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur, 820
Combattre le dernier, et, par quelque apparence,
Témoigner que l'honneur vous faisait violence :
De cette illusion l'artifice secret
M'eût forcée à vous plaindre et vous perdre à regret;
Mais courir au-devant, et vouloir bien qu'on voie 825
Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie !

D. ALVAR

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eût montré votre amant le plus lâche des trois?

804. Elle aussi! sa « gloire » le veut. Notez qu'au dénouement elle épousera D. Alvar, qui ne sera pas alors roi plus qu'il ne l'est en ce moment.

810. *Pour le recevoir d'elle*, de cette main à qui vous l'auriez rendu. Voyez la note du vers 28. En somme D. Elvire reproche à D. Alvar de n'avoir pas été un héros.

812. *Déploré*, non pas « déplorable », comme l'explique M. Godefroy, mais *désespéré*, comme le prouve l'autre *exemple qu'il cite :*

Votre sort est fâcheux, mais non pas *déploré*.
(Th. Corneille, *le Berg. extr.*, 3, 4.)

C'est une expression toute latine.

814. Sur *amour* féminin, voyez la note du vers 1779.

819. Var. : la cause et la couleur. (1650-56.) *La cause ou la couleur*, la vraie cause ou le prétexte; voyez les vers 439 et 711.

820. Var. : Vous pouvez l'embrasser. (1653-1655.)

825. *Qu'on voie*; c'est surtout une question de vanité féminine.

Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces? 830
Que....

D. ELVIRE

Vous achèverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux avec qui je vous laisse,
Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR

Hélas! pour le bien voir je n'ai que trop de jour. 835

SCÈNE II

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR

D. MANRIQUE

Qui vous traite le mieux, la fortune, ou l'amour?
La Reine charme-t-elle auprès de donne Elvire?

D. ALVAR

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit. 840

829. *Amorce*, tout ce qui amorce, tout ce qui attire; *amorce* et *appât* dans ce sens sont très souvent employés chez Corneille. Cf. *Horace*, 924; *Cinna*, 1681; *Pompée*, 1333; *Rodogune*, 852.

Craignez d'un vain plaisir les trompeuses [amorces.
(Boileau, *Art poétique*, I.)

834. *Et (je) vous dirai*; ces ellipses du pronon personnel ne sont pas rares chez Corneille. On a vu plus haut *s'intéresser en*; *s'intéresser pour* (à) n'est pas moins usité : voyez le *Cid*, 429, *Cinna*, 1174, 1361; *Rodogune*, 1032.

Mon cœur, mon lâche cœur *s'intéresse pour* [lui.
(*Andromaque*, V, 1.)

835. *Trop de jour*, de lumière pour y voir clair.

Ne me déguisez point ce que dans cette [cour
Sur de pareils soupçons vous auriez eu de [jour.
(*Suréna*, 380.)

837. Faut-il comprendre : quand on est auprès de D. Elvire, la reine peut-elle encore charmer? ou *auprès de* a-t-il le sens de *en comparaison de*? Ce dernier sens paraît préférable, car D. Manrique, qui sait le secret de D. Alvar, s'égaie de l'embarras où il est placé; la fortune, c'est la reine (la fortune du combat qui fera un roi du vainqueur); l'amour, c'est D. Elvire.

D. LOPE

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

D. MANRIQUE

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

D. ALVAR

Je vous plains fort tous deux, s'il vient à bout de moi.

D. MANRIQUE

Mais si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre ? 845

D. ALVAR

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE

Oui, de vous voir longtemps hors de combat pour nous.

D. ALVAR

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

D. MANRIQUE

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

D. ALVAR

On pourra vous guérir de cette impatience. 850

D. LOPE

De grâce, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE III

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE

D. ISABELLE

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment :
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice ;

841. VAR. :
Il devrait par pitié vous quitter l'une ou l'autre. (1650-60.)

D. Lope fait ici le mauvais plaisant ; il est de meilleur goût et de meilleur ton d'ordinaire.

843. *De vrai*, à la vérité ; il y a *presse à le faire roi*, beaucoup s'empressent *à le faire roi*. « *La presse n'est pas grande à* soupirer pour elle. » Mme de Sévigné, 12 avril 1680.) C'est dans ces ironies surtout et dans ces familiarités de l'expression que se révèle le caractère particulier de cette « *comédie* héroïque ».

850. D. Alvar est bien fier et facilement irritable ; mais c'est qu'il est des trois prétendants celui dont la situation est la plus fausse.

Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez. 855

D. ALVAR

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE IV

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE

D. ISABELLE

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autrui c'est me faire une injure;
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
Je veux choisir moi-même, et reprendre l'anneau. 860
Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus don Alvar; vous en savez la cause :
Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux,
Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige; 865
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous êtes donc les seuls que je veux regarder :
Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine 870
Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits;
Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris

863. *Gêner* n'a pas ici toute l'énergie de son sens primitif *torturer*, mais en a gardé quelque chose : cette situation, en effet, est déjà un vrai tourment pour D. Alvar. Voyez le vers 94.

867. On dirait aujourd'hui : les seuls que je veuille...

868. VAR. : Je m'ose hasarder. (1650-56.)

871. Ces maximes, on l'a déjà vu, sont à la mode. Cf la note du vers 359 de *Rodogune* et *Théodore*, III, 3 :
L'amant si *fortement s'unit* à ce qu'il aime
Qu'il en fait dans son cœur une part de lui-même.

Union d'esprits, de cœurs. Voyez les nombreux exemples que donnent de ce sens les *Lexiques* de MM. Marty-Laveaux et Godefroy. Ce double sens du mot était propre à introduire quelque confusion dans le langage.

872. *Mieux*, le mieux, comme *plus* pour *le plus*, au vers 588. « Olivier Patru était l'homme du royaume qui savait *mieux* notre langue. » (Perrault, *Hommes illustres*.)

Qui favoriserait ce que je favorise,
Et ne mépriserait que ce que je méprise,
Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux : 875
Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale :
Je voudrais en tous deux voir une estime égale,
Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous.
Car ne présumez pas que je prenne un époux 880
Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage;
N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait,
Et que par cet aveu je demeure assurée 885
Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

D. MANRIQUE

Toujours Carlos, Madame! et toujours son bonheur
Fait dépendre de lui le nôtre et notre cœur!
Mais puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire. 890
Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers;
Notre liberté même est due à sa vaillance;
Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang, 895
Vous avez suppléé l'obscurité du sang.

876. VAR. : je m'expliquerai mieux. (1650-56.)

877. *Libérale* à, généreuse envers les vertus, c'est-à-dire les mérites éclatants et vaillants de Carlos. « Et certainement il est tout à fait *libéral à* faire le dénombrement de mes fautes. » (Descartes, *Remarques sur les 7es objections.*)

884. Bien qu'il y ait dans le théâtre de Corneille de nombreux exemples de *à moins que* non suivi de *ne*, la règle était déjà établie de son temps, et elle n'a fait depuis que s'affermir : *qu'un digne effet suive*, à moins que, *de* votre part, un acte ne réponde *aux miens. On* trouve la tournure et *le même mot avec le même* vers 381 du *Menteur* :

A moins qu'à vos projets un plein *effet* [réponde...

887. *Toujours Carlos!* Il faut avouer que D. Manrique ici n'a pas tout à fait tort, et que D. Isabelle, inconsciemment, revient toujours à Carlos.

895. C'est-à-dire : dont l'honneur de notre rang a dû nécessairement s'offenser.

896.

.... Ma générosité
Suppléera ce qui fait notre inégalité.
(*Suivante*, 1184.)

Après avoir cité des exemples de *suppléer* pris activement, empruntés aux meilleurs auteurs du XVIIe siècle et même des siècles suivants, Littré ajoute :

Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
Nous lui devons beaucoup, et l'allions reconnaître,
L'honorer en soldat, et lui faire du bien;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien : 900
Qui pouvait pour Carlos ne peut rien pour un comte;
Il n'est rien en nos mains qu'il ne reçût sans honte;
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. ISABELLE

Il en est en vos mains des présents assez doux,
Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude, 905
Et mon âme pour lui de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il serait possesseur :
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur;
Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire
En recevant ma main, le fasse son beau-frère; 910
Et que par cet hymen son destin affermi
Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine;
Je sais qu'en cet État je serai toujours reine,
Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet, 915
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux : n'y consentez-vous pas?

« Les grammairiens ont voulu distinguer *suppléer* actif de *suppléer* neutre, en disant que, avec le premier, c'est fournir ce qu'il faut de surplus pour que la chose soit complète, tandis que, avec le second, c'est remplacer une chose par une autre qui en tient lieu, quoique d'une nature différente. Cette distinction n'a pas pour elle l'usage. »

899. En vérité, don Maurique est bien bon.

901. VAR. : Ne peut plus pour un comte. (1650-64.)

905. Qui vous préserveraient à l'avenir du reproche d'ingratitude. L'emploi du mot *purger*, purifier, indique, ce semble, qu'à ce moment ils ne sont pas à l'abri de cette accusation.

912. *N'est-ce pas* un très ingénieux artifice pour se débarrasser de tous deux? Car elle les connaît, et elle prévoit leur refus.

916. Il ne sera que le mari de la reine : voilà les comtes prévenus.

917. *Pas... personne...* double négation. A propos de ces emplois de *pas* ou *point* dans des tours où, d'après l'usage actuel, ils sont surabondants, M. Marty-Laveaux rappelle que *pas* ou *point* n'avaient à l'origine par eux-mêmes aucun sens négatif et signifiaient simplement la valeur d'un pas, d'un point. Littré cite Bossuet : « Nous n'avons *pas* le pouvoir de faire mourir *personne* » (*Hist.*, II, 10), et La Bruyère (*Théophr.*, 15) : « Il ne daigne *pas* attendre *personne* ».

D. MANRIQUE

Oui, Madame, aux plus longs et plus cruels trépas, 920
Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'esprits :
Votre sceptre, Madame, est trop cher à ce prix;
Et jamais....

D. ISABELLE

Ainsi donc vous me faites connaître 925
Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

D. MANRIQUE

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
Jamais un souverain ne doit compte à personne
Des dignités qu'il fait, et des grandeurs qu'il donne : 930
S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache!
Avant que le souiller il faut qu'on me l'arrache;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité, 935
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte,
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer

924. Bien que cet orgueil nobiliaire ait quelque chose de puéril dans l'expression, ce cri de don Manrique ne déplaît pas. L'intérêt n'est pas tout pour lui.

925. *Ainsi donc* équivaut à : est-ce donc ainsi ?....

927. Voyez le vers 896, que D. Isabelle rappelle ironiquement.

928. *Oui bien*, oui, sans doute, s'il ne s'agit que de... Mais... Voyez l'article *Oui bien* dans le Lexique Godefroy et les nombreux exemples qu'il donne de cette ancienne locution.

930.

Un roi doit pouvoir tout....
(*Pertharite*, IV, 3.)

.... Les ordres des rois
Lèvent toute défense et passent toutes lois.
(Rotrou, *Bélisaire*, V, 5.)

Voyez la note du vers 345. — Agamemnon répond à Achille, au vers 1335 d'*Iphigénie* :

[desseins.
Seigneur, je ne rends point compte de mes

936. C'est la même idée ou le même orgueil aristocratique qu'on trouve au fond de quelques-unes des plus belles scènes du *Cid* : les descendants sont solidaires des aïeux, et l'honneur de la race est un héritage que les pères tiennent à transmettre intact aux fils. Seulement, ici, la cause de cette belle indignation n'a rien de tragique.

937. Corneille écrit *conte*; c'est son orthographe constante.

Que je me donne à vous pour vous déshonorer, 940
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité, de sujet, ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte.... 945

D. LOPE

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devait s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
[promise. 950
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est

D. ISABELLE

A qui, don Lope?

D. MANRIQUE

A moi, Madame.

D. ISABELLE

Et l'autre?

D. LOPE

A moi.

D. ISABELLE

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses;
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits 955
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,
Et rends grâce à l'État des amants qu'il me donne.

D. LOPE

Écoutez-nous, de grâce.

D. ISABELLE

Et que me direz-vous?

946. Don Lope, nous le savons déjà, est plus politique que don Manrique.

950. En général, Corneille construit *l'un et l'autre* avec le singulier, tournure que son frère Thomas jugeait, d'après Chapelain, plus élégante, et que Vaugelas autorisait. Voir le vers 1252.

Que la constance est belle au jugement de tous ? 960
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire ?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire ;
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

D. LOPE

Exercez-la, Madame, et souffrez qu'on s'explique. 965
Vous connaîtrez du moins don Lope et don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles. 970
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux :
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne ;
Et si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre, ainsi, malgré son sort, 975
A s'approcher de vous fait encor son effort :
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une.
Nous ignorons laquelle ; et vous la choisirez,
Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez. 980
Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre État si doux,
Qu'affermit sous vos lois la concorde entre nous.

D. ISABELLE

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes, 985
Vos sœurs, par conséquent, mes premières sujettes,

964. D. Isabelle, avec ses grands airs de fierté offensée, s'amuse évidemment ici aux dépens de ses « amants » surpris.

971. VAR. :
Ils se sont l'un à l'autre attachés par ces [nœuds.
(1650-63.)

974. C'est un pacte chevaleresque et aussi un arrangement très ingénieux.

976.
Comme vous l'accusez, elle *fait son effort*
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort.
(*Rodogune*, 1797-98.)

981. *En*, de lui, son beau-frère. M. Marty-Laveaux observe que cet emploi de *en*, très vivement blâmé par Voltaire et par les grammairiens modernes, peut donner de la rapidité au style sans obscurcir la pensée.

Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre Etat m'oser faire la loi?

D. MANRIQUE

Agissez donc enfin, Madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine; 990
Nous vous obéirons, mais sans y consentir;
Et pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connaît sa naissance;
Qu'il se juge en secret sur cette connaissance;
Et s'il trouve son sang digne d'un tel honneur, 995
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.
Nous n'avons plus, Madame, à vous dire autre chose :
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
[vous; 1000
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

D. ISABELLE

Vous-même gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

988. Ici encore, le ton est tragique, mais le courroux de la reine semble un peu affecté. Elle prend sa revanche, et pour elle-même et pour Carlos, de la hauteur dont les comtes ont fait preuve au premier acte.

993. Carlos a la « générosité » de l'âme, non celle de la naissance ; mais il est assez généreux par l'âme pour comprendre que cette première noblesse ne suffit pas. Don Manrique l'invite donc à juger lui-même ce qu'il doit faire d'après cette connaissance qu'il a de sa basse origine.

996. *Nous tiendrons l'alliance à bonheur*, nous la regarderons comme un bonheur.

Les plus grands y *tiendront* votre amour à
[bonheur.
(*Polyeucte*, 392.)

1002. Menaces vagues autant que maladroites.

1004. Mais elle a déjà fort bien commencé. *Enfin* est caractéristique : elle a hâte d'être tout à fait reine.

SCÈNE V

D. ISABELLE

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine, 1005
Lorsque l'obéissance au trône les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine, 1010
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur? 1015
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre;
Et puisque enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix. 1020

SCÈNE VI

D. ISABELLE, BLANCHE

D. ISABELLE

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE

Je l'ai perdu de même.

1005. Les *mutine*, les révolte; voyez le vers 293. — Encore un monologue inutile et froid.

1009. *Consentir* est pris ici activement comme au vers 603.

1012. On a déjà vu que Corneille employait indifféremment *choir* ou *tomber*. — D. Isabelle veut mettre « le *ciel* » de son parti.

1016. Ces deux vers disent la même chose, le second en renversant les termes. Rien n'est moins émouvant que ces jeux d'esprit.

1019. C'est un regret, c'est aussi peut-être une vague prière : elle attend son roi.

1020. « Le moins indigne », cela est dur pour les prétendants : l'enthousiasme fait défaut à D. Isabelle.

1021. J'ai perdu temps, j'ai perdu mon

D. ISABELLE

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE

Rend-il haine pour haine, et mépris pour mépris?

BLANCHE

Non, Madame, au contraire, il estime ces dames 1025
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

D. ISABELLE

Et qui l'empêche donc d'aimer et de choisir?

BLANCHE

Quelque secret obstacle arrête son désir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime;
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime. 1030
Il ne s'excuse point sur l'inégalité;
Il semble plutôt craindre une infidélité;
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement 1035
Que les secrets liens d'un autre attachement.

temps, ma peine; construction elliptique dont on trouve de fréquents exemples chez Corneille, qui disait aussi : *gagner temps* (*Polyeucte*, 1575). Voyez les Lexiques Marty-Laveaux et Godefroy.

Monsieur, *j'ai perdu temps* : votre homme [se dédit.
(Molière, *Étourdi*, III, 2.)

On remarquera que dans la réponse de Blanche, *le* se rapporte au substantif indéterminé *temps*.

1022. *Fuyent*, avec la désinence verbale muette *ent* comptée pour une syllabe. Corneille ne faisait en cela qu'imiter tous ses prédécesseurs, et particulièrement Rotrou. M. Marty-Laveaux, qui cite des exemples analogues empruntés à la *Suite du Menteur*, 1014 (*jouent*), et à *Medée*, 73 (*crient*), ne cite pas celui-ci.

1027. *Qui* semble équivaloir ici à *qu'est-ce qui*.

Qui fait l'oiseau? C'est le plumage.
(La Fontaine. Fables, II, 5.)

1029. *Ne passe point*, ne surpasse, ne dépasse point, ne va pas au delà de l'estime.

Ami, notre bonheur *passe* notre espérance.
(*Suite du Menteur*, 1094.)

1030. *Charmantes qu'elles sont*, pour : toutes charmantes qu'elles sont...

Faible qu'était ce prince à régir tant d'États,
Il avait des appuis que ton frère n'a pas.
(*Pulchérie*, IV, 2.)

Voyez une construction analogue au vers 1098.

1034. *Change*, changement de sentiments; voyez le vers 778.

N'appelle point amour un *change* inévitable.
(*Médée*, 849.)

1035. VAR. :

Comme une aversion qui pour tout fondement
N'a que les nœuds secrets d'un autre attachement.
(1650-56.)

D. ISABELLE

Il aimerait ailleurs !

BLANCHE

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse;
Et si je ne craignais votre juste courroux,
J'oserais deviner, Madame, que c'est vous. 1040

D. ISABELLE

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire;
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire :
Si l'éclat de mon sceptre avait pu le charmer,
Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donne Elvire; 1045
Il doit l'accompagner jusque dans son empire,
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître,
Et qu'une reine, ingrate à l'égal de ce traître, 1050
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avait mon État de plus doux à mes yeux!
Non, j'ai pris trop de soin de conserver sa vie.
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie.
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager, 1055
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?

1040. Blanche est hardie parce qu'elle peut l'être impunément.

1044. Trait bien féminin : D. Isabelle veut bien défendre à Carlos de l'aimer, espérant d'ailleurs n'être pas trop fidèlement obéie. Ce qui lui déplaît, c'est que Carlos lui-même (vers 530 à 536) semble lui interdire un amour indigne de son rang. Cela ne regarde qu'elle.

1048. *M'acquérir*, conquérir mon *cœur; voyez Cinna*, 56 et 712, et *Don Sanche, 106, 734*, 745, 758, 768, 772.

1049. Agrandi, avec un nom de personne pour régime, dans le sens de *élever aux dignités*; voyez le vers 635.

Elle a voulu le perdre, et non pas m'*agrandir*.
(*Nicomède*. 1458.)

1052. Elle se trahit; mais Blanche n'a plus rien à apprendre.

1056. VAR. : Qui m'aura su venger. (1550-56.)

1057. *Que*, en quoi?

Que te peut nuire enfin une telle tempête?
(Corneille, *Imitation*, III, 46.)

Doucement railleuse, Blanche est une confidente, une amie, plutôt qu'une suivante.

Je ne sais pas s'il aime ou donne Elvire ou vous,
Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux. 1060

D. ISABELLE

Tu ne le comprends point! et c'est ce qui m'étonne :
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;
Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer;
Je veux bien plus : qu'il m'aime, et qu'un juste silence 1065
Fasse à des feux pareils pareille violence;
Que l'inégalité lui donne même ennui;
Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui;
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une; 1070
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger;
Que ce soit m'obéir, et non me négliger;
Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
Il m'ôte de péril sans me faire de honte.
Car enfin il l'a vue, et la connaît trop bien; 1075
Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien;
Il me préfère une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence :
Faux respect qui me brave, et veut régner sans moi!

BLANCHE

Pour aimer donne Elvire, il n'est pas encor roi. 1080

D. ISABELLE

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère.
Don Sanche n'est point mort, et vient ici, dit-on,
Avec les députés qu'on attend d'Aragon;
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre. 1085

1064. VAR. : Un autre. (1650-60.)

1067. *Même ennui*, même tristesse. Tous ces sentiments un peu compliqués, mais naturels, au fond, sont analysés avec une grande finesse : D. Isabelle est là tout à la fois reine et femme, femme surtout.

1075. L'a-t-il vue aussi clairement qu'elle le croit? On sait de combien de réticences et de sous-entendus elle a enveloppé cet aveu. En tout cas, il n'a pas semblé la voir, par une déférence trop respectueuse au gré de D. Isabelle.

1081. VAR. : Sur l'esprit d'une mère. (1650-60.)

D. ISABELLE

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
Me forçait d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance
[l'enfance; 1090
Qui ne fût sous l'hymen, ou More, ou dans
Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.
Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous;
Et, devenant par là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale,
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur 1095
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISABELLE

Allons l'examiner, Blanche; et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir. 1100

1086. *Heur*, pour *bonheur*; voyez le vers 522.

1092. L'orgueil de la reine a vite raison de la tendresse de la femme.

1094. VAR. :

Je l'empêcherai bien qu'elle ne se ravale,
Je l'empêcherai bien d'avoir plus de bonheur.
(1650-60.)

Étonnante logique dans la jalousie. Elle empêchera sa rivale de *se ravaler* (de déroger à son rang) en épousant Carlos, et elle se consolera en voyant que Carlos, s'il n'est pas à elle, n'est à personne.

1095. VAR. :

Et l'empêcherai bien d'avoir plus de bonheur.
(1663-64.)

1097. *Douteuse encor*; sur ce tour elliptique, voyez la note du vers 1030. — Blanche est décidément plus clairvoyante que respectueuse.

1100. VAR. :

Quelle juste espérance il en faut concevoir.
(1650-56.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE

D. MANRIQUE

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine,
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connaître; 1105
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince qu'il vous rend après tant de travaux
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille! 1110
Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'Etat plus qu'à nous;
Et, tous impatients d'en voir la force unie
Des Mores, nos voisins, dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux, 1115
Qui d'une grande reine abaissait trop les yeux.

1104. *Prétendre*, absolument :

Mais connais Pulchérie, et cesse de *prétendre*.
(*Héraclius*, 142.)

1107. VAR. : Qu'il nous rend. (1655.) *Travaux*, peines, souffrances, épreuves, sens du latin *labores*. Voyez notre édition d'*Horace*, 194.

1110. Ce n'était jusqu'à présent que de la résignation; c'est presque maintenant du patriotisme. Cette sérénité désintéressée nous étonne un peu chez le maussade D. Manrique. Il songe, un peu tard, mais enfin il songe à l'ennemi commun, aux Maures.

1116. Qui faisait tomber trop bas le choix de la reine. Voir les vers 40 et 41.

D. LÉONOR

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit;
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit. 1120
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Aragon vous sont assez connus;
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues misères 1125
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyait déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche; et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie, 1130
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu
Qu'il le fit enlever sans me dire en quel lieu;
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques,
Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort! 1135
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il était mort.
Quatre ans après il meurt et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots : 1140
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable.
Le ciel vous puisse un jour être plus favorable!
Don Raimond a pour vous des secrets importants,
Et vous les apprendra quand il en sera temps :
Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire, 1145
Et jamais don Raimond ne me voulut rien dire.

1118. Il est certain que leur enthousiasme est quelque peu prompt.

1121. VAR. : Mais jugez-en vous-même... (1650-60.)

1122. Sur *avecque*, voyez la note du vers 629.

1128. Nous voici en plein récit tragique. *Celui-ci* est froid : on sent l'artifice.

113. *Loisir*; remarquez la suppression de l'article, déjà observée au vers 17.

1133. Ce sont les « pièces de remarque » dont il est parlé dans l'Argument.

1140. Ce don Raimond est discret; il réserve ses révélations pour le dénouement.

Je partis sans lumière en ces obscurités :
Mais, le voyant venir avec ces députés,
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte!), 1150
J'ai cru que du secret le temps était venu,
Et que don Sanche était ce mystère inconnu;
Qu'il l'amenait ici reconnaître sa mère.
Hélas! que c'est en vain que mon amour l'espère!
A ma confusion ce bruit s'est éclairci; 1155
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici;
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

D. LOPE

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
[n'est pas; 1160
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche
Mais si vous en voulez croire la voix publique,
Et que notre pensée avec elle s'explique,
Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie, 1165
C'est un miracle pur que le cours de sa vie.
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fière valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
A plus d'accès que nous auprès du diadème; 1170
Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer;
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :
Madame, après cela j'ose le dire encore,

1147. *Sans lumière*, sans renseignement qui pût m'éclairer.

1150. *Voyez que*, voyez comme. A propos du vers 128 d'*Horace*, Voltaire regrette la disparition de ce tour vif et naturel.

1153. VAR. : Reconnaître une mère. (1650-60.)

1157. Quelle apparence, s'il y a là *quelque vraisemblance*.

Mais *l'apparence*, ami, que vous puissiez lui
plaire...?
(*Cinna*, 701.)

Chez Rotrou et Corneille, *province* a souvent le sens d'*état*.

1166. C'est un pur, un vrai miracle, c'est purement un miracle. La construction est remarquable.

1174. VAR. : J'ose vous dire encore. (1650-56.) On sait que Corneille aime

Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnue;
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

D. LÉONOR

Il en a le mérite et non pas la naissance;
Et lui-même il en donne assez de connaissance,
Abandonnant la Reine à choisir parmi vous
Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

D. MANRIQUE

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
A faire sur tous trois cette illustre conquête?
Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage,
Pour devoir sa grandeur entière à son courage;
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. LÉONOR

Le voici : nous saurons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II

D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE

CARLOS

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :
Un peuple opiniâtre à m'arracher mon nom

ces refrains; voyez les vers 394 et 644. — Ce sont là, pour don Lope, autant de marques certaines d'illustre origine. Il ne peut même lui venir à l'esprit qu'un roturier généreux pourrait les réunir, *puisqu'un roturier* ne saurait être, *proprement*, généreux.

1178. Jour, comme *lumière* au vers *1147*; voyez la note du vers 835.

1183. Abandonnant [illegible] sir..., puisqu'il laisse à la reine le soin de choisir.

Aussi n'aurais-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas.
(Molière, *Ecole des maris*, II, 9.)

1192. Corneille dit fréquemment : aimer en même lieu, en d'autres lieux, en bon lieu.

Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses.
(Polyeucte, 389.)

Veut que je sois don Sanche, et prince d'Aragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure?
Ou, si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi? 1200

D. LÉONOR

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire :
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre; 1205
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
Vous devez être las de nous faire faillir.
Nous ignorons quel fruit vous en vouliez cueillir,
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'être pas forcés à commettre une faute; 1210
Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
Méritait par pitié d'être désabusé.
Notre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé, 1215
Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
Nous respectons don Sanche, et l'acceptons pour maître,
Sitôt qu'à notre reine il se fera connaître;
Et sans doute son cœur nous en avouera bien.
Hâtez cette union de votre sceptre au sien, 1220
Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,

1198. L'erreur passagère du peuple fait de lui un fantôme de roi, puisqu'il n'a que l'apparence de la dignité royale qu'on salue en lui.

1202. On connaît le proverbe : La voix du peuple est la voix de Dieu. Il ne faudrait pas transformer Léonor en reine « démocrate » : il n'est question ici que de l'*instinct* populaire, qui rencontre souvent la vérité.

1207. Ils ont « failli » lorsqu'ils ont traité en aventurier celui en qui maintenant ils saluent un prince : cette faute est une méprise.

1208. *Cueillir*, plus naturel et plus poétique, avec *fruit*, que notre *recueillir*. Voyez *Cinna*, 876, où *cueillir* rime aussi avec *faillir*.

1215. C'est un plaidoyer personnel, un peu contraint, mais sans bassesse.

1219. *Nous en avouera*, nous en approuvera. On a déjà vu le mot *aveu* au vers 178. Voyez *Cid*, 1171, et *Horace*, 828.

Recevez, comme roi, notre premier hommage,

CARLOS

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre 1225
Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hasard,
Et doutais qu'il pût être une âme assez hardie
Pour ériger Carlos en roi de comédie : 1230
Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux, 1235
Quand vous m'aurez vaincu vous me raillerez mieux :
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein :
La bague de la reine est encore en ma main; 1240
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille.
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à votre avidité.

D. MANRIQUE

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître, 1245
Et tranchez bien du prince, en déniant de l'être.

1222. Ici encore, c'est don Lope, toujours galant homme, qui a pris les devants.

1226. C'est sur ce ton altier que parle Nicomède.

1228. *Aux fureurs du hasard* est une expression bien peu nette : il y a dans *fureurs* l'idée d'une opinion qui s'égare; mais les fureurs du hasard?...

1230. Un roi de comédie, c'est celui qui n'est qu'un « fantôme » de roi, comme Carlos vient de le dire, et qui en joue le personnage sans en avoir l'autorité.

1234. L'idée et l'expression, ici encore, manquent de clarté.

1244. VAR. : A cette avidité. (1650-56.)

1245. Pour cette fois, don Manrique a raison : la réponse de Carlos est admirable d'ironie vaillante et de fierté; mais toujours et partout il parle en maître plus qu'en sujet.

1246. *Trancher de*, jouer le rôle, prendre les airs de...; locution familière à Corneille.

Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter.
(*Polyeucte*, 1457.)
Qui *tranche* trop *du* roi ne règne pas longtemps.
(*Nicomède*, 749.)

C'est le seul exemple que les Lexiques

Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre. 1250
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite;
[sang 1255
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang.
Qu'il n'y prétende point, à moins qu'il se déclare :
Non que nous demandions qu'il soit Guzman ou Lare :
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal;
Nous le verrons tous deux comme un digne rival; 1260
Et si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
[mystère : 1265
Nous vous laissons, Madame, éclaircir ce
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère;
Et, dans les différends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

Godefroy et Marty-Laveaux donnent de la locution *dénier de* chez Corneille : on trouve *dénier que...* dans l'*Examen du Cid*.

1248. Var. : Nous voyons, (1655.)

1252. Remarquez *l'un et l'autre* suivi d'un verbe au singulier, et comparez nos éditions de *Cinna*, 1086; *Polyeucte*, 830; *Pompée*, 1809; *Rodogune*, 1097, 1839. Voir le vers 950.

1255. *Le bon sang*, la noblesse de la race.

1257. Chez Corneille, *ne* est souvent supprimé après à *moins que*; mais, de son temps, la règle était déjà établie, et elle n'a fait que s'affermir depuis.

1264. Voilà Carlos réduit à cette alternative : être un aventurier qu'on dédaigne ou un prince qu'on admire. Don Manrique a ressaisi toute son arrogance

SCÈNE III

LÉONOR, CARLOS

CARLOS

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite :
Pour me faire un honneur, on veut que je l'achète ; 1270
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller longtemps.

D. LÉONOR

Laissons là ce combat, et parlons de don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche :
De grâce, dites-moi, vous connaissez-vous bien ? 1275

CARLOS

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
Livré dans un désert à la merci des bêtes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hasard et nourri par pitié, 1280
Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque espérance
Sur votre incertitude et sur mon ignorance ;
Je me figurerais ces destins merveilleux
Qui tiraient du néant les héros fabuleux,
Et me revêtirais des brillantes chimères 1285
Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
Car enfin je suis vain, et mon ambition

1274. *Ce bruit est grand pour vous*, c'est-à-dire : le bruit que vous êtes don Sanche est partout accrédité. — *Y penche*, incline à croire ce bruit fondé.

Je me trompe, ou mon âme *y penche* d'elle-même.
(*Tite*, 319.)

1285. *Me revêtirais*, comme d'une parure, qui serait ici empruntée. L'expression, cependant, semble peu nette et peu juste.

1286. *Osa*, parce qu'il y a quelque *chose d'audacieux et d'un peu démesuré dans ces fictions*. — *Le loisir*, c'est-à-dire : que nos vieux conteurs, dans leurs loisirs occupés, ont essayé de faire vivre.

1287. Non, il n'est point « vain », mais il a cette fierté qui est, selon La Rochefoucauld, l'éclat et la déclaration de l'orgueil. Il se croit vain, parce que ses ambitions lui semblent trop hautes : malgré lui, il parle et agit en prince, mais il s'en veut de céder à cet instinct qui emporte son âme « au delà d'elle-même ». Ces élans involontaires, dont il s'indigne, sont habilement analysés et gradués de façon à nous faire prévoir, espérer la révélation prochaine.

Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ni diadème
Qu'ils n'emportent mon âme au delà d'elle-même : 1290
Inutiles élans d'un vol impétueux
Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre.
[parents; 1295]
Je ne suis point don Sanche, et connais mes
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends.
Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux peut-être
Avec vos députés vous le feront connaître.
Laissez-moi cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité. 1300

D. LÉONOR

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.
Mon cœur vous en dédit; un secret mouvement,
Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément;
Mais je ne puis juger quelle source l'anime, 1305
Si c'est l'ardeur du sang, ou l'effort de l'estime;
Si la nature agit, ou si c'est le désir;
Si c'est vous reconnaître, ou si c'est vous choisir.
Je veux bien toutefois étouffer ce murmure
Comme de vos vertus une aimable imposture, 1310
Condamner, pour vous plaire, un bruit qui m'est si doux;

1292. *Que pousse*, voyez la note du vers 92.

1293. *Que soutiennent en l'air*, c'est au sens propre une *exaltation* factice, soutenue passagèrement par l'orgueil de ses exploits.

1294. « Voilà, dit M. Godefroy, les vraies et magnifiques créations de Corneille en fait de style. » Corneille a dit de même ailleurs :

Rabats de cet esprit l'essor tumultueux.
(*Imitation*, IV, 2167.)

1303. *Vous en dédit*, vous en désavoue.

Que sert la volonté d'un chef qu'on peut *dédire* ?
(*Sophonisbe*, 156.)

1304. Voyez *pencher* au neutre, vers 1274. Ce « secret mouvement » du cœur maternel, c'est cette voix du sang à laquelle don Manrique a fait allusion au vers 1266.

1306. *L'effort de l'estime*, c'est-à-dire la haute idée que je me fais de vous. *Effort*, remarque M. Godefroy, a signifié primitivement *force*; ce mot peut donc se dire des sentiments surexcités. Corneille écrit de même : « L'effort de mon estime » (*Nicomède*, 1776), « cet effort d'estime » (*Othon*, 1033).

1310. Inversion forcée en même temps qu'expression peu nette. Il faut entendre : comme une aimable erreur que produisent en moi vos mérites.

Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous?
On veut qu'il soit ici; je n'en vois aucun signe :
On connaît, hormis vous, quiconque en serait digne;
Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu, 1315
Peut cacher sa naissance et non pas sa vertu :
Il porte sur le front un luisant caractère
Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire;
Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis
Pouvait seul m'éblouir, si vous l'eussiez permis. 1320
Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites;
Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point votre témérité;
[puissante 1325
Mon estime, au contraire, est pour vous si
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente :
Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si même à ce prix vous cachez votre race,
Ne me refusez point du moins une autre grâce : 1330
Ne vous préparez plus à nous accompagner;
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de don Garcie a puni tous ses crimes,
Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes;
[vos vœux, 1335
N'en cherchez plus la gloire, et, quels que soient
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites;
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire. Adieu : pensez-y bien,
Et faites-vous connaître, ou n'aspirez à rien. 1340

1317. *Luisant*, éclatant : sa noblesse reluit, éclate malgré lui sur son front. Bossuet vante la science « ardente et *luisante* » de saint François de Sales. — C'est toujours la même naïveté dans l'expression du même préjugé.

1328. D'espérer la main de D. Elvire, sans doute.

1338. Encore un refrain; voyez les vers 394, 644 et 1174.

SCÈNE IV

CARLOS, BLANCHE

BLANCHE

Qui ne vous craindra point, si les reines vous craignent?

CARLOS

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE

Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi!

CARLOS

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche; et si tu te plais à seconder sa haine, 1345
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude;
Ce silence vers elle est une ingratitude : 1350
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritait de don Sanche une civilité.

CARLOS

Ah! nom fatal pour moi, que tu me persécutes,
Et prépares mon âme à d'effroyables chutes!

1342. *Elles se font raison*, elles se rendent justice, ou plutôt elles rendent justice à leur rang, elles s'acquittent du devoir que ce rang leur impose.

1344. *Aider à quelqu'un à faire quelque chose* n'était point alors une expression populaire, quoi qu'en dise Voltaire, à propos du vers 38 de *Nicomède*. Littré en cite de nombreux exemples empruntés aux meilleurs écrivains. Corneille l'employait volontiers.

A vos heureux destins *aidez à* s'accomplir.
(*Othon*, 1256.)

1345. Var. : Ou si tu te plais. (1650, in-4° et in-8°.)

1346 : Var.: L'ouvrage de la Reine. (1650 in-12, et 53-56.)

1349. Sur *dedans*, voyez la note du vers 217.

1350. *Vers elle*, envers elle; voyez les vers 679, 698, 737, 789.

SCÈNE V

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE

CARLOS

Madame, commandez qu'on me laisse en repos, 1355
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos;
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure :
Je ne veux que celui de votre créature,
Et si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter, 1360
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu ;
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu;
Souffrez...

D. ISABELLE

Quoi! ce grand cœur redoute une couronne! 1365
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne!
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!

CARLOS

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune; 1370
Que déjà mes secrets sont à demi trahis.
Je lui cachais en vain ma race et mon pays;

1357. VAR. : Au nom du Prince. (1692.)

1358. Les *Dialogues du nouveau langage français italianizé*, d'Henri Estienne, cités par M. Marty-Laveaux, nous apprennent que ce mot de *créature* (personne qui doit à quelqu'un sa fortune) avait été récemment introduit dans la langue, et venait de l'Italie : « Maintenant c'est un mot que tous les courtisans ont à la bouche ». — Corneille a repris ce vers dans *Sertorius*, 550.

Je ne veux que le nom de votre créature.

1366. C'est plus que de l'étonnement, c'est de l'indignation et de l'effroi. *S'étonner* a donc conservé ici une partie de son énergie première; il la conservera même chez Racine :

Quoi! déjà votre foi s'affaiblit et *s'étonne!*
(*Athalie*, I, 2.)

1370. *Bonne fortune*, pour *heureuse fortune* (ironiquement), n'a pas gardé ce sens aujourd'hui.

Que celui qui l'occupe a de *bonne fortune*!
(*Nicomède*, 136.)

En vain sous un faux nom je me faisais connaître,
Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître ;
Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom. 1375
Je suis Sanche, Madame, et né dans l'Aragon ;
Et je crois déjà voir sa malice funeste
Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir ici, par un honteux effet,
Quel comte et quel marquis votre faveur a fait. 1380

D. ISABELLE

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage
Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage?
Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir;
Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
Mais vous vous en formez une vaine menace 1385
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partait ce dédain,
Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une faiblesse; 1390
Et puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez, en la suivant, que vous ne fuyez pas.

CARLOS

Ah! Madame, plutôt apprenez tous mes crimes;
Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je dois vous avouer 1395
Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer :
S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
Il m'a donné d'un roi le nom et le courage;
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine, il n'a pu s'enflammer : 1400
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou donne Elvire ;
Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,

1384. Il y a dans ce couplet un singulier mélange de fierté royale et de jalousie féminine.

1400. *A moins que d'une reine*, à moins *que ce ne fût* pour une reine, excepté pour une reine.

A moins que d'une tête un si grand corps-chancelle.
(Othon, 858.)

1403. Des deux parts, engagé à la

Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre, 1405
Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir;
Et ce choix eût été du moins quelque désir,
Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle. 1410
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux :
Voilà mon second crime ; et quoique ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux, 1415
Voir dans les bras d'un autre, ou donne Elvire, ou vous.
Voyant que votre choix m'apprêtait ce martyre,
Je voulais m'y soustraire en suivant donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort,
Par un semblable hymen, m'eût envoyé la mort. 1420
Depuis, l'occasion que vous-même avez faite
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de votre perte est devenu moins rude, 1425
Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,

fois dans l'amour de D. Isabelle et dans l'amour de D. Elvire. Cette passion double que le malheureux Carlos s'efforce de conduire sans verser ni d'un côté ni de l'autre, lui crée la situation la plus embarrassante, et, par suite, l'expression de ces sentiments faux ne peut qu'être embarrassée.

1407. Ceci est ingénieux, trop ingénieux vraiment : Carlos a oublié son indignation et sa douleur pour redevenir ce que César devient, dans *Pompée*, quand il revoit Cléopâtre : un galant achevé.

1411. Nous sommes en plein bel *esprit*. Malgré soi, on se souvient de *Mascarille entre* Madelon et Cathos, et *l'on est tenté de* dire avec elles : « Ma *chère, c'est le* caractère enjoué. — Je vois bien que c'est un Amilcar. »

1413. Il distingue avec soin, et, pour ainsi dire, numérote ses « crimes ». Les romans de Mlle de Scudéry offrent beaucoup de ces distinctions et discussions galantes.

1417. *Mourir*, *martyre*, *languir*, ce sont les termes du jargon amoureux. On est fâché de voir ce soldat souffrir et mourir par métaphore, en héros de roman.

1419. *Attendant que*, en attendant que; voyez la note du vers 414.

1421.

Faites l'occasion quand je vous irai voir.
(*Suite du Menteur*, 1719.)

1423. *Amusé*, occupé en la détournant sur un autre objet; voyez le vers 416.

Et que j'ai pu me faire une si douce loi
Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
Mais je n'ai plus, Madame, aucun combat à faire.
Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire; 1430
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois :
Les raisons de l'État règlent toujours leur choix;
Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux 1435
Arrête comme sœur donne Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
Permettez que j'évite une fatale vue,
Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs. 1440

D. ISABELLE

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissais agir les sentiments de reine;
Par un trouble secret je les sens confondus;
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
[le voie; 1445
Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on
Ce bruit peut être faux, et me rendre ma joie.
Que dis-je? Allez, marquis, j'y consens de nouveau;
Mais, avant que partir, donnez-lui mon anneau;

1429. On retrouvera, au vers 1468, *faire* un combat, pour : le soutenir. En général, Corneille dit plutôt *rendre un combat*.

1432. D. Isabelle n'a nul besoin qu'on le lui apprenne, car, dès l'acte I, sc. 2, elle s'est déclarée prête à se sacrifier « au repos de l'État », et, au début de la sc. 1 de l'acte II, elle déplore cette triste condition des reines. — *Raisons de l'Etat* comme *raisons d'Etat*. Photin, dans *Pompée* (235), invoque « les raisons d'État ».

1437. *Ce qui me tue*, nous voici retombés de la politique dans la galanterie.

1440. *Un reste malheureux*, un débris, ce qui de moi survit à tant de chagrins; expression vague et ton faux. Sur *déplaisirs*, voyez la note 4de la p. 29.

1447. *Mais non... Que dis-je?* Mouvements un peu saccadés et artificiels, qui trahissent le trouble de D. Isabelle, partagée entre des sentiments opposés.

1448. *Avant que partir*; le *de* est souvent supprimé par Corneille entre *avant que* et l'infinitif. D'ailleurs, il emploie indifféremment *avant que* et *avant que de*. La première de ces tournures était même regardée comme plus correcte au XVIIe siècle, malgré l'autorité de Vaugelas. Voir le vers 934. Molière dit aussi : « *avant que nous lier...* » (*Misanthrope*, I. 2) et Racine : « *avant que partir* » (*Mithridate*, III, 1). On disait même, comme Saint-Simon : « avant partir ».

Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande. 1450

CARLOS

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir :
Je recevrai pour grâce un si juste supplice,
S'il en rompt la menace, et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau, 1455
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE

Que n'êtes-vous don Sanche! Ah ciel! qu'osé-je dire?
Adieu : ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret. 1460

1451. Il meurt trop, et trop facilement.

1454. S'il en *rompt*, s'il en arrête, en anéantit la menace. *Et prévient la malice*, et me met à l'abri des humiliations que mon sort semble méchamment me réserver.

1457. *Où*, auquel. Voyez les vers 774, 781, 1802.

Celle *où* j'ose *aspirer* est d'un rang plus illustre.
(*Polyeucte*, 1768.)

1459. Il y a ici comme un souvenir affaibli de la scène fameuse où Rodrigue, au cinquième acte du *Cid*, arrache son secret à Chimène.

1460. *Assez pour mourir*, pour que je meure; les grammairiens d'aujourd'hui ne jugeraient pas cette construction d'une correction rigoureuse.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

D. ALVAR, D. ELVIRE

D. ALVAR

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère;
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique, 1465
D'un joug que m'imposait cette faveur publique,
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi :
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire;
Et l'infidélité que vous faisait ma gloire 1470
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance;
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers 1475
Me console trop tôt d'un trône que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse

1464. Voilà don Alvar délivré du rôle de prétendant malgré lui, qu'il soutenait *par devoir* et par point d'honneur », *par « gloire »*, comme il va le dire. Mais ne montre-t-il pas quelque précipitation à transformer son espérance en réalité? D. Elvire a raison de s'étonner.

Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse;
Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
Par quel offre et quels vœux on peut m'en consoler. 1480
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère;
Je perds plus qu'on ne croit, si Carlos est mon frère.
Attendez les effets que produiront ces bruits;
Attendez que je sache au vrai ce que je suis,
Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème, 1485
S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même,
Si, par l'ordre d'autrui, je vous dois écouter,
Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame, c'est lui seul que je veux qui m'entende; 1490
Et mon propre bonheur m'accablerait d'ennui,
Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui.
Pourrais-je de ce frère implorer la puissance
Pour ne vous obtenir que par obéissance,
Et, par un lâche abus de son autorité, 1495
M'élever en tyran sur votre volonté?

D. ELVIRE

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentiments que mon âme ne suive :
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs premiers sujets obéissent le mieux. 1500
Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
Dont les submissions cherchent des assurances.

1481. Et c'est justement cette ambition qui glace ce caractère de D. Elvire : elle est trop princesse, et pas assez femme.

1491. *D'ennui*, de chagrin; voyez la note 7 de la p. 34.

1496. D. Alvar a toujours été délicat.

1500. Cela dépend : au temps même de Corneille, Gaston d'Orléans, Condé, *Mme de Longueville*, ces « premiers *sujets* » de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, tous du « sang des rois », n'ont *pas toujours* donné l'[illegible]ble exemple de l'obéissance.

1502. Mauvais style abstrait, trop fréquent chez Corneille : D. Elvire veut dire que la soumission apparente de Don Alvar n'a qu'un but, lui arracher une promesse sûre. — Corneille écrit plus souvent *submission* que *soumission*. « Nicot (1606) écrit *soubmission*; Furetière (1690) et l'Académie (1694), *sousmission*. Quant à Richelet (1680), qui s'attache à simplifier l'orthographe, et à la rapprocher de la prononciation, il donne soumission. » (Marty-Laveaux.)

Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux
Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrême 1505
Jusques à me forcer à dire : « Je vous aime. »
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.
Je sais depuis quel temps vous aimez donne Elvire; 1510
Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis.
Mais, encore une fois, sachons ce que je suis;
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Tâchez d'approfondir ce dangereux mystère.
Carlos a tant de lieu de vous considérer 1515
Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

D. ALVAR

Madame....

D. ELVIRE

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grâce, entretenir la reine.

D. ALVAR

J'obéis avec joie, et ferai mon pouvoir
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir. 1520

SCÈNE II

D. LÉONOR, D. ELVIRE

D. LÉONOR

Don Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE

Madame, à ma prière,

1516. VAR. : Vous pouvez espérer. (1650-56.) D. Elvire est prudente et précieuse à la fois : prudente, elle ne s'engage pas à fond; précieuse, elle ne se refuse ni ne se donne, contente de faire valoir les plus vagues espérances qu'elle fait briller aux yeux de D. Alvar.

Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LÉONOR

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage? 1525

D. ELVIRE

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

D. LÉONOR

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

D. ELVIRE

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

D. LÉONOR

Et si ce bruit est faux, si vous demeurez reine?

D. ELVIRE

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine? 1530

D. LÉONOR

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. ELVIRE

On peut attendre aussi pour en délibérer :
On agit autrement quand le pouvoir suprême....

SCÈNE III

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE

D. ISABELLE

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même;
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils 1535
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

1522. *Quelque lumière*, quelque éclaircissement, comme au vers 1147; mais chercher de la *lumière* dans des *bruits*, cela semble bien mal dit.

1525. *Votre courage*, votre cœur. Les exemples en sont innombrables chez Corneille.

Rodrigue ne peut plus charmer votre *courage*.
(*Cid*, 1601.)

Que tu pénètres mal le fond de mon *courage!*
(*Rodogune*, 1387.)

Il nous mena tous deux pour toucher son [*courage*.
(*Pompée*, 293.)

1532. Toujours maîtresse d'elle-même, D. Elvire n'est pas pressée.

1534. Décidément, elle est plus femme que D. Elvire, car elle est curieuse, inquiète, et ne sait où porter son cœur.

D. LÉONOR

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. ISABELLE

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait seulement de peuples révoltés ? 1540

D. LÉONOR

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire :
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeait encor, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils.
On l'a pris tôt après ; et soudain par sa prise 1545
Don Raymond prisonnier recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivait, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence. 1550
Il joint nos députés hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince était de votre cour.
C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique :
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus : 1555
Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche toute étonnée ?

1539. Var. : Qu'il vint des députés. (1655.)

1544. Sur *dedans* préposition, voyez le vers 217.

1546. *Sa franchise*, sa liberté. *Franc* voulait dire *libre* ; par suite, *franchise* signifiait *liberté* ; d'où par extension, indépendance du caractère et du langage. Voyez *Cinna*, 1221.

1553. Souvent, au XVIIe siècle, *domestique* n'a aucune signification humiliante : il se dit alors de toute personne attachée à un grand. Ici, le sens est évidemment le sens moderne, puisque D. Léonor parle dédaigneusement de « ces gens » qui comprennent toujours mal les choses. Et pourtant l'Espagne, pas plus que la France, n'a jamais manqué de Gil Blas industrieux et alertes. Mais on n'avait pas songé encore à glorifier le vrai « domestique » dans la personne de Figaro, et le maître de Figaro appartient à un autre âge que les personnages de *Don Sanche*.

SCÈNE IV

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE

BLANCHE

Ah! Madame!

D. ISABELLE

Qu'as-tu?

BLANCHE

La funeste journée!
Votre Carlos....

D. ISABELLE

Eh bien?

BLANCHE

Son père est en ces lieux,
Et n'est....

D. ISABELLE

Quoi?

BLANCHE

Qu'un pêcheur.

D. ISABELLE

Qui te l'a dit?

BLANCHE

Mes yeux. 1560

D. ISABELLE

Tes yeux?

BLANCHE

Mes propres yeux.

D. ISABELLE

Que j'ai peine à les croire!

D. LÉONOR

Voudriez-vous, Madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE

Que le ciel est injuste!

1563. C'est le premier mot qui, chez *D. Elvire*, sorte vraiment du cœur, et *ce mot est l'expression* naïve du préjugé nobiliaire auquel le lecteur de *Don Sanche* se heurte à chaque pas.

D. ISABELLE

Il l'est, et nous fait voir,
Par cet injuste effet, son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une âme si belle, 1565
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyais descendre;
En vain de ce faux bruit il se voulait défendre; 1570
Votre cour, obstinée à lui changer de nom,
Murmurait tout autour : « Don Sanche d'Aragon! »
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Lui, qui le reconnaît, frémit de sa disgrâce;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements, 1575
Répond avec tendresse à ses embrassements.
Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère;
On n'entend que soupirs : « Ah! mon fils! — Ah! mon père!
— O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
Tu m'as rendu la vie! » et : « Vous m'avez perdu! » 1580
Chose étrange! à ces cris de douleur et de joie,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie;
Il s'aveugle soi-même; et ce pauvre pêcheur,

1565. Cela est, en effet, surprenant, et prouve bien la toute-puissance divine! On dirait qu'en fait de préjugé D. Isabelle tient à ne pas rester en arrière de D. Elvire.

1573. *Chétif*, dans le sens moral, plutôt que physique : le vieillard est pauvre et mal vêtu, mais par cette expression Corneille veut surtout exprimer la condition misérable que cet extérieur trahit.

1575. *A ses pleins mouvements*, à l'élan de ses sentiments véritables. Dans le roman de *Dom Pélage*, l. 5, le vieillard supplie son fils de ne pas le rebuter; le fils le reconnaît aussitôt et l'embrasse, mais se tait ensuite, s'éloigne du palais, confus, et se cache. Comparez le *Glorieux* de Destouches, acte IV, sc. 6 et 7. — Dans le *Discours des trois unités*, Corneille établit cette règle que toutes les actions particulières qui amènent à l'*action* principale doivent être liées ensemble et avoir toutes leur source dans l'exposition. Il cite Aristote, qui distingue entre les événements qui viennent les uns après les autres, et ceux qui viennent les uns à cause des autres. « Les Maures, ajoute-t-il, viennent dans le *Cid* après la mort du Comte, et non pas à cause de la mort du Comte; et le pêcheur vient dans *Don Sanche* après qu'on soupçonne Carlos d'être le prince d'Aragon, et non pas à cause qu'on l'en soupçonne; ainsi tous les deux sont condamnables... »

1580. L'édition de 1655 donne : « Vous m'aviez perdu »; mais c'est évidemment une erreur. — *Vous m'avez perdu*, on regrette ce mot, expression trop directe d'un sentiment que Carlos doit à peine s'avouer à lui-même, et dont va triompher d'ailleurs sa fierté généreuse.

En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes: 1585
C'est un fourbe, un méchant suborné par les comtes.
Eux-mêmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité;
Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques;
Mais ils en font auteur un de leurs domestiques, 1590
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est reçue :
Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue;
Et, pour plus de croyance à cette trahison, 1595
Les comtes font traîner ce bon homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soi-même;
Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème,
Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui. 1600
Il tempête, il menace, et, bouillant de colère,
Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père :
On tremble devant lui sans croire son courroux;
Et rien.... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

1582. VAR. : Un grand peuple amassé. (1650-56.)

1587. Ils ne sont pas tous, nous le savons, admirables au même degré.

1592. *Affronter*, faire affront, outrager en trompant; verbe rare chez Corneille, plus fréquent chez Molière et surtout chez Rotrou.

1595. *Pour plus de croyance*, pour inspirer une plus ferme croyance.

1602. *A pleine voix*, nous retrouvons ici l'impétueux Carlos, qui a trop longtemps joué le rôle de courtisan et d'amant transi.

1604. VAR. : Qui s'en vient plaindre à vous. (1650-56.)

SCÈNE V

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE

CARLOS

Eh bien! Madame, enfin on connaît ma naissance : 1605
Voilà le digne fruit de mon obéissance.
J'ai prévu ce malheur, et l'aurais évité,
Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeste;
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste! 1610
On me vole mon père! on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme :
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme,
Et je renonce aux noms de comte et de marquis 1615
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils;
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.

1605. Cette entrée produit un grand effet justement par la brusquerie de l'apostrophe, par l'amertume et la hauteur du ton.

1614. Carlos relève ici avec éloquence ce que Bossuet, dans l'oraison funèbre du P. Bourgoing, appelle, après saint Grégoire de Nazianze, « la noblesse personnelle ». Dans l'oraison funèbre d'H. de Gornay, ce même Bossuet s'écrie : « L'on a trouvé les moyens de distinguer les naissances illustres d'avec les naissances viles et vulgaires, et de mettre une différence infinie entre le sang noble et le roturier, comme s'il n'avait pas les mêmes qualités. » Voiture répondait à ceux qui lui reprochaient sa roture : « Si on ne pouvait être généreux sans être ce que les Latins appellent *generosus*; si l'on ne pouvait avoir l'esprit beau, l'âme forte, grande et relevée; si la santé, la réputation et les richesses dépendaient de là nécessairement, alors il n'y aurait point de consolation pour Horace ni pour moi. Mais il n'en va pas ainsi, grâce à Dieu, et je sais sur ce sujet toute une satire de Juvénal, et une harangue entière de Marius dans Salluste.... Vous ne savez peut-être pas ce proverbe castillan : *Chacun est fils de ses œuvres*; ni le mot d'un brave de ce pays-là, parlant à un seigneur italien : *Moi et mon bras droit, que je reconnais à cette heure pour mon père, valons mieux que vous* (voyez le vers 253 de *Don Sanche*). Celui qui est né roturier peut renaître gentilhomme et remplir sa vie de lumière, malgré l'obscurité de son origine. »

1616. *Avec bien plus d'honneur*, parce qu'il s'honore plutôt en le faisant, tandis qu'il se déshonorerait en reniant son père.

1617. Le caractère sacré de fils. Voltaire a repris cet hémistiche et cette idée de la piété filiale inviolable dans sa tragédie des *Scythes*, I, 3.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est [toujours père :
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
(*Polyeucte*, v, 3.)

De grâce commandez qu'on me rende mon père.
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis. 1620

D. MANRIQUE

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire.
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le More, et triompher nos rois,
Reçût de sa naissance une tache éternelle : 1625
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser :
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice. 1630

CARLOS.

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié;
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soûlé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie,
Et, me croyant par elle à jamais abattu, 1635
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.

1620. *Ennuis*, dans le sens très fort de *chagrins*, comme au vers 1067.

1621. *Ce grand courage*, ce grand cœur; voyez le vers 1525.

1624. VAR. : Et ployer sous nos rois. (1650-56.)

1625. Une tache, et une tache éternelle, quelle énergie dans l'expression d'un préjugé candide autant qu'absurde! Don Manrique n'est pas d'avis, comme don Luis, père de don Juan, qu'il faut « regarder bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait ». Le *Roman de la Rose* (18817) disait déjà que nul n'est vilain « fors par ses vices », et on connaît le proverbe : « Il n'est vilain qui ne fait la vilenie. »

1628. *Autoriser*, c'est proprement donner autorité à une chose ou à quelqu'un. Don Manrique est-il convaincu que Carlos est vraiment don *Sancho, ou se plaît-il* à prolonger le *trouble de son rival?* Ce mot d'*erreur* semble indiquer qu'il doute et qu'il raille : c'est par le mot d'*artifice* qu'il termine ce petit discours dont la trop obligeante pitié va arracher à Carlos un cri éloquent.

1631. « Tout ce que dit ici Carlos est grand, sans enflure, et d'une beauté vraie. » (Voltaire.)

1633. *A soûlé*, a contenté le désir jaloux que vous aviez de me voir abattu. Cet emploi archaïque du mot *soûler*, très fréquent chez Rotrou et les contemporains, commençait à vieillir. On le trouve dans *Médée* (972) et dans *Pertharite* (1695). Mais Corneille l'a corrigé au vers 653 de *Cinna* :

Octave aura *soûlé* ses damnables envies. (1643-56.)
Octave aura donc vu ses fureurs [assouvies. (1660.)

1634. *Mon entrée à la vie*, expression faible et peu nette pour *ma naissance*.

1637. L'attitude qu'a toujours prise

La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne;
Mais son plus bel éclat serait trop acheté,
Si je le retenais par une lâcheté. 1640
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache;
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.
Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine 1645
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince. 1650
Voilà ce qu'a pu faire, et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
Eclate encore assez pour honorer ma race,
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien 1655
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

D. LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi, 1660
Et son âme paraît si dignement formée

don Manrique vis-à-vis de lui lui donne le droit de soupçonner qu'on lui tend un piège.

1642. VAR. : Puisque vous le savez. (1682.)

1648. *Tout l'heur*; voyez la note du vers 522.

1649. *Dedans cette province*, dans cet état; voyez, pour *dedans*, le vers 217, et, pour *province*, le vers 1157. — L'orgueil humilié de Carlos prend ici sa revanche.

1652. *Que ravalait*, que sa naissance rabaissait, ou plutôt faisait paraître plus bas, dépréciait.

Quelle inégalité *ravale* ta vertu?
(*Cid*, 151.)

1656. « Ces traits hardis surprennent souvent le parterre; mais y a-t-il rien de moins convenable que de se comparer à Dieu? Quel rapport les actions du soldat qui s'est élevé peuvent-elles avoir avec la création? On ne saurait être trop en garde contre ces hyperboles audacieuses, qui peuvent éblouir des jeunes gens, que tous les hommes sensés réprouvent. » (Voltaire.) C'est peut-être condamner d'un peu haut une rodomontade espagnole, qui est assez bien dans le ton général de la scène.

1660. C'est bien clair! Ce langage est noble; il est *donc* d'un gentilhomme.

1661. *Si dignement formée*, expression un peu faible et vague pour : *si bien née*.

Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils :
La justice du ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture, 1665
Et je démens pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités :
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame; il les relève avec ce grand courage; 1670
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

D. ISABELLE

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements, 1675
Par un illustre effort prévient mes sentiments.
Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abjet : 1680

1664. C'est pourquoi D. Elvire, au vers 1563, accusait le ciel d'injustice.

1665. *Les tendresses*; on a déjà rencontré plus d'un de ces pluriels abstraits.

Quelqu'un auprès de vous *m'a fait cette imposture.*
(*Menteur*, 1053.)

Dans le vers du *Menteur*, *faire une imposture* signifie *calomnier*. Ici, *vous font cette imposture* veut dire *vous trompent*.

1668. *Il vous plut orner*. Dans l'emploi impersonnel, dit Littré, l'infinitif qui suit le verbe *plaire* est mis souvent sans préposition : « Vous *plaît-il*, don Juan, *nous éclaircir* ces beaux mystères ? » (Molière, *Festin de Pierre*, I, 3.) Voyez *Horace*, 1540, et *Rodogune*, 460.

1676. *Par un illustre effort*, par un effort éclatant, par un élan de rare générosité; voyez la note du vers 95.

1677. *Ils paraîtront en vain*. Ce vers manque au moins de clarté, car ce n'est pas en vain, semble-t-il, qu'elle les exprimera, s'ils produisent ce bon effet; *mais* elle veut dire justement qu'elle *n'a nul besoin désormais* d'exprimer ses *propres sentiments si c'est* pour les exciter à rendre justice à don Sanche, car ils l'ont déjà fait et par là l'ont prévenue.

1679. *Et ne dédaigner pas*, et à ne pas dédaigner, construction familière à Corneille : il supprime souvent *à* devant le second régime.

Réduit *à* te déplaire, ou *souffrir* un affront....
(*Cid*. 883.)

1680. VAR. : Qu'*affronte* un sang abjet. (1650-56.) Voyez, sur *affronter*, la note du vers 1592. — En écrivant *abjet*, Corneille n'use point, comme le croit Aimé Martin, d'une licence poétique, et ne cède pas à la tyrannie de la rime. Même au milieu des vers, *abject* est orthographié *abjet*, et M. Marty-Laveaux observe même que Furetière préférait cette orthographe, générale au XVIIe siècle en prose aussi bien qu'en vers. M. Godefroy cite Ronsard, qui écrivait *venin infait* pour *infect*, et faisait rimer ce mot avec *fait*. Et pourquoi n'écrirait-on pas *abjet*, comme on écrit *sujet*, *projet*, etc., tous mots qui ont la même étymologie? *Abjet* rime avec *objet* dans *Mélite*, 456, et la Galerie, 1188; avec *projet*, dans

Vous courez au-devant avec tant de franchise
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.
Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros, dont la gloire refuse 1685
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père; 1690
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père, et de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, UN GARDE

D. ALVAR

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier, 1695
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,
Ne saurait se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir 1700
Combien mal à propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,

Cinna, 1207; avec *sujet* dans *Nicomède*, 65, 386, etc. Voyez-le écrit de même au milieu du vers 1224 de *Pompée*.

1685. *Miraculeux* semble un peu fort; mais D. Isabelle aime Carlos justement parce qu'elle l'admire, et il y a quelque chose de mystérieux dans son origine comme d'extraordinaire dans ses exploits.

1687. *Déplaisirs*; voyez la note 4 de la p. 29.

1692. « Ce dernier vers est très beau et digne de Corneille. Au reste le dénouement est à l'espagnole. » (Voltaire.)

1699. *Et n'en fait que sortir*, et je viens seulement d'en sortir.

1701. Et le malheureux n'a pas compris! En vérité!

Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace : 1705
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race;
Et, quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme) 1710
Que, voyant ce présent, qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandirait son fils.

(*A D. Léonor.*)

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils 1715
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bon homme en paraît l'âme toute comblée.

(*D. Alvar présente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef, au moyen d'un ressort secret.*)

D. ISABELLE

Madame, à cet aspect vous paraissez troublée.

D. LÉONOR

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame; j'en saurai si mon fils vit, ou non; 1720
Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnaissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah! Sanche, si par là je puis le découvrir,

1704. Cette expression de *lâche tour*, qui semblerait aujourd'hui peu tragique, se retrouve au vers 1074 de *Nicomède*; le vieil Horace (*Horace*, 1029) ne trouve pas de mot plus énergique pour flétrir la prétendue lâcheté de son fils.

1705. Avec les intentions les plus pures, don Alvar a joué là un rôle quelque peu équivoque.

1706. Sa race, son sang, son fils.

Adieu, prince, vivez, digne *race* des dieux.
(Racine, *Iphigénie*, V, 2.)

1710. Voyez que, voyez comme, ainsi *qu'au vers 1150.*

1712. *Agrandirait son fils*, accroîtrait la fortune, la situation de son fils.

Elle a voulu le perdre, et non pas m'*agrandir*.
(*Nicomède*, 1458.)

1717. *Toute comblée* de joie (*en*).

1720. VAR. : Madame; j'y saurai.... (1655.)

1721. *Et c'est où*, et c'est dans ce coffret que... « *C'est où* le roi le mène.... » (*Horace*, 1155.)

1724. VAR. :

Ah! Sanche, si par là je le puis découvrir,
Vous pouvez être sûr que vous et votre père
Aurez dans l'Aragon une puissance entière.
(1650-56.)

Vous pouvez être sûr d'un entier avantage 1725
Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage ;
Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu,
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre.
Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre. 1730
Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares,
Et, pour un témoignage encore plus certain, 1735
Un billet que lui-même écrivit de sa main.

UN GARDE

Madame, don Raimond vous demande audience.

D. LÉONOR

Qu'il entre. Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
Avant votre congé l'ose faire venir. 1740

D. ISABELLE

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

1728. Var. :
Il n'est aucun espoir qui vous soit défendu.
(1650-56.)

1732. *Pour arrhes*, pour gages. Littré et M. Marty-Laveaux citent des exemples d'*arrhes* au sens figuré, empruntés à Calvin, Amyot, d'Aubigné, d'Urfé, J.-J. Rousseau, Chateaubriand.

1737. Nouveau coup de théâtre : celui du coffret n'est point suffisant à Corneille. L'évidence de la révélation n'en sera que plus éclatante.

1740. *Votre congé*, votre autorisation ; voyez *aveu*, au vers 178, et la variante du vers 655. Cf. *Horace*, 1586 ; *Cinna*, 896.

1742. D. Isabelle est bien facilement résignée à épouser le don Sanche dont le nom va être révélé : c'est que son cœur, plus encore que son esprit, pressent la vérité.

SCÈNE VII

D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND

D. LÉONOR

Laissez là, don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
Vit-il? peut-il braver nos fières destinées? 1745

D. RAIMOND

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ai cherché, Madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roi je le fis élever,
Avec tant de secret que même un second père,
Qui l'estime son fils, ignore ce mystère. 1750
Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage;
Qu'impatient déjà d'être si mal tombé, 1755
A sa fausse bassesse il s'était dérobé;
Que, déguisant son nom, et cachant sa famille,
Il avait fait merveille aux guerres de Castille,

1745. Il semble que *fières* ne soit pas le mot juste; mais ce mot, qui vient du latin *ferus*, farouche, n'était pas aussi éloigné alors qu'aujourd'hui de son sens étymologique.

1754. *Parentage*. Ménage écrit, à propos d'un vers de l'ode de Malherbe au duc de Bellegarde : « Ce mot, quoique vieux, ne laisse pas d'être beau, et il est bien plus poétique que celui de *parenté*. » M. Marty-Laveaux dit que ce mot, d'ordinaire, désigne tous les parents réunis. La Fontaine pourtant, et Boileau l'ont employé dans le sens de *parenté*, et Racine, dans une de ses lettres à Boileau, répète, en l'appliquant *ironiquement* à une visite importune *toute récente*, le vers écrit par son ami dans l'Epître VI :

Un cousin, abusant d'un fâcheux *parentage*...

1758. Corneille avait déjà écrit dans le *Cid* (1153), tragi-comédie, il est vrai, autant que tragédie :

Ma chimère, il est vrai qu'il a *fait des merveilles*.

Littré cite cet exemple de *Don Sanche* pour prouver qu'on aurait tort d'établir une distinction trop nettement tranchée entre faire *merveille* (dit des choses qui font très bien), et faire merveille ou des merveilles (dit des personnes qui ont fait des choses merveilleuses).

Au reste, *il fait merveille* en vers autant qu'en prose.

(Molière, *Femmes savantes*, III, 1.)

D'où quelque sien voisin depuis peu de retour
L'avait vu plein de gloire, et fort bien en la cour; 1760
Que du bruit de son nom elle était toute pleine,
Qu'il était connu même et chéri de la Reine :
Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
Avait couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LÉONOR

Don Raimond, si vos yeux pouvaient le reconnaître... 1765

D. RAIMOND

Oui, je le vois, Madame. Ah! Seigneur! ah! mon maître!

D. LOPE

Nous l'avions bien jugé : grand prince, rendez-vous;
La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

D. LÉONOR

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule?

CARLOS

Je crains encor du sort un revers ridicule; 1770
Mais, Madame, voyez si le billet du Roi
Accorde à don Raimond ce qu'il vous dit de moi.

D. LÉONOR *ouvre l'écrin, et en tire un billet qu'elle lit.*

Pour tromper un tyran je vous trompe vous-même.
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer :
Cette erreur lui peut rendre un jour le diadème; 1775
Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.
Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
De crainte que les soins de l'amour maternelle

1760. VAR. :
Et fort bien dans la cour. (1650-63.)
Et fort bien à la cour. (1692.)

1766. C'est la reconnaissance classique. Mais elle dispenserait, ce semble, de la reconnaissance au moyen de l'écrin.

1767. Les comtes triomphent par l'organe de don Lope : ils étaient si sûrs de leur fait!

1769. On voudrait sentir plus d'émotion et de trouble dans les paroles d'une mère qui retrouve son fils.

1770. Le « ridicule », qui, selon La Rochefoucauld, déshonore plus que le déshonneur, fait donc bien peur à ce vaillant et galant homme?

1772. C'est-à-dire : si le billet du roi est d'accord avec les paroles de don Raimond.

1773. Ces écrins mystérieux, ces billets révélateurs, ce sont des procédés de tragi-comédie, et Corneille y a plus d'une fois recours.

1777. *Ma feinte vers vous*, la feinte dont j'ai usé envers vous; voyez les vers 679, 698, 737, 789, 1350.

1779. Corneile faisait d'abord indifféremment *amour* du masculin ou du

Par leurs empressements le fissent découvrir. 1780
Nugne, un pauvre pécheur, s'en croit être le père;
Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
Elle reçut le vôtre, et sut si bien se taire
Que le père et le fils en ignorent le sort.
Elle-même l'ignore; et d'un si grand échange 1785
Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.
A ces marques, un jour, daignez le reconnaître;
Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois, 1790
Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois!

DON FERNAND D'ARAGON.

D. LÉONOR, *après avoir lu.*

Ah! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à D. Léonor.*

Ce serait mal répondre à ce rare bonheur 1795
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.
(*A D. Isabelle.*)
Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, Madame, que j'espère.

D. ISABELLE

C'est trop peu d'espérer, quand tout vous est acquis.

féminin; Racine et Molière de même. Vaugelas ne se prononçait pas, mais penchait pour le féminin; Ménage préfère au contraire le masculin, et le masculin l'emporta dès lors. Bien qu'il eût corrigé plusieurs vers où *amour* était féminin, Corneille en a maintenu intacts beaucoup d'autres, tant dans ses premiers que dans ses derniers ouvrages, *Cid*, 1762; *Horace*, 115; *Menteur*, 1682; *Agésilas*, 921. — La précaution de don Fernand d'Aragon, singulière au premier abord, est ainsi expliquée. Si pourtant l'enfant était mort inconnu?

1792. VAR. : Est le fils de nos rois. (1792.)

1793. On a déjà observé que D. Léonor a l'enthousiasme et l'affection paisibles.

1796. *Honneur* seulement? Et le bonheur, où est-il? où le sent-on? Carlos, « reconnu pour don Sanche » (éditions de 1650-60), est devenu du premier coup un prince, et sait discipliner ses sentiments: il faut laisser aux « aventuriers » les émotions indiscrètes. On peut juger même qu'il est bien pressé de se tourner vers D. Isabelle en se détournant de D. Léonor et en oubliant le vieux pêcheur, ce père putatif qui lui inspirait peu d'instants auparavant des accents si éloquents.

1799. La spirituelle et toute charmante D. Isabelle ne s'attendrit pas, bien qu'émue au fond du cœur; elle n'est

Je vous avais fait tort en vous faisant marquis; 1800
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre.
Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi,
Digne de la Castille, et digne encor de moi,
J'avais mis cette bague en des mains assez bonnes 1805
Pour la rendre à don Sanche, et joindre nos couronnes.

CARLOS

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui, sans le partager, donnaient mon cœur à deux :
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondait avecque la nature. 1810

D. ELVIRE

Le nôtre y répondait sans faire honte au rang,
Et le mien vous payait ce que devait le sang.

CARLOS, *à D. Elvire.*

Si vous m'aimez encore, et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire?

D. ELVIRE

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux, 1815
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à D. Elvire.*

Il honorait en moi la vertu toute nue.

(*A D. Manrique et à D. Lope.*)

même pas embarrassée : un trait, un sourire lui suffisent, et la voilà établie sans gêne dans son rôle officiel de fiancée du nouveau roi d'Aragon.

1801. VAR. : Et vous n'avez pas lieu... (1656.)

1802. Racine employait encore *retardement* pour *retard.*

Tous vos *retardements* sont pour moi des refus.
(*Andromaque*, 1171.)

Où, auquel, comme aux vers 683 et 1457.

1803.

C'est *pour* lui que le ciel te *destine* aujourd'hui.
(*Andromède*, 960.)

1807. Tout s'explique et tout s'arrange. *Le poète y a veillé.*

1808. *Sans le partager*, on ne voit pas très bien comment, au premier abord : mais l'amour pour D. Elvire n'était qu'un amour fraternel instinctif.

1810. *Avecque*; voyez la note du v. 639.

1812. Comme cela se trouve! D. Elvire, elle non plus, ne semble pas embarrassée : elle voit clair, un peu tard, dans son cœur, et, sans entraînement de passion, mais sans regret, au moins apparent, de la couronne qu'elle perd, elle va accepter l'époux que son frère lui offrira.

1817. VAR. : Il adorait en moi la vertu toute nue. (1692.) — Et c'est la vertu aussi, la vertu persévérante et désintéressée, qui sera récompensée en la personne de don Alvar.

Et vous, qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers en cet événement
Jugiez en ma faveur si véritablement, 1820
Votre dédain fut juste autant que son estime :
C'est la même vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND, *à D. Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, Madame, impatients d'entrer...

D. ISABELLE

Il vaut mieux leur donner audience publique, 1825
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
Allons; et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté;
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense. 1830

1821. Carlos, devenu don Sanche, oublie volontiers ses rancunes; au reste, la récente conduite des comtes lui a rendu le pardon facile.

1822. *Sous une autre maxime*, c'est-à-dire à un autre point de vue. De sorte que c'est Carlos qui approuve le mépris qu'ils ont montré pour Carlos et qui les en remercie presque. Mais, dans l'intervalle, Carlos est devenu roi et le point de vue a changé. On est tenté de le regretter, car, enfin, alors qu'il se croyait encore le fils d'un pêcheur, il était grand par lui-même, il le sentait et le disait.

1828. *Tant d'heur*; voyez les vers 522 et 648.

1829. Mais s'estimera-t-il, lui, si heureux de perdre un fils ?

1830. « Carlos est roi d'Aragon, et peut épouser la reine de Castille. C'est le dernier coup de baguette, et tout le monde se retire content. Nous surtout, qui, sous l'apparence et la forme d'une aventure romanesque, avons eu le plaisir de voir se révéler peu à peu sous nos yeux une grande et belle âme, tendre, fière, honnête, bonne et généreuse, et qui ne sommes point fâchés, même par le moyen d'événements un peu invraisemblables, que ceux qui méritent le bonheur finissent par l'obtenir. » (E. Faguet, *Corneille.*)

APPENDICE

SUR LES SOURCES DE « DON SANCHE »

On lit, au début de l'*Examen* de *Don Sanche* : « Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole, intitulée *El Palacio confuso* ; et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de *Dom Pélage*. »

Pourquoi Corneille, qui d'ordinaire indique avec tant d'exactitude et même de complaisance les sources où il puise, est-il si sobre ici d'indications précises? A s'en tenir aux modèles qu'il cite, pourquoi n'en nomme-t-il même pas les auteurs? Le second de ces modèles, le roman français, est connu [1], trop connu pour la gloire de son auteur le sieur de Juvenel : c'est une de ces compositions prolixes de la première moitié du XVIIe siècle, semées d'aventures incroyables, coupées de récits parasites, et dont les romans de Mlle de Scudéry ne peuvent donner qu'une idée très embellie. Mais Corneille l'a lu et l'a mis à contribution : cela suffit pour qu'on essaye d'y retrouver non pas M. de Juvenel, mais Corneille lui-même.

I

Voici le titre exact du roman français de 1644, dont Corneille s'est souvenu dans la comédie héroïque de 1650 :

1. On le trouve à la Bibliothèque Nationale. *Inventaire* Y^2 387 ; et à l'Arsenal, 13863, BL. — Y^2 6821, — Y^2 2 vol. in-8°.

DOM PELAGE

OV

L'ENTRÉE DES

MAVRES

EN ESPAGNE

DÉDIÉ A MADAME

LA PRINCESSE

PAR LE SIEUR DE JUVENEL

A PARIS

CHEZ GVILLAVME MACÉ, RVE SAINT-JACQVES A LA PYRAMIDE

ET AV PALAIS

CHEZ JEAN PASLÉ, A L'ENTRÉE DE LA SALLE DAVPHINE, A LA POMME D'OR COVRONNÉE

Dans la dédicace à Mme la Princesse, l'auteur se donne comme une des créatures de M. le Prince, dont il regrette vivement la mort : il fait étalage de ses sentiments moraux et chrétiens : « J'ai puisé, dit-il, dans l'histoire générale d'Espagne la plupart des aventures qui le composent [ce livre], et ce qu'il a reçu de mon invention n'a rien de profond : l'amour y est chaste, et ses desseins légitimes : la vertu n'y parait jamais qu'avec applaudissement, et le vice y reçoit toujours ou la honte ou le châtiment qu'il mérite. »

Le privilège est du 10 décembre 1644 : l'achevé d'imprimer du 15 avril.

Livre I. — Dom Pélage, qui assiège les Maures dans *Gangas*, averti que le tyran Mugnuze a enlevé sa sœur *Ormisinde*, se lance à la poursuite du ravisseur, trouve sa *sœur évanouie* seulement parmi les cadavres de cavaliers

maures et chrétiens; elle lui raconte comment elle a été délivrée par un cavalier inconnu, qui a expiré, croit-elle, à ses yeux. Ce cavalier, transporté chez un vieillard, qui est venu rejoindre le roi et lui apporter la tête de Mugnuze, est Alphonse, fils du prince des Cantabres. Pendant sa convalescence il se fait raconter l'histoire de D. Pélage, fils d'un prince chrétien prisonnier d'un tyran et que sa mère Benilde confie au fidèle Oronte pour le faire nourrir dans un pays éloigné. Oronte donne l'enfant à une villageoise dont l'enfant vient de mourir presque aussitôt après sa naissance. C'est là que grandit l'enfant royal sous le nom d'Hydaspe, chez le paysan Hipparque : il ne peut se résigner à vivre dans cette basse condition, bien qu'il ignore sa naissance; il estime lâches les sentiments des autres enfants de sa condition et de son âge. « La guerre fut toujours l'objet qui chatouilla davantage ses espérances, comme le plus court chemin pour élever sa gloire à la grandeur qu'il s'était proposée, et l'exercice le plus conforme aux généreuses inclinations qu'il avait héritées de son sang. » Il va servir en France sous les enfants de Pépin le Gros, maire du Palais. A son frère, qui le rejoint et s'efforce de le ramener, il répond : « Le cœur me dit que je suis né pour quelque exercice plus noble et moins ravalé que l'agriculture »; il méprise cette naissance obscure, qui « empêche d'ordinaire les plus hautes vertus de s'élever de terre » et il aspire à la gloire. Touché, son frère l'approuve et le suit. Cependant le roi vrai père d'Hydaspe est mort dans sa prison, et l'usurpateur Vitiza triomphe, puis est vaincu lui-même, et détrôné. A ce moment, les deux frères, qui se sont illustrés en France sous Charles Martel, retournent en Espagne.

Livre II. — Le récit que Sigeric, ami de dom Pélage, fait à Alphonse est continué par la sœur de D. Pélage, Ormisinde, qui est venue remercier son sauveur. Après avoir fait parvenir à leurs pauvres parents deux mille ducats, les deux frères se mettent au service de Roderic, vainqueur de Vitiza, pour bâtir si fermement leur gloire et leur fortune que, quand ils viendront à publier la bassesse de leur origine, au lieu de leur nuire, elle ne serve qu'à faire estimer davantage leur vertu. Hydaspe prend le nom de Théobalde et passe pour un cavalier français. Sous ce nom il s'illustre par ses *exploits*, particulièrement près de Mérida, où il

rallie son armée prête à prendre la fuite, soutient, pendant plus de deux heures, avec une poignée d'hommes, les charges de l'ennemi, rend le cœur à tout son parti, donne le temps à ceux qui fuyaient de se rallier, et tout au contraire apporte tant de confusion dans l'armée ennemie qu'elle jette ses armes, se laisse massacrer sans résistance, ou se rend à merci [1]. Un vieux gentilhomme s'éprend d'amitié pour lui et veut lui donner sa fille. Théobalde doit avouer qu'il n'a rien de noble que le désir d'être vertueux; il cache son origine pour éviter le mépris que « cette honteuse tache » lui apporterait. Le vieux gentilhomme « ne laisse pas d'admirer la franchise et la candeur de cette belle âme, et de l'aimer autant, ignoble, que s'il eût tiré son origine du plus illustre sang de la terre [2] ». Il vante à sa fille son jeune ami : « Ses qualités suppléent avec excès au défaut de son sang. Il a le visage, les yeux, la taille et la majesté d'un prince extraordinairement bien fait, et si le dehors est si remarquable, son âme fait paraître tous les jours, dans la moindre de ses actions, des mouvements si libres et si généreux qu'ils répondent parfaitement à ces belles apparences. »

Mais, d'une part, sa fille Amalasonthe aime Sigeric et, de l'autre, Théobalde s'éprend de la princesse Godioze; il se le reproche : « Théobalde, se disait-il à soi-même, te connais-tu bien et sais-tu bien à quoi tu penses? as-tu perdu le souvenir de ta bassesse? n'es-tu pas le fils d'Hipparque, de ce pauvre homme à qui le souci de gagner sa vie et celle de tes frères donne tous les jours tant de peine? n'as-tu pas vécu parmi eux et passé les premières années de ta vie dans une obscure et honteuse nécessité [3]? » — « Hélas! Théobalde, ajoutait-il, que tu serais heureux si le ciel avait égalé ta naissance à tes hautes inclinations!... Toutefois, n'importe, Théobalde, que ta bassesse ne te rebute point : suis les généreux mouvements que cet illustre amour te donne, tente les plus grands hasards et les plus difficiles entreprises, fais des efforts si puissants que ton courage t'élève à la grandeur des rois, et force le ciel d'accorder à ta vertu les avantages qu'il a refusés à ta naissance. » Un hasard lui

1. *Voir le récit de* Carlos, scène III de l'acte I.

2. *C'est à peu près* ce que di[illegible] belle, vers 1690-1692.

3. Voir le monologue de l'acte II, scène III.

découvre l'amour mutuel de Sigeric et d'Amalasonthe : il n'a pas de peine à se sacrifier.

Livre III. — C'est dans un récit d'un personnage épisodique qu'on apprend la suite des aventures de Théobalde, toujours épris en secret de la princesse Godioze; nous savons « que sa passion s'était conduite avec tant d'adresse qu'elle n'avait point éclaté; mais qu'enfin un jour qu'il était devant la porte du palais royal, au milieu des courtisans de Roderic, un vieux laboureur, ayant fendu la presse, s'était venu jeter à son col, et l'embrassant avec une tendresse incroyable, l'avait nommé plusieurs fois son fils, et que Théobalde, malgré sa confusion et sa honte, n'avait pas laissé de l'avouer pour son père [1], mais qu'ensuite, désespéré de ce fâcheux accident, il était sorti le même soir de Tolède, laissant toute la cour abreuvée de son opprobre ». Puis, on découvre le secret de la naissance de Théobalde, on le rappelle, il revient, plein de douleur et de honte, ignorant encore le changement de sa condition; sa mère Benilde et sa sœur Ormisinde se jettent à son cou, et Roderic lui promet la main de sa nièce Godioze [2]. Le reste du livre expose : 1° les aventures de Cratile, frère de lait de Théobalde, après que celui-ci est devenu dom Pélage. Lui aussi, il aime en lieu plus haut que sa condition, et Asphalie, sœur de Sigeric, ne le décourage pas : « J'ai toujours mieux aimé la vertu sans noblesse que la noblesse sans vertu. Bannissez de votre esprit les inquiétudes et les soucis que vous donne à toute heure la mémoire de votre enfance; *si c'était une tache* [3], vos rares qualités l'ont bien effacée. » — 2° La conversion au christianisme et le martyre du prince de Thunes. — Ormisinde et Alfonse s'engagent mutuellement leur foi.

Livre IV. — On raconte longuement les exploits de D. Pélage, roi des Asturies, contre les Maures, et sa douleur quand les infidèles lui enlèvent la princesse Godioze.

Livre V. — Toujours désespéré, D. Pélage allège sa douleur en racontant l'histoire de son amour pour la princesse Godioze. Il s'est efforcé, puisque sa bassesse lui défendait

1. Voyez acte V, scène IV.

2. Cette reconnaissance, mal expliquée, et mal préparée, est expédiée en une page, mais l'auteur y reviendra.

3. C'est une tache chez Corneille aux yeux des comtes et même des reines. Voyez les vers 46, 1565, 1626.

de prétendre jamais à sa main, d'acquérir au moins son estime par ses grandes actions. Au moment de combattre il s'adresse à lui-même un discours qui a tout l'air (le style à part) d'un monologue de Corneille : « Prends garde à n'entreprendre rien de bas... Penses-tu bien satisfaire aux mouvements de ton illustre amour avec des actions communes?... Non, non, si tu veux que ton amour subsiste, donne-lui de quoi s'appuyer, et cherche cet appui dans ta valeur, que tu ne saurais pas trouver dans ta honteuse fortune... » Il emporte d'assaut Tanger, pénètre le premier par la brèche, et l'armée chrétienne y pénètre à sa suite [1]. Son retour est glorieux, mais il se défend d'aimer en lieu si haut : « J'avoue que la princesse a des qualités merveilleuses, et qu'il serait malaisé de voir jamais en un même sujet tant de grâces et de beautés assemblées; mais n'est-il pas vrai que pour oser l'aimer, outre la naissance qui doit égaler la sienne, il faut avoir des vertus approchantes de celles qu'on admire en elle? » Puis il avoue son amour : « Oui, j'aime la princesse; mon aveuglement est venu jusqu'à ce point, malgré la bassesse de ma fortune; mais qui pourrait la voir sans l'aimer? N'est-il pas vrai que la nature fit un effort pour la produire elle seule avec tous les ornements qu'elle partage à toutes les autres; que le Ciel s'est plu d'enrichir sa belle âme de lumières et de grâces toutes particulières, et qu'on ne voit point au reste de ses créatures, et qu'enfin c'est le chef-d'œuvre le plus rare et le plus merveilleux que plusieurs siècles aient su produire...[2]? » De son côté, Godioze se plaint de la Providence, qui donne aux uns les vices de l'âme avec la grandeur de la naissance, aux autres une âme illustre avec une fortune basse. (Il y a là entre Godioze et Asphalie des entretiens qui rappellent ceux de D. Isabelle et de Blanche; d'autre part, Godioze croit Théobalde amoureux d'Asphalie, d'où des dialogues assez semblables à ceux de D. Isabelle et de Carlos, suspect d'aimer D. Elise.)

Quand Godioze apprend indirectement l'amour de Théobalde, elle s'en offense d'abord. Elle s'apaise quand il sauve la vie à son frère Roderic, menacé par une conjuration. Mais une fâcheuse aventure semble renverser la fortune du

1. *Corneille a fondu en un seul deux récits.*

2. Voir acte II, scène II, etc.

favori. Ici, Théobalde fait lui-même le récit qui avait déjà été fait indirectement au troisième livre :

« Un jour que j'étais devant l'entrée du palais royal, au milieu d'une foule de courtisans qui suivaient ma faveur, un vieux paysan m'envisagea de loin, et, fendant la presse, se vint jeter à mon col, les yeux baignés de larmes. On le voulut repousser; mais il s'attacha si fermement à moi, qu'à moins de le mettre en pièces, il n'était pas possible de l'en arracher. Bien que cette nouveauté me surprît, si est-ce que mon étonnement ne fut pas si grand que celui des autres. Je connus aussitôt d'où procédait sa tendresse; je connus, dis-je, que c'était Hipparque, ce bon vieillard qui m'avait nourri parmi ses autres enfants, et que j'estimais alors mon père. Ainsi j'empêchai qu'on ne l'outrageât; et ce bon homme, reprenant haleine : « O mon fils, s'écria-t-il, est-ce vous? est-il possible que je vous trouve environné de tant de pompe? O mon fils, ne me rebutez point, ne refusez point de me reconnaître, souffrez que j'achève à vos pieds le reste de mes jours; je suis votre père, le sang ne vous émeut-il point? Mon fils, souffrez que je vous embrasse. » J'interrompis à même temps ce bon vieillard, et, contre l'opinion de tous les assistants, qui s'imaginaient que j'allais le désavouer et possible le maltraiter : « Oui, mon père, lui dis-je en le baisant, je vous reconnais. » A peine eus-je proféré ces trois ou quatre mots que la confusion me ferma la bouche. »

Craignant le courroux de Godioze, lorsqu'elle apprendra qu'il est le fils d'un misérable laboureur et qu'il a passé ses premières années « dans une obscure et honteuse nécessité », il quitte Tolède. Cependant, le vieillard Hipparque se fait reconnaître d'Oronte, des mains de qui sa femme avait reçu Théobalde pour le nourrir. C'est la seconde reconnaissance de l'acte V [1]; mais Corneille n'en a pris que l'idée; tous les détails qu'il imagine sont différents de ceux qu'a imaginés le sieur de Juvenel : il suffit d'observer que le vieillard, dans le roman, loin d'être prisonnier, prend l'initiative d'une double révélation près d'Oronte (D. Raimond) et de la reine Benilde (D. Léonor). D'ailleurs, il sait qu'il n'est pas le père de Théobalde, et cela suffirait à changer le caractère du coup

1. On la trouvera dans le Corneille des Grands Écrivains, t. V, p. 489.

de théâtre qui fait reconnaître en celui-ci le prince dom Pélage. Chacun admire le prodigieux changement de la fortune de Théobalde. Mais, rappelé sans être instruit de rien, celui-ci revient avec confusion. Reconnaissance, larmes, baisers maternels, promesse de la main de Godioze. Mais l'invasion des Maures suspend leur union.

Livres VI, VII et VIII. — Série d'aventures qui ne semblent plus avoir rien de commun avec *Don Sanche*. Godioze délivrée raconte ses malheurs. Triple mariage : Pélage et Godioze, Alfonse et Ormisinde, Cratile et Asphalie.

II

On le voit, à ce roman médiocre et confus Corneille a pris autre chose que « la double reconnaissance qui finit le cinquième acte » : l'analyse des sentiments de ce soldat d'aventure, qui se sent « généreux » par l'âme et croit ne pas l'être par la naissance, son amour pour une princesse dont il se juge indigne, ce sont là des traits qui n'étaient pas dans le modèle espagnol. On ne s'en était point assuré jusqu'à présent, du moins en France. Désireux de rapprocher la comédie espagnole du roman français, je l'ai cherchée sans grand espoir, je l'avoue, car M. Marty-Laveaux, animé du même désir, déclare avoir vainement parcouru les bibliothèques de Paris et n'avoir rien découvert, malgré les recherches les plus persévérantes. Ce qui releva mon courage, ce sont les assurances que me donna l'un des hommes les plus au courant des choses d'Espagne, M. Mérimée, professeur de langue et de littérature espagnoles à la Faculté des lettres de Toulouse. A ma connaissance, me disait-il, *El Palacio confuso* a été publié au moins cinq fois, dont trois antérieurement à 1651.

1° *Parte veintiocho de Comedias de varios autores,* por P. Blusón, impresor de la Universidad, año de 1634. Huesca, A costa de Pedro Escuez, mercader de libros, 8°.

2° Autre édition du précédent, formant le tome 28 des *Extravagantes* de Lope. Zaragoza, 1639, in-4.

3° *Parte 24* (*veinticuatro*) *de las comedias de Lope de Vega; Madrid,* 1640, in-4.

4° *Une suelta* ou isolée citée par la Barrera, dans la Bio-

graphie de Lope (Obras de Lope de Vega de la Real Academia, t. I, p. 461).

5° *Parte veintiocho de comedias nuevas de los mejores ingenios de esta corte*, par Joseph Fernandez, de Buendia. Madrid, 1667, in-4.

Quelques-unes de ces éditions étaient mentionnées dans la *Bibliographie cornélienne* de M. Picot, publiée quatorze ans après le *Corneille* de M. Marty-Laveaux; mais, lui non plus, M. Picot ne les avait pas tenues entre les mains, et c'est à tort qu'il donne l'édition de 1639 pour la première. Plusieurs jours de loisir s'offrant à moi, j'essayai d'être plus heureux. Je ne trouvai rien à la Bibliothèque Nationale. Mais à l'Arsenal je découvris un volume portant au dos :

COMEDIA DE VEGA

P. 28.

A. 12 216. B. L.

Le titre général manquait, mais la « licencia » de la première page était datée de Huesca, 6 avril 1633. De la page 65 à la page 88 s'étendait une pièce qui portait ce titre particulier :

EL PALACIO CONFUSO

COMEDIA

FAMOSA

DE LOPE DE VEGA CARPIO

REPRESENTOLA VALLEJO [1]

HABLAN EN ELLA LAS PERSONAS SIGUIENTES

Livio, y Floro	El cõde põpeyo	Elena
El Duque	Un noble	Un Governador
Octavio	Carlos	Arnesto
La Reyna	Varlovento	Un Secretario
Porcia	Enrico	Lisardo, labrador.

1. *C'est le nom de* l'acteur principal. Le volume est un in-4° de 251 pages.

MM. de Bornier et Bonnefon, avec une obligeance dont je garde le souvenir, voulurent bien me confier le précieux volume : je le confiai à mon tour à mon ami M. Maurice Roques, professeur au lycée Condorcet; c'est à lui que je dois l'analyse, les citations et traductions qui vont suivre.

« Au début de la pièce de Lope de Vega, Livio, arrivant à Palerme, a trouvé la ville en fête. Son ami Floro lui explique que la reine Matilde doit en ce jour, suivant la coutume établie autrefois par les Normands, choisir un époux parmi ses sujets, nobles ou plébéiens. Le roi Edouard, oncle de Matilde, avait eu deux fils jumeaux; mais la reine, dans la crainte de rivalités entre les deux frères, avait fait disparaître l'un d'eux dès sa naissance et l'avait confié secrètement à un paysan. Le roi, qui pratiquait l'astrologie, ayant cru lire dans les astres que son autre fils serait un cruel tyran, l'avait fait jeter dans la mer, enfermé dans un coffre.

La reine, accompagnée de sa confidente Porcia, vient prendre place sur son trône. Le duc Federico, le comte Pompeyo, un noble sont assis sur un banc à sa gauche. Les autres personnages sont debout à droite. Un soldat de fortune, accompagné de son valet Varlovento [1], qui est le *gracioso* de la pièce, veut s'asseoir avec les nobles, qui le repoussent. C'est à cette scène que Corneille a emprunté, ainsi qu'il le dit dans l'*Examen* de sa pièce, ce qu'a de fastueux son premier acte. Mais ses emprunts se réduisent à très peu de chose. A part cette situation romanesque d'une reine qui doit choisir un époux et dont les préférences vont à un brave guerrier sans naissance, Corneille n'a pris à Lope que ce beau mouvement :

> Eh bien, seyez-vous donc, marquis de Santillane,
> Comte de Peñafiel, gouverneur de Burgos.
> Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?

Mais combien il est plus vif, plus passionné et plus castillan, par la pompe et l'emphase, que le modèle espagnol : « Assieds-toi, Carlos, car je t'anoblis.... Sois marquis de Terranova. »

On peut rappeler encore quelques vagues réminiscences. La reine, qui déclare (acte I, sc. II) qu'elle s'impose *la plus dure des gênes*, abrège les plaintes de Matilde.

1. *Terme de marine* qui signifie le lieu d'où souffle le vent.

« Certes, comte Pompée, cette cérémonie est barbare autant que pénible. La femme, dont la faiblesse est, par nature, modeste et pudique, doit se contraindre ici à dire publiquement qui il lui plaît de se donner pour maître! O loi importune, ceux-là seuls peuvent te suivre qui ignorent la politesse! »

Le débat s'engage à peu près de la même manière dans l'une et l'autre scène :

Corneille :

Tout beau, tout beau, Carlos! d'où vous vient cette audace?

Lope :

« Il n'y a point ici de place pour vous, soldat! C'est de l'autre côté qu'il faut vous tenir. »

Et un peu plus loin :

Corneille :

Un soldat bien remplir une place de comte!
— Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte;
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.....
On m'appelle soldat, je fais gloire de l'être.
. . . . . .
Se pare qui voudra du nom de ses aïeux :
Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux;
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
Et suis assez connu sans les faire connaître.
Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits :
Ma valeur est ma race et mon bras est mon père.

Lope :

« Si vous avez su m'appeler soldat, comte, comment ne savez-vous pas que je suis noble? Le premier soldat venu peut à l'occasion acquérir noblesse et blason honoré : que sera-ce donc d'un vaillant soldat tel que moi? Les plus grands hommes sont fils de leurs œuvres : et puisque les miennes sont telles, je ne veux point de votre blason. Je suis maintenant le fils de mes pensées, et si noble que j'élève jusqu'aux cieux, au-dessus de la région des vents, l'édifice de mes rêves. C'est la valeur qui fait les nobles et point n'est besoin d'autre examen, que de considérer comment l'homme agit, sans rechercher comment il est né. »

Le Carlos de Corneille raconte sobrement ses exploits; il a sauvé l'étendard de Castille, il est monté le premier sur les murs de Séville, comme celui de Lope a planté le drapeau sur les remparts de Casano; et comme celui-ci rappelle fièrement qu'il a eu pour témoins de ses vaillantes prouesses ceux qui aujourd'hui lui refusent le droit de s'asseoir, le nôtre s'écrie :

> Tel me voit et m'entend et me méprise encore
> Qui gémirait sans moi dans les prisons du More.

Mais Corneille a supprimé tout le récit de l'enfance du héros (qui peut se dire fils de la mer comme Vénus!) et celui du combat victorieux qu'il livra à une sorte de Goliath calabrais, le tout d'un style empanaché d'étonnantes métaphores. Les turlupinades, souvent plaisantes, du bouffon Varlovento, qui donnait du courage à son maître avec le contenu de son bissac, et qui lui fabrique une généalogie burlesque, ont également disparu. Corneille n'a gardé que les plaintes des nobles :

> Oui mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités;
> Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

Lope :

« Madame, si votre Altesse ne garde pas les droits des hommes de qualité, elle décourage et annihile la noblesse de ce royaume. »

Il y a aussi quelque ressemblance entre ces vers :

> Il (le roi) se fût acquitté de ce qu'il vous devait
> Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
> Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne;

et ce passage de Lope :

« Je n'hériterais pas des dettes du roi mon oncle?... Non seulement je puis, mais je dois, pour être juste, donner à un brave soldat la récompense qu'Edouard lui eût accordée, s'il eût vécu. Ainsi, quoique ce siège vous appartienne (à vous, Duc), c'est moi qui garantis son honneur. Acceptez pour cette fois cette garantie : passez à ce banc, marquis. »

Le poétique rameau fleuri que la reine remet à Carlos est *devenu dans* Corneille une simple bague; mais ici au lieu de *réserver ce prix* à son vainqueur, il garde le rameau pour lui.

« Donne toi-même ce rameau fleuri à l'homme qui doit régner et vaincre : ainsi la honte ne me donnera plus de nouvelles couleurs [1].

— Madame, donneras-tu la main à celui à qui je donnerai ces fleurs ?

— Oui.

— Eh bien que tous sachent maintenant que l'homme qui les mérite, le seul qui en soit digne, c'est le marquis.

— Quel marquis ?

— Moi. C'est à moi-même que je les donne. Roi pour roi, que Carlos le soit. »

A partir de ce moment, Corneille revient à l'intrigue assez compliquée qu'il expose dans son argument, et renonce à suivre la fable plus amusante que vraisemblable de l'auteur espagnol, que l'on peut résumer ainsi.

Le nouveau roi se révèle tout d'abord comme un despote vindicatif. Il exile en bloc toute la noblesse qui a voulu s'opposer au choix de la reine, et celle-ci ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle s'est donné un maître. Elle s'avise alors, de concert avec le comte Pompée, d'un artifice qui va, pour nous servir d'une expression de Corneille, ériger Carlos en roi de comédie. Le comte amène un paysan du nom de Enrico, qui ressemble trait pour trait à Carlos. La seule différence est un signe sur la main. Il est convenu que ce ménechme de Carlos jouera son rôle quand le roi sera endormi. Il s'occupera à défaire au gré de la reine tout ce que Carlos aura commandé ou ordonné. Il rappelle les nobles, désarme le peuple, révoque le secrétaire, le capitaine des gardes, et le gouverneur, qu'il remplace par Otavio, le Comte et le Duc ; et déclare que s'il paraît, dans la suite, vouloir revenir sur ces actes et prendre des mesures de rigueur, on ne devra tenir aucun compte de ce changement. Ajoutons que Enrico aime Elena, suivante de la reine, et que Carlos recherchait Porcia. On voit dès lors les complications de toute sorte, les contradictions étourdissantes, les bizarres quiproquos produits par l'apparition et la disparition successive des deux rois, jusqu'au moment où la reine juge que la punition de Carlos, qu'elle aime malgré tout, a suffisamment duré. Rappelons pour mémoire les mésaventures de Varlo-

1. Marquis, prenez ma bague, et donnez-la pour marque
Au plus digne des trois que j'en fasse un monarque

vento, à qui le vrai Carlos octroie deux mille ducats de rente pour ses bons services, tandis que le faux Carlos veut le payer en coups de corde.

Carlos, après cent démentis qui l'irritent, finit par croire, comme tous ceux qui ne sont pas dans le secret, qu'il a véritablement perdu la mémoire et que le ciel a voulu punir en lui l'orgueil d'un nouveau Nabuchodonosor. Découragé et dépité, il renonce de lui-même à sa royauté malencontreuse.

Mais la reine lui réserve encore une triple épreuve. Elle se propose d'abord de faire apparaître devant lui son sosie; et Carlos croit voir une ombre venue de l'autre monde pour lui reprocher ses fautes. Ensuite elle tient conseil et donne audience en sa présence, et toutes ses paroles, toutes ses décisions ont quelque chose d'humiliant pour le roi détrôné. Enfin elle lui fait assigner un rendez-vous de nuit sous le balcon de Porcia, dont elle tiendra la place. Carlos croit d'abord parler à Porcia et s'exprime de telle façon que Matilde ne peut plus douter de son amour et de son repentir. Matilde pourrait se contenter d'un aveu d'autant moins suspect que Carlos ignore sa présence; mais elle veut se persuader qu'il a pu la reconnaître à la voix et déguiser ses sentiments. Cette scène est un de ces imbroglios dans le goût espagnol, où l'auteur dépense beaucoup d'esprit à prolonger outre mesure une équivoque plus ou moins piquante. La scène de Dorante avec Clarice et Lucrèce (acte V, sc. VI du *Menteur*) présente quelque analogie avec celle-ci.

Quand cette situation a produit tous ses effets, il ne reste plus qu'à mettre les deux rois intermittents en présence l'un de l'autre. L'arrivée du paysan Lisardo, qui vient réclamer son fils adoptif Enrico amené à la cour par le Comte, et qui croit le reconnaître dans la personne du roi Carlos, met celui-ci sur la voie de l'intrigue dont il a été dupe. Il va lui-même chercher Enrico dans la chambre où il se cache : mais Enrico s'obstine à jouer son rôle de roi, tant que la reine ne l'a pas relevé de sa consigne. Matilde s'amuse quelque temps de leurs débats et feint elle aussi de prendre Enrico pour Carlos. Le brave Varlovento est le seul qui reconnaisse son maître. Il lui donne le conseil de demander pardon à la reine. Carlos se jette aux pieds de Matilde, qui se laisse enfin toucher.

La pièce se termine par une double reconnaissance. Carlos *et Enrico sont*, ainsi qu'on s'en doutait, les fils jumeaux du

roi Edouard. Ainsi se dissipe la confusion qui a mis le *Palais à l'envers*.

On voit, par cette courte analyse, que Corneille ne doit en réalité à Lope de Vega que la brillante situation du premier acte et l'idée d'un fils de roi qui passe pour le fils d'un pêcheur. Il est vrai que ce ne sont pas les moindres ornements de *Don Sanche d'Aragon*. »

III

Reste la question de l'authenticité, que je n'ai pas la prétention de résoudre ici ni même de traiter à fond. J'indiquerai seulement dans quels termes elle se pose.

Dans le *Catálogo alphabético de las comedias*, qui fait partie de son *Theatro hespañol* (Madrid, 1785, in-16, p. 137), la Huerta a soutenu qu'il y avait deux pièces intitulées *El Palacio confuso*, l'une de Lope, l'autre de Mira de Mescua; et, dans une préface citée par Hartzenbusch au tome IV de son *Calderon*, il a déclaré n'avoir pu lire que la seconde.

Ce Mira de Mescua ou Amescua (1570-1635), originaire de Cadix, où il fut archidiacre de la cathédrale, habita Naples, près du comte de Lemos, et Madrid, où il mourut chapelain de Philippe IV. Ami de Lope, de Guilhem de Castro, de Cervantes, il n'est pas leur égal. Au reste, il n'est pas facile de l'étudier, du moins en France, car on assure que ses œuvres, éparses en divers recueils, n'ont jamais été réunies. Il était poète dramatique à la fois et poète lyrique.

Les deux pièces existent-elles conjointement ailleurs que dans l'imagination de la Huerta? Dans ses *Geschichte des spanischen National-dramas*, Leipzig, Brockhaus, 1890, 2 in-8, Adolf Schœffer croit que la Huerta se sera trompé ou aura été trompé par quelque indication inexacte [1]. Mais son

1. « Mira de Amescua : *El Palacio confuso*. In der Vorrede zu seinem *Teatro español* spricht García de la Huerta von Corneille's *Don Sanche d'Aragon* als Nachahmung des Mira de Amescua'schen, *El palacio confuso*, Knüpft aber hieran die auffalende Bemerkung : « In Wahrheit gibt es eine andere Comödie gleichen Titels von Lope de Vega, deren Ernerbung mir jedoch nicht möglich wor. » Es ist nun die Frage, ob sich Huerta nicht einfach durch den Medel'schen Katalog, den er so gründlich ausschrieb, hat irreüfhren lassen (war wahrscheinlich ist) oder ob wirklich eine Comödie existirt welche von det heute bekannten abweicht. » (T. I, p. 319, et non 320, comme l'indique à tort la table, où d'ailleurs les deux noms de Lope et d'Amescua sont indiqués pour cette même pièce sans préférence.)

erreur a fait loi. Ticknor (*History of spanish literature*, London, Trübner, 1863, 3 in-8, t. II, p. 329-330) adjuge sans discussion *el Palacio confuso* à Mira de Amescua : « His « Palace in confusion » is the groundwork of Corneille's « Don Sancho of Aragon ». Baret (*Histoire de la littérature espagnole*, Dezobry) répète : « On a de Mira de Mescua.... le *Palacio confuso*, comédie du genre héroïque, d'où Corneille a tiré la plus grande partie du premier acte de *Don Sanche d'Aragon*. » Il est clair que Baret n'a jamais jeté les yeux sur *El Palacio confuso*, car ce n'est pas une « comédie du genre héroïque », et l'on a vu que Corneille était loin d'avoir tiré de l'espagnol « la plus grande partie » de son premier acte.

Au contraire, la Barrera, Schack (*Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. II, p. 369 et supplément, p. 44), Wilhem Hennigs (*Studien zù Lope de Vega*, simple catalogue, dissertation de Gœttingue) tiennent pour Lope. Don Ramon de Mesonero Romanos, dans la *Biblioteca de los autores españoles*, ne se prononce pas : dans le catalogue des œuvres de Lope de Vega, il inscrit : *El Palacio confuso*, en ajoutant prudemment : *ó Mira de Mescua*. Au tome II, dans la notice consacrée à « el Doctor Mira de Mescua ó de Amescua », il est plus net, et c'est du côté de celui-ci qu'il se range. Enfin, Schaeffer, déjà cité, sans rien affirmer avec plus de précision, nous met sur la voie d'une hypothèse qui expliquerait et concilierait tout : le premier acte d'*el Palacio confuso* lui semble digne de Lope (et c'est le seul qu'ait imité Corneille); mais les actes suivants ne lui sauraient plus être attribués (et l'on a vu que Corneille n'y a rien pris). Il ne propose pas de solution [1], mais on croit deviner celle à laquelle il se rallierait : Amescua

1. « *El Palacio confuso*, das Vorbild von Corneille's *Don Sanche d'Aragon*, eine geistreiche, aber höchst verwickelte « Comödie der Irrungen » — der als Landmann erzogene Zwillingsbruder und Doppelgänger eines tyrannischen Königs neutralisirt mit Hülfe der Königin alle dessen Handlungen — wird in manchen Drucken dem Lope de Vega *zu geschrieben*, Der erste Act könute *allen falls dieser* Voraussetzung ents*prechen, aber die* beiden andern Acte — und damit wohl das ganze Stück — dürften eher unserm Mira de Amescua gehören, welcher im 28. Bande der *Comedias nuevas escogidas* und in Einzel drucken als Verfasser angegeben wird ». Voir Schaeffer, t. II, p. 305 à 323. Dans un compte rendu de Stiefel (*Literaturblatt f. german u. rom. philol.*, n° 1, 1895) ce critique discute l'attribution par Schaeffer du *Palacio confuso* à Mira de Amescua.

fut non seulement l'ami, mais le collaborateur de Lope : ce que le maître a commencé, le collaborateur, avec la modestie d'un disciple, a pu l'achever et le gâter en l'achevant. Il est dommage que tous deux soient morts en 1635, à la veille du *Cid*; si Lope était mort laissant sa comédie incomplète, si Amescua lui avait survécu, on conjecturerait, sans invraisemblance, soit que Corneille a connu seulement l'ébauche du maître, soit qu'il a volontairement négligé l'amplification dramatique du disciple.

Le problème reste problème : je ne désespère pas de le résoudre prochainement. M. Picot croit pouvoir être plus affirmatif : « Comme cette pièce, écrit-il, figure dans les œuvres *authentiques* de Lope de Vega, il n'est pas douteux qu'elle ne soit de lui. » Ne transformons pas si vite les probabilités en certitudes. Je pourrais être plus affirmatif encore que M. Picot, puisque j'ai lu la pièce, et que je l'ai lue dans un recueil où elle est donnée à Lope, alors que d'autres pièces, à côté d'elle, sont données à des auteurs différents [1]. Mais, si j'avais été tenté de formuler une conclusion prématurée, l'avis du sage et docte M. Mérimée eût suffi à me mettre en garde contre l'enthousiasme intempérant de la découverte. L'attribution du *Palacio confuso* à Lope dans l'édition de Huesca ne prouve pas grand'chose, me disait-il. Les éditeurs de l'époque mettaient leur marchandise, avec un sans-gêne incroyable, sous le nom du « Fenix de los Ingenios », surtout en Aragon, en Catalogne et dans les provinces auxquelles ne s'étendaient point les privilèges concédés en Castille. Nous en avons un exemple tout cornélien pour la *Verdad sospechosa* [2]. A moins donc de rencontrer chez les contemporains ou dans l'œuvre elle-même un renseignement inattendu, il faut s'en tenir le plus souvent aux indications puisées dans le caractère de l'œuvre, les procédés employés, le style, etc. Ce qui rend la chose plus difficile, c'est que presque tous les dramatiques espagnols du XVIIe siècle se conformaient à un type courant et banal (que Lope surtout avait contribué à mettre à la mode), et qu'il

1. Le volume contient douze pièces, dont sept de Lope, cinq de don Pedro Cuello, don Pedro Calderon, don Diego Ximenez de Anciso, doctor Juan Perez de Montalvan, Luys Velez de Guevara.

2. Voir notre édition du *Menteur*, Introduction.

faut y regarder de bien près pour retrouver sous le patron ou la phraséologie habituels quelques traits originaux.

Quoi qu'il en soit, ce sera simplifier la tâche de ceux que tenterait cette étude délicate, que citer ici dès à présent les fragments du *Palacio confuso* traduits ou cités par nous.

IV

FRAGMENTS TRADUITS OU CITÉS [1]

REYNA

Por cierto, Conde Pompeyo,
Que esta ceremonia es
Barbara, si rigurosa!
La muger, cuya flaqueza
Tiene por naturaleza
Ser honesta y vergonçosa,
Se ha de obligar a dezir
En publico, qual le agrada
Para dueño; o ley cansada,
Solo te pueden seguir
Los que ignoran pulicia!
. . . . . .
Sentaos los Grandes. .

DUQUE

Devemos
Obediencia, amor y fè.

(*Sientase el Duque, el Conde, el Noble, y vase Carlos a sentar.*)

DUQUE

Aqui no teneys lugar,
Soldado, en el otro lado
Aveys de estar.

CARLOS

Si soldado
Me aveys sabido llamar,
Cómo, Conde, no sabeys
Que soy noble?

1. *On a conservé* l'orthographe du XVIIe siècle.

DUQUE

Esta arrogancia
Es hija de la ignorancia;
Soldado, no porfieys,
Passad a vuestro lugar.

CARLOS

No soy necio, ni porfio;
El lugar que es noble es mio,
Si este es noble, aqui hé de estar.
Qualquier soldado adquirió
Nobleza y blason honrado,
Pues que ha de hazer un soldado
Tan valiente como yo!
Hijos de sus obras son
Los hombres mas principales,
Y con ser mis obras tales,
Oy no quiero esse blason.
Hijos de mis pensamientos
Soy agora, y noble tanto,
Que hasta los cielos levanto
Maquinas sobre los vientos.
El valor los nobles haze,
Y assi por examen sobra
Mirar como el hombre obra,
Y no mirar como nace.
. . . . . .
Si atencion, Reyna, me dieres,
Lo que sé de mi diré.

REYNA

Oye, Porcia, este es el hombre
Que te he dicho tantas vezes.

PORCIA

Grande reprehension mereces :
Mira tu fama, y tu nombre,
Sujeta essa inclinacion.

REYNA

Me arrebatan las estrellas
El alma.

PORCIA

No fuerçan ellas
Las almas que libres son.

CARLOS

La piedad de un pescador
De essas playas me han criado,
Que los cielos rigurosos
Aun el padre me negaron.
Como se cuenta de Venus,
Podrè dezirte que traygo
Origen del mar; mis padres
Son sus olas, y peñascos.
A ser barbaro, o gentil,
Pensara, como Alexandro,
Que Jupiter me engendró,
Dios de los truenos y rayos.
Como Romulo naci,
Y entre los redes y barcos,
Insidias de lienço y aya
Contra pezes argentados.
Solo a los pezes del signo
Dava mi ambicion assalto,
Trepando esferas y cielos
Pensamientos soberanos.
Niño penetrava el mar,
Y de mi no se ha librado
El coral que nace verde,
Muere rojo, y vive blanco.
Calè sus senos obscuros,
Dando treguas con mis braços,
A las batallas civiles
De los delfines bizarros.
Glovos de nieve formava
Entre los azules campos,
Adonde forman los vientos
Promontorios de alavastro.
Creci, y crecieron con migo
El valor, y animo tanto,
Que no caviendo en la esfera
De prudentes y templados,
Rompian por dilatarse
A estremos de temerarios,
Que el valor, sin este estremo,
Ni es famoso ni es honrado.
A la guerra me enclinè,
Que su opinion y mi braço,
Es el crisol, que examina
Los pensamientos mas altos.
Segui con animo noble

Las vanderas de Eduardo,
Quando en la fertil Calabria
Venció a los Napolitanos.
El primero fuy, el primero
Que en el muro de Casano,
Trepando por una pica,
Un tafetan encarnado
Por vandera tremolé.

. . . . . .

Testigos son deste caso,
Los que el asiento me niegan.....

. . . . . .

Mi principio, Reyna, es este,
Este es el caudal que alcanço,
Ni soy mas, ni tengo mas,
El mundo me llama Carlos;
Los soldados, el prodigio;
El cuerdo, los cortesanos:
Estos me llaman pleveyo,
Y yo tu hechura me llamo.....

REYNA

Mis pensamientos se inclinan
Prodigiosamente a Carlos;
Sin que pueda sugetarlos
La razon, sueltos caminan
Sin freno; Porcia, que harè?

PORCIA

Vencerte, y considerar
Que eres Reyna, y has de dar
A Sicilia Rey, que estè
De todos bien admitido;
Corrige el gusto a tus ojos,
No te entreguen tus antojos
A un hombre no conocido.

REYNA

Sientate, Carlos, que yo
Instituyo en ti nobleza.

CARLOS

Viva, Señora, tu Alteza
Los años del fenix!

(*Vase a sentar.*)

REYNA

Sientate, Carlos, que yo
Instituyo en ti nobleza.

. . . . . .

DUQUE

Señora, si vuestra Alteza
A los Títulos no guarda
Sus derechos, acobarda
Y aniquila la nobleza
De su reyno.

REYNA

Yo no heredo
En aqueste reyno mio
Las deudas del Rey mi tio?
Siendo assi, no solo puedo,
Sino devo, con derecho,
Dar a un soldado gallardo
Las mercedes que Eduardo
Viviendo le hubiera hecho:
Y ansi, aunque esse asiento es
Vuestro, honor yo le fio:
Tomad esta vez el mio.
Passad al banco, marques.
. . . . . .
Marques sois de Terranova.

CARLOS

Competir, Señora, puedes,
En magnifico blason,
Con Alexandro, pues son
Mas prodigas tus mercedes.
Como es tu deidad sagrada
Imagen de Dios, tambien
Le imitas haziendo bien,
Y en hazer algo de nada.
Beso mil vezes tus pies:
Tu reyno exceda a este mar;
Cavalleros, den lugar.

CONDE

En hora buena, marques.
(*Sientase.*)
. . . . . .

REYNA

Dà tu este ramo de flores
Al varon que reyne y vença,
Para que assi la verguença
No me dé nuevos colores
. . . . . .

CARLOS

Señora,
Daras la mano al que aqui
Diere yo estas flores?

REYNA

Si.

CARLOS

Pues sepan todos agora,
Que el que mas las mereciò
Y el que digno dellas es,
Es solamente el marques.

DUQUE

Que marques es esse?

CARLOS

Yo.
A mi mismo me las doy.
Rey por rey, Carlos lo sea.

V

« On serait tenté de croire, en lisant les premières lignes de l'argument de *Don Sanche d'Aragon* et certains détails qui s'y rencontrent un peu plus loin, que cette pièce est fondée sur une donnée historique[1]. Corneille raconte sous une forme tout à fait précise et affirmative, de nature à faire illusion, que « Don Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses états par la révolte de don Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avait plus sous son obéissance que la ville de Calatayud et le territoire des environs », lorsque la reine Léonor, sa femme, lui donna le fils qui sera le héros du drame, et dont la reconnaissance a lieu « après la chute de la tyrannie de Don Garcie et de Don Ramire son fils, tués en la prise de Jaca ». Pourquoi ce luxe de noms propres et cette apparence d'exactitude, d'ailleurs inutile à l'intelligence de l'œuvre du poète? N'aurait-il point emprunté à quelque chroniqueur ces faits destinés à encadrer une intrigue romanesque et à lui imprimer un caractère de réalité?

1. Cette note sur l'argument de *Don Sanche d'Aragon* est de M. Roques.

Cependant il n'en est rien. Tout cela est de pure invention, ainsi que Corneille le déclare d'ailleurs en tête de l'examen de sa pièce; et l'on ne trouve rien dans les vieux historiens qui ressemble de près ou de loin à cette histoire supposée. En effet il ne saurait être question ici que de Ferdinand, infant de Castille, frère du roi Henri III, régent de Castille pendant la minorité de Jean II et roi d'Aragon (1412-1416) sous le nom de Ferdinand Ier. Il n'existe après lui d'autre Ferdinand d'Aragon que le mari de la grande Isabelle de Castille. Or voici ce que l'histoire nous apprend de plus saillant sur ce prince dont Corneille a emprunté le nom.

Il est bien vrai qu'avant d'être appelé au trône d'Aragon, à la mort du roi Martin, Ferdinand avait fait la guerre contre les Mores et qu'après la victoire d'Antequera, il était entré vainqueur dans Séville (v. *Don Sanche*, I, 3); il est vrai aussi qu'il comptait parmi ses compagnons un brave soldat du nom de don Sanche; mais celui-ci, loin d'être un fils de roi secrètement élevé par un pêcheur, n'était autre qu'un prélat guerrier, don Sanche de Rojas, évêque de Palencia et plus tard archevêque de Tolède.

Don Fernand, désigné pour régner en Aragon par le libre choix des Cortès du pays, comme neveu du roi Martin par sa mère Léonor de Castille, reçut l'hommage des seigneurs aragonais, à l'exception du seul comte d'Urgel; mais loin d'être expulsé par lui de ses états, comme le don Fernand de Corneille par ses vassaux rebelles, il lui fit une guerre heureuse, s'empara de sa personne, et l'envoya captif à Ureña en Castille, puis à Jativa, dans le royaume de Valence, où il mourut. Ferdinand, réputé pour sa justice, sut maintenir l'ordre et la paix intérieure dans les royaumes d'Aragon et de Castille. Il mourut de maladie à Igualada, comme il se rendait dans ce dernier pays pour le détacher de l'obéissance à l'antipape Benoît XIII. Nous voilà donc bien loin des tristes aventures dont Corneille accable son Fernand d'Aragon.

Le souvenir de ses vertus royales fit que son fils lui succéda sans encombre. « *Fue recibido por rey y señor... sin contradiccion alguna.* » Don Ferdinand eut encore deux filles et trois fils, dont l'un se nommait Don Sanche comme le héros de Corneille; mais il mourut un peu avant son père. *Aucune des filles* de Ferdinand ne porta le nom d'Elvire.

Voilà ce que nous trouvons au sujet de ce règne dans la

Crónica de Juan II, attribuée à Fernand Perez de Guzman, et dans les *Generaciones y Semblanzas* de ce Plutarque espagnol. Corneille a-t-il eu connaissance de ces écrits? On n'oserait l'affirmer. Mais il lisait, comme le prouve la préface du *Cid*, l'Histoire du P. Mariana, qui résume les ouvrages antérieurs. Il faut avouer qu'il ne s'est guère mis en peine, dans cette circonstance, du respect dû à la vérité historique, dont l'appui, dit-il à M. de Zuylichem, est nécessaire à la tragédie; mais dont il a cru pouvoir se passer, dans le dessein qu'il avait formé de composer un poème d'une espèce toute nouvelle. Il a donc fabriqué de toutes pièces un chapitre de l'histoire d'Aragon. »

VI

Il me semble qu'on peut se rendre bien compte maintenant de la façon très ingénieuse dont Corneille compose une « comédie héroïque ». Dans la tragédie pure, dans *Horace*, *Cinna*, *Pompée*, il modifie souvent assez profondément l'histoire; dans la tragi-comédie, il la falsifie avec sérénité et comme de parti pris. Les libertés qu'on peut prendre avec les Horaces, avec un Auguste ou un Pompée, sont limitées. Avec *Don Sanche*, on sort de l'histoire pour entrer dans le roman. Le *Cid* reste à part, œuvre unique, où la légende et l'histoire, l'épopée et le roman se fondent dans une harmonie très éclatante et très douce. Mais quand Corneille, naturellement romanesque, ne prend pas dans l'histoire un point d'appui solide, il verse bientôt dans la fiction, il s'y établit, il s'y complaît. La cour de la reine de Castille dans *Don Sanche* n'est guère moins idéale que la cour du roi d'Ecosse dans *Clitandre*. Seulement, *Clitandre* est d'un jeune avocat normand, très ingénieux et un peu gauche, qui est invraisemblable avec candeur, absurde avec délices; l'auteur de *Clitandre* a depuis écrit *Polyeucte* et le *Menteur*; il va écrire *Nicomède*.

Une pièce espagnole lui tombe sous les yeux : elle faisait peut-être partie d'un recueil factice, comme celui de l'Arsenal, où les auteurs les plus divers sont jetés pêle-mêle; et peut-être il n'a pas eu la certitude que la pièce fût de Lope de Vega, car, dans son *Examen*, il cite le titre de la comédie sans citer

le nom du poète. Une erreur récente devait l'incliner à la prudence : dans l'*Epître du Menteur*, où il demandait qu'il lui fût permis, malgré la guerre des deux couronnes, de trafiquer, de piller même chez les Espagnols, il avait cité pour son modèle le grand Lope de Vega. Mais dans l'*Examen* il avait dû écrire ensuite : « On l'a attribué (le sujet) au fameux Lope de Vègue; mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de don Juan d'Alarcon, où il prétend que cette comédie est à lui, et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. *Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie*, il est constant qu'elle est très ingénieuse.... » Cela est d'un homme que ne tourmente pas la soif de remonter aux sources. Mais la *Suite du Menteur* sera « sans contredit » de Lope, et ce ne sera pas, pour employer la propre expression de Corneille, « le dernier emprunt ou larcin » qu'il fera aux Espagnols.

On conçoit avec quels sentiments Corneille dut lire la première journée de *el Palacio confuso*; une belle scène ou plutôt un bel effet dramatique y brillait, encadré dans une féerie; il laissa la féerie et prit le coup de théâtre. Peut-être il ne connut la comédie de Lope qu'après le roman du sieur de Juvenel, car c'est à celui-ci qu'il emprunte l'idée maîtresse de son œuvre, dont le conseil tenu par la reine au premier acte n'est qu'un épisode éclatant : c'est l'idée d'un jeune prince dont la véritable origine est ignorée de tous et de lui-même, qui se sent prince, pourtant, par le cœur, et qui est enfin reconnu prince par la naissance. Dans l'espagnol, la reconnaissance finale est un dénouement quelconque et dont l'action pourrait se passer; ce n'est pas comme prince que Carlos se fait aimer de la reine et l'épouse; les aventures dont il est le héros ou le jouet découlent de ce mariage, non de sa situation incertaine. Dans l'espagnol, d'autre part, le lieu de la scène est la Sicile, tandis que le roman français transporte l'action en Espagne, où Corneille la laisse, avec raison : raffinements de l'amour et de l'honneur, héroïsme empanaché et galanterie quintessenciée, couplets éloquents jusqu'à l'emphase et conversations subtiles jusqu'à la préciosité, tout indique, impose à don Sanche pour patrie la *patrie de Rodrigue*. Mais Corneille, plus Espagnol au besoin *que les* Espagnols, et jamais plus créateur que lorsqu'il

imite, reste Français et Normand pour discerner ce qu'il ne faut pas imiter. Ce qu'il a emprunté à Lope, on l'a vu; ce qu'il a dédaigné, on ne le verra pas moins clairement si l'on embrasse d'un coup d'œil une notable partie de la scène :

LA REINE

Que les Grands s'assoient.

LE DUC

Nous vous devons obéissance, amour et foi.

(*Le duc, le comte et le noble s'assoient, et Carlos va pour s'asseoir.*)

LE COMTE

Il n'y a point ici de place pour vous, soldat; c'est de l'autre côté qu'il vous faut seoir.

CARLOS

Si vous avez su m'appeler soldat, comte, comment ne savez-vous pas que je suis noble?

LE DUC

Cette arrogance est fille de l'ignorance : soldat, ne vous obstinez pas : passez à la place qui vous convient.

CARLOS

Je ne suis ni ignorant ni obstiné : la place réservée au noble est la mienne; si celle-ci est telle, c'est là que je dois être. Le premier soldat venu peut à l'occasion acquérir noblesse et blason honoré; que sera-ce donc d'un vaillant soldat tel que moi? Les hommes les plus considérables sont fils de leurs œuvres et puisque mes œuvres sont si grandes, je ne veux point aujourd'hui de ce blason. Je suis maintenant le fils de mes pensées, et si noble que j'élève jusqu'au ciel et au-dessus des vents l'édifice de mes rêves. C'est la valeur qui fait les nobles, et point n'est besoin d'autre preuve de noblesse que de considérer comment l'homme agit, sans rechercher comment il est né.... Si tu me prêtes attention, Reine, je te dirai ce que je sais de moi-même.

LA REINE

Écoute, Porcia; voici l'homme dont je t'ai parlé si souvent.

PORCIA

Tu t'exposes à de graves reproches : songe à ta renommée, à ton nom ; réfrène cette inclination !

LA REINE

Les étoiles (le destin) entraînent mon âme.

PORCIA

Elles ne peuvent triompher de l'âme, qui est libre.

CARLOS

La pitié d'un pêcheur de ces rivages m'a élevé, car le ciel rigoureux m'a refusé jusqu'à un père. Comme on le raconte de Vénus, je puis te dire que la mer me donna naissance : ses flots m'ont servi de père et de mère, ainsi que ses rochers. Si j'étais un barbare ou un païen, je croirais, comme Alexandre, que Jupiter m'engendra ; Jupiter, le dieu des tonnerres et de la foudre. Je suis né comme Romulus, et entre les filets et les barques, qui sont des embûches de toile et de hêtre contre les poissons argentés. Mais mon ambition ne s'attaquait qu'aux poissons du Zodiaque (me poussait vers les cieux) ; ma pensée souveraine s'élançait à travers les sphères. Enfant, je me jetais au sein des flots, et il ne m'échappait point, ce corail, qui naît vert, vit blanc, et meurt rouge. J'ai pénétré leur sein obscur, faisant trêve avec mes bras aux luttes intestines des vaillants dauphins. Je formais des bouillonnements neigeux au milieu des champs d'azur où les vents forment des promontoires d'albâtre. Je grandis et avec moi grandirent ma valeur et mon intrépidité, au point que ne pouvant plus tenir dans la sphère des prudents et des sages, elles se portaient avec violence, pour se donner du large, jusqu'aux excès de la témérité : car la bravoure, à moins d'être extrême, n'est ni fameuse ni honorée. Je suivis mon penchant guerrier : car la réputation et la valeur sont le creuset où s'éprouvent les grands desseins. Je marchai plein d'une noble ardeur sous les bannières d'Eduardo, lorsque dans la fertile Calabre il vainquit les Napolitains. Je fus le premier qui montai sur le rempart de Casano, déployant un taffetas rouge au haut d'une pique, en *guise d'étendard*... Ils furent témoins de cet exploit, ceux *qui me refusent* un siège... Mes commencements, reine,

furent tels; tel est le fond que j'ai acquis [1]. Je ne suis rien de plus, je ne possède rien de plus. Le monde m'appelle Carlos; les soldats, le prodige; les courtisans, le sage; ceux-ci m'appellent Plébéien, et moi je m'appelle votre créature [2].

. . . . . .

LA REINE

Mes pensées s'inclinent prodigieusement vers Carlos; sans que la raison puisse les gouverner, elles courent, libres du frein. Porcia, que dois-je faire?

PORCIA

Te vaincre, et considérer que tu es la Reine et que tu dois donner à la Sicile un roi qui soit bien accueilli de tous. Corrige le goût de tes yeux, ne t'abandonne pas à ce caprice pour un inconnu.

LA REINE

Assieds-toi, Carlos, car je te fais noble.

CARLOS

Madame, que Ton Altesse vive les années du phénix!
(*Il va pour s'asseoir.*)

. . . . . .

LE DUC

Madame, si Votre Altesse ne garde pas les droits des hommes de qualité, elle décourage et annihile la noblesse de ce royaume.

LA REINE

Je n'hériterais pas, dans ce royaume qui est mien, des dettes du roi mon oncle? Non seulement je puis, mais je dois, pour être juste, donner à un brave soldat la récompense qu'Édouard lui eût accordée, s'il eût vécu. Ainsi, quoique ce siège, duc, vous appartienne, c'est moi qui garantis son honneur. Acceptez donc cette fois cette garantie. Passez à ce banc, marquis!... Vous êtes marquis de Terranova.

CARLOS

Madame, tu peux concourir en magnificence avec Alexandre, car tes grâces sont plus prodigues encore. Comme ta

1. Il a parlé plus haut du laurier, prix de ses exploits.

2. Ici le long récit des exploits de Carlos.

majesté sacrée est une image de Dieu, tu imites la divinité par tes bienfaits, et en faisant quelque chose de rien. Je baise mille fois tes pieds. Que ton royaume s'étende plus que cette mer. Chevaliers, faites-moi place.

LE COMTE

A la bonne heure, marquis.

(*Ils s'assoient.*)

J'ai négligé à dessein les facéties du valet bouffon Varlovento. Conçoit-on un Mascarille ou même un Cliton près du fier Carlos, cet aventurier de la façon de Corneille, ce futur don Sanche d'Aragon? Le contraste eût été trop fortement marqué entre ce héros et ce grotesque; ce n'eût plus été une tragi-comédie du temps de la Fronde, mais un drame romantique, et les romantiques peuvent bien revendiquer Corneille pour leur ancêtre, mais Corneille peut-être, plus classique au fond qu'ils ne pensent, se fût étonné de certaines audaces incohérentes du romantisme au théâtre. Il a maintenu Porcia (Blanche) dans son emploi de confidente; mais la suivante de D. Isabelle, si elle parle à la reine sur le ton d'une amie souvent familière, parfois ironique, ne se hasarde pas jusqu'à mêler à ses conseils des reproches. C'est qu'elle ne mérite aucun reproche, en vérité, dans sa tendresse raisonnable, cette fine D. Isabelle, qui jusqu'en la passion garde la tête libre, qui même semble prendre plaisir à se créer à elle-même des obstacles et à en triompher :

Demeure, et tu verras *avec combien d'adresse*
Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

Ma *gloire*, voilà pour la tragédie; *avec adresse*, voilà pour la comédie. Il faut avouer que sa « gloire » remporte une victoire facile. Ce n'est pas cette petite reine aimable et discrète qui jetterait ce cri, intraduisible en français, de la passion fatale :

Me arrebatan las estrellas
El alma.

Car toutes les héroïnes de Corneille lui répondraient ce *que Porcia répond* : « La destinée ne contraint pas l'âme

qui est libre. » Notez que chez Lopez la reine de Sicile connaît à peine l'aventurier vers qui les « étoiles » l'entraînent. Notez aussi que ce matamore n'a rien vraiment d'irrésistible : déclamateur prétentieux, bavard jamais à court d'exemples mythologiques et historiques, il étale, il impose son « moi » de telle façon que la reine est inexcusable de l'épouser, et après l'avoir épousé, de se plaindre. Emphase et bel esprit, Lope et Gongora, tout cela, sans doute, a laissé quelques traces chez Corneille. Lorsque Carlos, par exemple, se compare au Dieu créateur qui fait « beaucoup de rien », il excède peut-être la mesure. Mais, à l'ordinaire, il parle en Espagnol à qui un Français aurait donné des conseils de discrétion, et qui les suivrait, autant qu'il peut les suivre. De loin en loin, la nature reprend ses droits, et le couplet s'achève en fanfare. Vaguement francisé, surtout dans les scènes de galanterie, il reste, dans l'ensemble, Espagnol. On a vu que Corneille l'était plus que Lope dans le beau coup de théâtre, en apparence tout castillan, qui fait Carlos marquis de Santillane et comte de Peñafiel. Au besoin même, quand Lope n'est pas assez espagnol à son gré. Corneille emprunte un trait, un vers retentissant à l'*Examen des esprits*, de Juan Huarte[1] :

Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

La comparaison, d'ailleurs, ne l'oublions pas, ne peut porter que sur une scène. Avec une résolution décidément espagnole, cette fois, dès la première journée, Mathilde épouse Carlos, et le roman finit, à peine commencé. Mais, dans le pays de Mlle de Scudéry, « en venir de but en blanc à l'union conjugale, et prendre justement le roman par la queue ! » Corneille n'y pouvait songer : le mariage, il le pensait avec Magdelon, ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Pour mériter Isabelle, Carlos doit être soumis à plus d'une épreuve. C'est ici qu'intervient le sieur de Juvenel : il propose une intrigue qui n'est pas pressée d'aboutir au dénouement, mais où le dénouement pourtant

1. Lanson, *Choix de Lettres du XVIIe siècle*, Hachette, 4e édit., 1895, p. 85, n. 2. L'*Examen des esprits* a été publié en 1575, et traduit en 1580 par Chappuis, Lyon.

est le point d'aboutissement naturel, nécessaire de l'intrigue, car ici la reconnaissance n'est plus un fait isolé, sans lien étroit avec ce qui précède : on l'espère, on l'attend, on la voit venir sans trop d'impatience, parce qu'on est certain qu'enfin elle viendra. *Il n'est pas possible* qu'étant ce qu'il se sent être, ce que tous pressentent qu'il est, le fils du paysan Hipparque ne soit pas reconnu au dénouement pour dom Pélage. C'est à l'inévitable reconnaissance que l'auteur s'achemine d'un pas nonchalant, et le lecteur du temps n'était pas, sans doute, plus pressé que l'auteur. Seulement, ce qui n'était qu'indiqué chez le sieur de Juvenel, Corneille y appuie avec une insistance bien amusante dans sa naïveté. Comment le sang d'un tel homme pourrait-il n'être « formé que de boue » ? D. Léonor l'établit, au début du quatrième acte, avec une réelle force de logique : sa haute vertu, sa fierté, son port majestueux, cette inclination qui entraîne vers lui deux princesses, cette adoration du peuple, tout le prouve, Carlos est généreux de race aussi bien que d'âme. Pour s'en convaincre il suffit de le regarder :

> .... Le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
> Peut cacher sa naissance et non pas sa vertu.
> Il porte sur le front un luisant caractère,
> Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire.

En vain, il se débat et s'indigne, certain, ou croyant l'être, de la « honteuse obscurité » de sa naissance, avec une douce obstination D. Léonor l'assure qu'il ne se connaît pas :

> Cette noble fierté désavoue un tel père....
> *Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi....*
> Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils :
> La justice du ciel ne peut l'avoir permis.

Cette démonstration est irréfutable. Eux-mêmes, ses aristocratiques rivaux, d'abord si arrogants, s'effacent devant lui : à ses dénégations irritées ils opposent de respectueux démentis, et l'assoient malgré lui dans le trône d'Aragon :

> *Tant de* valeur mérite une source plus belle.

Il mérite d'être roi : donc il l'est. L'événement donne raison à D. Léonor; il faut bien que Carlos ouvre les yeux à l'évidence : « Grand prince, rendez-vous! » Il se rend après une belle défense, mais il faut qu'il se rende, car rien ne s'explique sans cette reconnaissance, et tout s'explique par elle :

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux.

Et par là aussi se justifie la conduite de don Alvar, de don Manrique et de don Lope envers Carlos, bien que chez tous trois elle n'ait pas été la même : don Alvar a estimé en Carlos « la vertu toute nue » ; il a eu raison. Don Manrique et don Lope l'ont dédaignée longtemps : ils n'ont pas eu tort, et c'est Carlos qui se charge de tout concilier :

Votre dédain fut juste autant que son estime.

Tout dépend du point de vue : du sommet où il est monté, Carlos, transfiguré en don Sanche, voit et comprend bien des choses qui lui échappaient, vues d'en bas. Seulement, que devient son beau cri :

La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme?

Car il est bien vrai qu'il n'est dit nulle part, dans cette pièce : La bassesse de la naissance entraîne nécessairement la bassesse profonde et irrémédiable de l'âme. Mais, ou la pièce n'a pas de sens, ou elle signifie : Une certaine noblesse de l'âme suppose la noblesse de race. Ceci est proprement la part de Corneille; mais c'est aussi la part de son temps, d'un temps qui l'enveloppait et le pénétrait, sous la toge romaine comme sous le manteau castillan.

Mais il y a autre chose, dans *Don Sanche*, qui est bien de Corneille et bien de son temps. Le deuxième et le troisième actes sont presque entièrement composés de longues conversations, où les sentiments s'analysent et s'opposent, mais qui ne font guère avancer l'action. Le lecteur moderne renverrait volontiers au roman ces dialogues curieusement subtils. Il considère sans émotion le cœur du vaillant Carlos lamentablement partagé entre deux princesses, et chacune

de ces princesses, à son tour, recherchée. Elvire par deux, Isabelle par quatre prétendants. Mais Corneille, loin de croire encombrantes et superflues ces scènes de galanterie raffinée, y voyait le meilleur de sa comédie héroïque. « Les sentiments du second acte, écrit-il dans l'*Examen*, ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aie mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil et l'autre plus de tendresse. » Si l'on suit ces indications si nettes données par Corneille lui-même, on s'aperçoit qu'Elvire est une princesse de roman à la Scudéry, et qu'Isabelle est.... une femme de Marivaux.

Elle est intimement et voluptueusement romanesque, cette D. Elvire, un peu sèche, mais intelligente, fine et volontaire, qui serait insupportable dans son manège trop prudent, si elle ne mêlait à un sens très positif des réalités un goût très marqué pour les chimères.

Sa naissance inconnue est peut-être sans tache.
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache;
Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
Signaler leur vertu sous des noms supposés,
Dompter des nations, gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes?

Elle est coquette, et impérieuse, et jalouse plus qu'aimante : dans la scène IV de l'acte II elle accumule les distinctions, les épigrammes, les insinuations, les promesses qui n'engagent pas, les réticences provocantes; elle ne donne pas son cœur tout entier, mais veut tout entiers les cœurs des autres :

Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux.

Elle incline vers Carlos, mais elle ménage D. Alvar, et, quand ce fidèle soupirant, respectueusement importun, la *presse de se* prononcer, elle fait toutes sortes de façons pour *ne pas dire* : « Je vous aime » :

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;
Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux,
Je vous dirai beaucoup, sans pourtant vous rien dire.

Mais cela, c'est déjà du marivaudage. Je n'ignore pas qu'une comparaison entre Corneille et Marivaux étonnerait ceux qui croient connaître Corneille, et ils sont nombreux; je n'ai, d'ailleurs, nul dessein d'y insister. Mais que sont donc, non pas pour le fond peut-être, mais pour le dialogue, les premières comédies de Corneille, sinon des marivaudages avant Marivaux, un peu de sentiment, de poésie parfois, dans beaucoup d'esprit? Et qu'est donc cette exquise D. Isabelle, trop raisonneuse, sans doute, çà et là, mais plus femme que D. Elvire, plus inquiète, qui aime Carlos, qui s'en veut de l'aimer, et qui enfin, comme la Silvia des *Jeux de l'amour et du hasard*, voit clair dans son cœur, et qui est si heureuse alors d'aimer au grand jour, mais qui aussi, toujours réservée dans l'expression de ses sentiments, même au moment où s'épanouit son âme, échappe à l'embarras de l'aveu par un sourire où il y a de la malice et de la tendresse à la fois?

Je vous avais fait tort en vous faisant marquis.

Cette reine, une reine de Corneille, est aussi une femme, et la délicatesse de la femme tempère heureusement la fierté de la reine. L'altier don Manrique la blesse par ses défiances; mais elle veut fermer les yeux « sur un crime d'amour ». Elle garde intacte sa dignité royale, mais elle prépare, aiguise et d'avance savoure une vengeance bien féminine. Comme elle l'explique à Blanche, c'est à ses rivaux jaloux que Carlos doit tous ses titres d'honneur : ils refusaient tout à Carlos, elle lui a tout donné; son autorité contestée, sa générosité combattue, sa tendresse secrètement blessée, ont emporté tous les obstacles :

Ce torrent grossissait, rencontrant cette digue.

Le don de l'anneau, qui fera un roi au choix de Carlos, est encore une vengeance, et spirituelle; d'ailleurs, elle a espéré que, choisi par lui, l'un quelconque des prétendants

Recevrait de sa main la qualité d'aimable.

Au fond, c'est tout autre chose qu'elle espère. Quoi? elle ne sait, mais l'espérance lui est d'autant plus douce qu'elle est plus incertaine. La proposition inattendue qu'elle fait aux Comtes (III, IV) n'est peut-être pas seulement un piège qu'elle tend à leur orgueil égoïste : ne pouvant élever Carlos jusqu'à elle, elle veut du moins le rapprocher d'elle en le perdant. Si l'un des Comtes acceptait l'alliance de Carlos, elle en serait à la fois satisfaite et attristée : femme qui aime, elle est ou se croit prête à se sacrifier pour Carlos, mais elle n'est point fâchée de ne pas réussir; femme d'esprit, soulagée par le refus hautain des Comtes, elle jouit malicieusement de leur déconvenue. Vis-à-vis de Carlos, son manège ingénu est très compliqué en apparence, très simple au fond. Elle se courrouce des sentiments, pourtant si timides, que Carlos lui laisse deviner :

Ah! si je vous croyais si vain, si téméraire....

Mais elle se courrouce aussi quand il ne les lui déclare pas assez clairement :

Ah! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire!

Elle veut, plus ou moins sincèrement, le marier, mais qu'il se marie lui-même, non pas.

Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne.

C'est une âme tempérée, mais charmante. Et c'est une grande école de galanterie délicate que la société de D. Isabelle et de D. Elvire. Carlos y est un peu novice, et certaines nuances lui échappent d'abord; puis il se familiarise avec cet état et ce style nouveaux pour lui. D'abord il sait tout au plus mourir par métaphore, et il faut avouer qu'il fait assez piteuse figure en face de D. Isabelle, si habile au jeu des aveux détournés :

Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime....

ou en face des savantes coquetteries de D. Elvire ; dans son embarras, il ne peut que s'écrier, et le cri n'a rien d'héroïque :

> Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire !

Mais son éducation est vite faite, et il justifie avec aisance ce double amour, si froidement équivoque, en homme à qui sont familiers les détours du pays de Tendre :

> Pour n'en adorer qu'une il eût fallu choisir,
> Et ce choix eût été du moins quelque désir,
> Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
> Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle...
> Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux.

Beaucoup de roman, très peu d'histoire, quelques réminiscences éclatantes du théâtre espagnol, quelques conversations écoutées dans les ruelles et transportées à la scène, un préjugé aristocratique qui s'étale, étrangement mêlé çà et là à de vagues instincts de fierté plébéienne, du sublime qui confine à l'emphase, mais y tombe rarement, du délicat qui ne dégénère pas toujours en bel esprit, voilà de quoi est faite une comédie héroïque de Corneille.

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement .....
Introduction..... ....
A M. de Zuylichen.....
Argument..... .....
Examen..... .....
Acte I..... .. ..
Acte II.....
Acte III.....
Acte IV.....
Acte V..... 1
Appendice..... 1

Coulommiers. — Imp. P. BRODARD. — 105-96.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
BOOK DUE
MAY 2 1987
CANCELLED
MAY 9 1987

WIDENER
WIDENER
MAY 1 0 1996
MAY 2 2 1996
CANCELLED

44 020 517